



Traquenards

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



poche noire

JAMES HADLEY

CHASE

Traquenards



JAMES HADLEY CHASE

Traquenards

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE HÉCAT

nrf

GALLIMARD

Photographie de l'auteur : © Max Feissel, Vevey (Suisse).

Titre original : TRUSTEE LIRE THE FOX

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. © *Editions Gallimard*, 1954.

PROLOGUE

Tout était prêt : les bandages souillés, le coutelas, le battledress loqueteux et maculé de tâches, la boue humide dont il allait enduire ses mains et ses pieds et, chose plus importante encore, les papiers d'identité du défunt David Ellis dont les restes, non loin de là, se décomposaient lentement au soleil.

Bien que son plan fût parfait, Cushman était nerveux. De fines gouttes de sueur perlaient sur son front, son cœur battait irrégulièrement contre ses côtes et, dans la bouche, il avait un horrible goût de bile.

Il était debout, aux aguets, dans un minuscule bureau d'où émanait une odeur infecte. D'ici quelques minutes, si tout se passait bien, l'identité d'Edwin Cushman, le renégat célèbre, cesserait d'exister. Mais, à cette fin, il fallait réduire Hirsch au silence et ça, c'était moche : Hirsch était fort comme un taureau. Il s'agissait de ne pas cafouiller. Le seul moyen, pour tuer un tel homme, consistait à lui assener un coup éclair par-derrière.

Cushman consulta la pendule qui surplombait la porte. D'une seconde à l'autre, Hirsch serait là.

Il prêta l'oreille, la bouche sèche, les nerfs tordus par l'angoisse de l'attente. Ces secondes interminables ne pouvaient être pires que la menace d'une mort violente.

Des bruits de pas sur le plancher du couloir se firent entendre. Il se raidit : la porte du bureau s'ouvrit, brusquement, livrant passage à Hirsch. C'était un homme énorme, gras, puissant, bâti comme un lutteur japonais. Son uniforme de S. S. collait étroitement à sa grande carcasse, gainant ses muscles ; à chacun de ses mouvements, on entendait craquer les coutures de sa veste.

— Dans vingt minutes, ils seront là, fit-il d'une voix tonnante, en apercevant Cushman. (Son Crane rasé luisait de sueur.) Et alors, *kaput* !

Ecartant Cushman sur son passage, il s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil sur cet effroyable désert de mort qu'était le camp

de Belsen.

Tournant son coutelas entre ses doigts, les mains soigneusement cachées derrière son dos, Cushman s'approcha de cette masse imposante. Hirsch dégageait une écœurante odeur de sueur rance et de pieds sales. Comme il se retournait, Cushman le regarda dans les yeux, les mains toujours derrière son dos.

— Eh bien ! l'Anglais, comment ça te plaît, à présent ? Il est trop tard pour fiche le camp à Berlin, hein ? Tu croyais que tu t'étais bien débrouillé, pas vrai ? Je veillerai à ce que tu ne t'échappes pas. Je leur dirai qui tu es. Je déteste les traîtres. Ils te pendront, et plus haut que moi, encore.

Ses petits yeux cruels, que la terreur injectait de sang se détournèrent de la fenêtre pour se poser sur Cushman.

— Ça m'étonnerait que tes compatriotes ne mettent pas la main sur toi en premier. Personne n'aime les traîtres, Cushman. Je voudrais pas être à ta place...

Cushman esquissa un sourire. Il sentait qu'il pouvait s'offrir ce luxe.

— Ne m'appelle pas traître, dit-il.

Sa voix avait un timbre discordant, une intonation dure qui la rendait reconnaissable entre mille. Des millions d'Anglais la connaissaient pour l'avoir écoutée durant les cinq années de guerre totale. C'était une voix insolite, moyennement grave, très sonore, méprisante, hostile.

— De cœur, je suis un meilleur Allemand que toi.

Il avait souvent répété ces mots en vue d'une semblable occasion.

— Mon malheur vient de ce que je sois né anglais. J'ai fait ce que m'a dicté ma conscience et si c'était à recommencer je le ferais encore.

Hirsch eut un geste d'impatience.

— Garde ces trucs-là pour tes juges, dit-il. Il te reste à peine vingt minutes de liberté. Sors donc, montre-toi. Ils t'attendent. Ils savent que les Anglais arrivent. Sors un peu qu'on voie si t'es un homme. Ton fouet ne les impressionne plus, à présent.

— Allons, pas tant de mélo, dit Cushman en se rapprochant.

Il regarda le géant comme David contemplait Goliath.

— Sors donc toi-même, puisque tu es si brave.

Hirsch frissonna et se remit à regarder par la fenêtre.

C'était l'occasion ou jamais de frapper. La haine et la peur aidant, le coup fut assené avec une violence telle que le corps énorme de Hirsch s'abattit comme un arbre sous la hache du bûcheron. Cushman avait visé entre les puissantes omoplates et la force du coup fut telle qu'il en ressentit un choc tout le long du bras. Hirsch entraîna une chaise dans sa chute. Effrayé par le bruit, Cushman frémit et recula, arrachant son couteau de la masse de graisse et de chair où la lame s'était enfoncée. Il regarda fuser le sang rouge sombre. Comme la montagne de chair se soulevait, Cushman choisit sa cible et frappa de nouveau. Le couteau s'enfonça dans la cavité pulmonaire. Hirsch bougea faiblement, attrapa le poignet de Cushman, mais ses gros doigts étaient sans force.

D'un geste sec, Cushman retira son couteau et frappa une dernière fois. Par leurs blessures, les poumons de Hirsch crachaient des jets de sang. Dans son effort pour atteindre Cushman, ses jambes battaient l'air, faisant trembler le sol, comme des troncs d'arbres. Puis, soudain, elles s'immobilisèrent. Hirsch jetait à Cushman des regards furieux, ce dernier lui cracha au visage et, se penchant sur lui, avec un ricanement de triomphe, il le regarda mourir.

Le son lointain de la canonnade avertit Cushman qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il courut vers la porte et la boucla. Puis, sans un regard pour Hirsch, il quitta son uniforme de S. S. et demeura debout devant une glace accrochée au mur. Il évitait de se regarder dans la glace. Il n'avait que trop amèrement conscience de son corps frêle, sans muscles, de ses épaules étroites et de la rugueuse toison blonde qui recouvrait ses membres. Un homme doué d'un courage, d'une intelligence et d'une ambition pareils méritait un autre corps. Mais si son apparence était chétive, son cerveau fonctionnait bien. Il avait toute confiance dans sa rapidité d'esprit, son ingéniosité, son jugement et son astuce. A quoi bon se ronger à cause de son corps débile. Il fallait savoir se contenter de ce que la nature lui avait donné.

Il passa cinq fiévreuses minutes à se barbouiller les membres de boue, puis enfila, non sans frissonner, le battledress loqueteux. Il l'avait retiré à un cadavre en pleine décomposition et ne parvenait pas

à oublier les asticots énormes et blancs qui pullulaient dans les coutures et qu'il lui avait fallu enlever un à un.

En s'approchant d'un placard qui se trouvait à l'autre extrémité de la pièce, il posa le pied dans une mare de sang qui dégoulinait des blessures de Hirsch. Il était chaud et visqueux. Avant qu'il se fût ressaisi, ses lèvres avaient laissé échapper une exclamation d'horreur, tandis qu'il reculait. Bouleversé, il essuya sa semelle sur la manche de Hirsch, puis il ouvrit le placard et en sortit les pansements sales et les papiers d'identité qu'il parcourut. Ils lui étaient aussi familiers que sa main droite. Chacun des mots inscrits sur ces papiers était gravé dans sa mémoire.

Cushman avait prévu la fin de l'Allemagne bien avant que les autres renégats anglais eussent même envisagé la possibilité d'une défaite. La victoire de Stalingrad l'en avait définitivement convaincu. Ce n'était pas pour tout de suite, mais c'était fatal. Alors, calmement, méthodiquement, il avait établi son plan de sauvegarde, tout en exerçant son métier de speaker à la radio allemande.

Ce n'est qu'après le débarquement de Normandie qu'il s'était décidé à l'action. Ayant la confiance de ses chefs, il proposa ses services et fut envoyé comme commandant en second des S. S. au camp de concentration de Belsen.

Il s'agissait ensuite de découvrir un soldat britannique dont il pût assumer l'identité. Il lui fallut du temps et beaucoup de patience pour découvrir David Ellis, un homme sans attaches familiales et apparemment sans amis. De plus, il était le seul survivant d'un bataillon qui avait été écrasé à Dunkerque. Soutirer à David Ellis toutes les informations nécessaires fut chose simple pour Cushman, passé maître dans l'art de la torture. Ce ne fut pas difficile non plus de donner à Ellis l'identité de l'un des nombreux morts de Belsen et de cacher ses papiers afin de les utiliser en temps voulu. Et pour finir ce fut aussi très simple de trancher la gorge d'Ellis, tandis qu'il délirait dans les ténèbres.

L'heure était proche. L'armée britannique n'était plus qu'à deux kilomètres de Belsen. Hirsch était mort. Personne d'autre, au camp, ne savait que Cushman était Anglais. Il était presque déguisé. Il se regarda dans la glace. La figure jaunâtre aux traits grossiers qu'il aperçut l'irrita. A part les yeux, c'était le visage typique d'un Anglais du peuple. Mais il y avait les yeux, des yeux caractéristiques d'un homme de valeur : gris acier, durs, vifs, inquiétants.

Plein de regret, il coupa sa courte moustache brune qu'il avait fait pousser des années auparavant, lorsqu'il appartenait à l'Union des Fascistes Britanniques.

La canonnade se rapprochait dangereusement. Il prit son couteau, essuya la lame, se contempla dans le miroir. Fier de son sang-froid, de son courage, il n'hésita pas : il ouvrit le manuel d'anatomie qu'il s'était procuré afin de mettre la touche finale à son déguisement. Avec son stylo, il se traça sur le visage une ligne allant du menton jusqu'à l'œil droit, suivant le schéma du manuel et prenant soin d'éviter de passer par l'artère faciale. Puis il reprit son couteau, et, serrant les dents, l'enfonça par la pointe dans sa chair. Il lui fallait une excuse légitime pour masquer son visage sous plusieurs épaisseurs de pansements. Il ne broncha pas.

Il ne s'attendait pas à ce que sa lame fût si effilée : avant même d'avoir conscience de ce qu'il faisait, sa joue se trouvait ouverte jusqu'à l'os. A travers les lèvres écarlates de la blessure, il aperçut l'os, étincelant de blancheur, et ses molaires jaunes avec leurs gros plombages. Il lâcha le couteau et trébucha en avant. Le sang giclait le long de son cou et son visage ne fut plus qu'un masque douloureux. Accroché au bureau, il fut pris de faiblesse. Un vent de mort l'effleura, le plongeant dans les ténèbres. Au-dessus de sa tête, une bombe éclata, provoquant la chute d'un morceau de plafond. Ranimé par le fracas, Cushman s'efforça sauvagement de reprendre connaissance. Il se remit debout et cherchant aveuglément son aiguille et son fil, il recousit les lèvres de la plaie. Sa volonté, l'approche du danger suprême lui permirent d'achever l'opération. De ses mains tremblantes, il entoura son visage de bandes à pansements : il s'y était si souvent exercé qu'il arrivait à le faire sans même se regarder dans la glace.

La douleur, l'hémorragie et la canonnade lui avaient ébranlé les nerfs, mais il ne commit pas la moindre erreur : il versa de l'essence sur le grand corps de Hirsch, à moitié caché sous le bureau, déposa tout près son propre uniforme et ses chaussures, répandit encore de l'essence sur les murs et dans toute la pièce. Puis il se redressa et se regarda encore une fois. Personne au monde ne pourrait reconnaître cette chose répugnante. Sa moustache n'existait plus. Son uniforme de S. S. avait été remplacé par un battledress kaki.

David Ellis était prêt à recevoir les libérateurs de Belsen ; Edwin Cushman, le renégat, allait disparaître à jamais dans un magnifique brasier.

CHAPITRE PREMIER

Le juge Tucker, magistrat en haute Cour, reprenant les éléments du procès qui durait depuis trois jours, s'adressait aux jurés :

— Souvenez-vous, messieurs, de la déposition de l'inspecteur Hunt. Il était détective-inspecteur et il a dit qu'il connaissait le détenu depuis 1934 ; il ne lui avait jamais parlé, mais il lui était arrivé d'entendre ses discours politiques et il a dit qu'il connaissait sa voix. Il a dit qu'étant en garnison à Folkestone entre le 3 septembre et le 15 décembre 1939, il avait écouté la radio et immédiatement reconnu la voix du détenu...

Les rares spectateurs qui avaient réussi à franchir les portes de la salle d'audience d'Old Bailey y avaient passé la nuit, bien décidés à dévorer des yeux celui qui les avait si insolemment défiés et menacés et que plus rien au monde ne pouvait sauver de la mort.

Les dépositions faites le premier jour du procès avaient prouvé qu'il avait été facilement pris au piège : il était tombé sur des officiers anglais dans un bois près de la frontière danoise, en Allemagne. Ils cherchaient de quoi construire un feu et il leur avait, indiqué un tas de bois mort.

— Il nous a parlé en français, d'abord, puis en anglais.

— Avez-vous reconnu sa voix ?

— Oui, c'était celle du speaker de la radio allemande.

Et voilà qu'à présent le juge mentionnait une fois encore la voix du détenu comme pièce à conviction.

— Comme si on l'avait oubliée, sa voix, dit une grosse femme dans l'assistance à son voisin, je la reconnaîtrais partout, moi. « Tu peux toujours causer, » que j'me disais, en l'écoutant, je m'en fous pas mal » de ce que tu racontes. Mais attends un peu voir que » ça soye fini, tu riras jaune, mon gars. » Et regardez-le, s'il rit pas jaune en ce moment.

L'homme à qui elle s'adressait s'écarta d'elle. Petit et rabougri, il était vêtu d'un complet marron élimé. Son teint était jaunâtre ; son

visage couturé par une balafre avait éveillé l'attention de la femme.

— Dites donc, vous y étiez aussi dans la bagarre. Mince, alors, ils vous ont bien arrangé la figure !

Le balafré (qui se faisait appeler David Ellis) fit oui de la tête sans quitter le juge des yeux. Ce dernier abordait à présent la question des nationalités anglaise et américaine. Ils s'étaient drôlement disputés à ce sujet ! Enfin, si jamais il était pincé, la sienne ne serait pas mise en cause. Il n'aurait pas de porte de sortie de ce côté-là.

— J'ai aussitôt identifié la voix du prisonnier !

Il y avait pensé, lui. On ne le pincerait pas aussi vite. Il avait pris ses précautions. Quel imbécile, cet inculpé, d'avoir ouvert la bouche. Il la cherchait, vraiment, la potence. Ellis avait été plus malin. Naturellement, les pansements avaient facilité les choses, mais quand on les lui avait retirés, il n'avait pas ouvert la bouche. Ils avaient été bons pour lui, l'avaient pris pour un choqué et traité comme tel. Il avait eu le temps de se préparer à l'interrogatoire. C'est fou ce qu'un caillou sous la langue peut altérer la voix.

L'élucution pâteuse était symptomatique du choc nerveux et pas un instant on ne l'avait soupçonné. Mais comment vivre avec un caillou dans la bouche ? Ça le tracassait. Les Anglais n'ont pas la mémoire courte. Il suffisait d'un seul faux pas. Et c'était si facile d'oublier que votre voix est connue de tous. Tout à coup, on se met à parler sans y penser. On demande un paquet de cigarettes, un journal, on commande un repas et aussitôt les gens vous regardent avec une expression curieuse et on s'aperçoit qu'on a oublié de fourrer son caillou dans sa bouche.

Après avoir passé deux ou trois jours à Londres et soupçonné qu'à plusieurs reprises sa voix l'avait trahi, Ellis décida qu'il était grand temps de se mettre à l'abri des risques. Il décida de jouer les sourds-muets jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelque chose de mieux. Il apprit même l'alphabet des sourds-muets. Mais il ne pouvait s'adresser qu'à ceux qui connaissaient les signes. Pour les autres, il y avait le truc du caillou. Il fallait absolument trouver quelque chose pour modifier sa voix.

Il savait quels risques il courait en se rendant à Old Bailey. Autant se jeter dans la gueule du loup. C'était bourré de flics et d'officiers de l'Intelligence Service. Pas question de se trahir, ici : son caillou ne quittait pas sa bouche.

— Ils en font des chichis, reprit la grosse femme. Qu'ils en finissent une bonne fois. Ils peuvent pas se tromper avec cette voix ; j'comprends pas pourquoi ils traînent.

Ellis lui jeta un regard furieux et repoussa son gros corps du coude.

— Tenez, v'ia un sandwich, fit-elle généreusement. Ils en ont pour l'après-midi. Ça creuse, d'écouter leurs grands mots. Pour ce que ça sert, d'ailleurs. Il s'en tirera pas, quand même.

Ellis secoua la tête, tendit une main sale et prit un sandwich. Il n'avait pas déjeuné, mais il tenait à assister au procès : sans son astuce, c'eût été le sien. Tout le fascinait, l'atmosphère du tribunal, les mots, les réactions des témoins. C'était comme s'il assistait à son propre enterrement. Il accepta le sandwich avec reconnaissance et se détourna pour ôter le caillou de sa bouche.

— Parfait, murmura la grosse femme en lui souriant. Allez-y, j'en ai des tas. (Ses petits yeux noirs pétillaient.) M'est avis qu'il faut pas se priver, bien que de nos jours ça soit guère facile. On passe ses journées à faire la queue.

Ellis hocha la tête, bien décidé à ne pas ouvrir la bouche. Il mâcha lentement le pain frais. Fromage et pickles.

« Les pauvres se débrouillent bien, se dit-il, avec amertume. Du fromage et des pickles sous le nez d'un homme qui attend la mort. »

Le juge lisait la déposition du prisonnier :

— « Je n'ai pas agi guidé par l'intérêt, mais seulement par conviction politique. »

Ellis se sentait mal à l'aise. Il ne pouvait en dire autant, car il avait agi par intérêt pur et c'était facile à prouver. Mais c'était normal dans un pays où l'on ne vous donne pas la moindre chance. Impossible de gagner plus de dix livres par mois si l'on n'avait pas fait d'études sérieuses et si l'on ne présentait pas bien. L'intelligence ne servait à rien, pas davantage que les cours du soir. Toujours les mêmes questions :

« Qui est votre père ? A quelle école avez-vous été ? »

Et on regardait la coupe de votre complet.

Avant de s'inscrire à l'Union Fasciste Britannique, il avait gagné trente-cinq shillings par semaine comme employé chez un petit agent immobilier. Il avait essayé de trouver mieux, sans succès. Ils finissaient toujours par découvrir que son père faisait vingt ans de travaux forcés pour avoir assassiné sa fille. Etait-ce sa faute à lui ? D'ailleurs, il lui aurait sans doute tordu le cou, à la sœur, si son père n'avait pas pris les devants. Alors qu'elle prétendait travailler dans une boîte de nuit au vestiaire des dames, il l'avait vue de ses yeux faire le trottoir dans Piccadilly et l'avait raconté chez lui. Alors son père – il revoyait l'expression sauvage de ses yeux – avait espionné sa sœur, l'avait suivie dans un appartement chic d'Old Burlington Street et lui avait cassé les reins contre une table. Bien fait pour elle, la putain ! Le juge et les jurés avaient eu pitié de lui et sa peine avait été commuée. Mais la tare était là. On le montrait du doigt, on le traitait de graine d'assassin. Et puis il avait endossé la chemise noire et ils s'étaient tus. Ils avaient peur de lui. Ils savaient qu'il n'avait qu'à faire signe à Scragger pour qu'il s'amène.

Il se demanda ce que Scragger était devenu. Ce bon vieux Scragger, il n'avait peur de personne. Un peu fou, peut-être, mais dévoué corps et âme à ceux qu'il aimait, « et il m'aimait », se dit Ellis. Il avait eu le coup de foudre. Peut-être parce qu'il était si grand et si bête et moi si chétif et malin.

La voix du juge retint l'attention d'Ellis. Il poursuivait la lecture de la déposition de l'accusé dont le désir eût été d'acquérir la nationalité allemande et de faire tout en son pouvoir pour qu'une mutuelle compréhension unisse les deux peuples.

Ellis s'en fichait bien, de tout ça. Comme de la puissance des Soviets ou de l'accroissement des naissances chez les Juifs. La seule chose qui l'intéressât c'était son bien-être. Il recevait cinq livres par semaine pour porter la chemise noire. Ils reconnaissaient sa valeur, *eux* ! Et il avait du cœur à l'ouvrage. Personne ne pouvait dire qu'il était paresseux. Il aurait travaillé pour n'importe qui si on lui avait donné une chance, mais les fascistes étaient les seuls qui ne lui eussent pas craché au visage le crime de son père. Ils l'avaient traité avec justice. Ils avaient encouragé ses études ; Grace à eux, il avait appris à s'exprimer en termes choisis, et ces salauds de capitalistes ne pouvaient pas en dire autant.

Mais il avait été pris de court par la guerre. Ils lui avaient conseillé de filer en Allemagne, mais ça ne lui avait rien dit. Il avait entendu trop d'histoires sur le compte des nazis. De loin, c'était parfait, mais il n'était pas bête au point d'aller se fourrer dans leurs

pattes. En Angleterre on pouvait dire ce qu'on voulait sans que cela vous cause d'ennuis. Chez les nazis, il fallait la boucler. Il n'avait pas d'avantage envie d'être mobilisé, mais il ne se sentait pas le courage de faire de l'objection de conscience, alors il était parti et les capitalistes ne l'avaient pas loupé : pas question d'être officier. (Mon cher, son père est un repris de justice. George Cushman... Vous vous souvenez ? Meurtrier de sa fille... Un drame horrible. Vous ne l'imaginez pas au mess parmi nous avec de pareils antécédents !) Non, au lieu d'en faire un officier, on l'avait mis à la cuisine à faire les pluches. Pour eux, il n'était bon qu'à peler des pommes de terre à longueur de journée, à s'esquinter les ongles et les mains. Un jour on l'avait expédié en France pour convoier des sacs de patates et il s'était trouvé à Dunkerque en pleine retraite. Si toute l'armée anglaise s'était héroïquement battue, comme le disaient les journaux, si les cuistots du corps des Pionniers s'étaient battus à poings nus, lui, George Cushman, ne pouvait en dire autant. Il en avait marre de l'armée anglaise et il s'était rendu aux Allemands.

« Je suis membre de l'Union Fasciste Britannique », avait-il dit.

Le tour était joué et il se foutait pas mal de ce qu'on lui donnait à lire à la radio. Il recevait cent marks par jour, tous frais payés ; et d'ailleurs le fait de parler à des millions de compatriotes lui donnait un extraordinaire sentiment de puissance. Ce n'était pas si facile, surtout pour un fils de meurtrier.

Tandis qu'il rêvassait, les jurés s'étaient réunis pour le verdict. La cour revint dans la salle. Le prisonnier était de retour à son banc, mais Ellis n'osait le regarder.

Le jury avant déclaré l'accusé coupable, le juge prononça la sentence de mort. Ellis se pencha en avant, la sueur inondait son front. Ses lèvres se retroussaient en une horrible grimace.

— Bien fait pour lui, dit la grosse femme en lui donnant une tape réconfortante sur le bras. C'était un traître.

— Amen, dit l'aumônier.

Ellis serra les dents. Si on le pinçait, il serait pendu, lui aussi. Mais il n'était pas un traître ! On l'avait brimé et il s'était vengé. D'ailleurs, s'ils l'avaient écouté, Londres n'aurait pas été bombardé. Cent fois il leur avait dit de se débarrasser de Churchill et de faire la paix avec l'Allemagne. Mais ils n'avaient pas écouté, ces imbéciles, et Londres était en ruine et on l'accuserait de trahison.

La cour quitta la salle et, porté par la foule, il suivit la grosse femme. Soudain, il ne put se contenir.

— C'est criminel ! cria-t-il. Ils ne l'ont jamais laissé s'expliquer !

Dans sa fureur, il avait parlé normalement. La grosse femme, interdite, le regarda. Il lui avait semblé reconnaître cette voix. Un agent qui l'avait entendu, sursauta. Il était sûr que c'était Cushman qui avait parlé, mais comment faire pour le trouver dans cette foule ? Pendant ce temps, un homme vêtu de brun, se frayant un chemin le long du couloir, s'éloignait à la hâte.

CHAPITRE II

Après la chaleur torride de la rue, l'immeuble paraissait frais et ombragé ; il était silencieux aussi, sale et délabré. Il n'y avait pas d'ascenseur et le panneau sur le mur où étaient indiquées les firmes locataires et leurs étages respectifs, était aux trois quarts vide.

Ellis aperçut les jambes de la jeune fille qui montait l'escalier devant lui. Il était encore au premier lorsqu'il entendit claquer ses talons sur les marches de pierre du deuxième ; penché sur la rampe, il avait vaguement aperçu ses jambes revêtues de bas de coton et sous une jupe plissée grise, un bout de jupon blanc.

Il pressa le pas, curieux de voir la jeune personne. Il avait l'impression qu'il n'y avait qu'eux dans l'immeuble : seul brisait le silence le bruit des talons de bois.

Sur le palier du troisième, il l'entrevit au tournant d'un couloir. Elle portait une jupe de flanelle grise et une veste bleue. Elle était coiffée d'un chapeau informe qui n'aurait pas déparé une boîte aux ordures. Bien qu'il n'eût fait que l'entrevoir, il se rendit compte qu'elle était dans la misère.

Il regarda en hésitant l'inscription qui figurait sur le mur. Une main à demi effacée semblait indiquer que les bureaux de la Ligue Amicale des Sourds-Muets se trouvait au tournant. Il s'y engagea au moment où la jeune fille disparaissait derrière une porte située à mi-chemin dans le couloir. Sur cette porte au panneau vitré, il lut : *Ligue Amicale des Sourds-Muets*, en lettres noires, et, au-dessous : *Directeur*, H. Whitcombe. Il tourna la poignée et pénétra dans une petite pièce étroite, munie de deux fenêtres, d'une vieille machine à écrire fermée et de plusieurs classeurs. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres et le tapis était usé jusqu'à la corde.

La pièce était coupée en deux par un comptoir, lequel était divisé par quatre cloisons de bois. Ellis eut l'impression de se trouver chez un prêteur sur gages.

La jeune fille se tenait devant l'un des compartiments, tournant le dos à Ellis. Il aurait bien voulu voir son visage, mais se contenta en attendant, de détailler ses épaules étroites, son dos droit et ses jambes

qui, déjà, avaient attiré son attention. A sa grande surprise, il se rendit compte qu'il était en train d'analyser sous les vêtements misérables des formes qui trahissaient, il en était certain, un corps merveilleusement proportionné. Ses jambes l'excitaient vaguement, en dépit des bas de coton tout reprisés et des talons incroyablement éculés.

La pièce était vide. Ellis s'installa dans le compartiment voisin de celui de la jeune fille, dont il ne pouvait plus voir que les mains. C'étaient de petites mains robustes, brunes et lisses, aux doigts longs, aux pouces galbés, aux ongles en amande. Il regarda ses propres mains disgracieuses avec leurs doigts courtauds et des ongles rongés à vif, et fit la grimace.

Une porte s'ouvrit dans le fond de la pièce, livrant passage à un homme d'un certain âge vêtu d'un costume noir démodé. Il avait dû être corpulent, mais il avait maigri et ses joues flasques pendaient comme les babines d'un vieux chien cafardeux. Ses yeux vifs, surmontés de sourcils broussailleux, firent le tour de la pièce ; des yeux noirs fuyants et soupçonneux. Il fit un signe de tête à la jeune fille et à Ellis. Cet accueil bref n'avait rien d'amical.

Il se dirigea tout de suite vers la jeune fille.

— Il n'y a rien pour vous, dit-il, évidemment soucieux de se débarrasser d'elle au plus vite. La semaine prochaine, peut-être. Inutile de revenir ainsi, jour après jour. Les emplois ne s'inventent pas, vous savez.

— Je ne peux pas attendre aussi longtemps, dit la jeune fille, d'une voix douce, atone, sans expression. Je suis sans le sou.

L'homme haussa les épaules. Ellis se rendit compte que c'était lui, Whitcombe, le directeur. Il devait avoir entendu la chanson si souvent qu'il y était devenu indifférent.

— Je n'y peux rien, dit-il impatiemment. Il n'y a rien pour vous. J'ai votre nom et votre adresse. Si j'entends parler de quelque chose, je vous ferai signe.

— Vous dites ça tout le temps, dit la jeune fille de sa voix terne. Cela fait trois semaines à présent, que je vous ai donné les quarante shillings. Il faut que vous fassiez quelque chose. Quand vous avez pris mon argent, vous m'avez dit que vous étiez sûr d'aboutir en quelques jours.

Whitcombe changea de couleur. Il regarda furtivement Ellis, puis, s'adressant à la jeune fille ;

— Prenez garde à ce que vous dites. Quarante shillings ? Je ne sais de quoi vous parlez. Qu'est-ce que c'est que ces quarante shillings ?

— Vous m'avez dit que vous alliez me trouver un emploi qui n'exigerait pas de références, si je vous donnais quarante shillings, dit la jeune fille d'une voix tendue par l'émotion. Vous me les avez pris à titre d'emprunt pour arranger les choses. Je vous les ai donnés parce que je n'ai pas de références.

— Vous rêvez, fit Whitcombe, embarrassé. Attendez un instant que je m'occupe de ce monsieur. Vous ne devriez pas vous exprimer de la sorte devant témoins. Je ne vous ai pas pris d'argent.

Il s'avança vers Ellis, derrière le comptoir.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il, en scrutant Ellis de ses yeux inquiets.

— Je voudrais du travail, fit Ellis en langage sourd-muet.

Whitcombe parut brusquement soulagé. Ellis n'avait sûrement pas entendu les propos qu'il avait échangés avec la jeune fille. Il fit marcher ses doigts à toute vitesse.

— Moins vite, répliqua Ellis, je suis un débutant.

Irrité, Whitcombe haussa les épaules et, sortant une fiche d'un tiroir, il la tendit à Ellis. Puis il revint vers la jeune fille.

Tout en lisant la fiche, Ellis entendit la jeune fille qui disait :

— Si vous ne pouvez me trouver un emploi, rendez-moi mon argent.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répliqua Whitcombe. Pourquoi parlez-vous tout le temps d'argent. Je n'ai pas à accepter votre argent.

— Mais vous l'avez fait, protesta la jeune fille, et je le dirai à vos patrons. Vous m'avez proposé de me trouver un emploi sans références...

— Assez, fit Whitcombe, en tapant du poing sur le comptoir. Qui

vous croira, je vous le demande ? Vous êtes une voleuse, n'est-ce pas ? Vous sortez de prison. Qui écoutera vos balivernes ? Filez, sinon j'appelle la police.

— Rendez-moi mon argent, répéta la jeune fille, d'une voix tremblante. Je n'ai pas un sou. Rien. Est-ce que vous comprenez ? Je ne sais pas quoi faire.

— Je n'y peux rien, dit Whitcombe. A quoi bon insister ? On vous trouvera peut-être quelque chose. Mais si vous voulez que je vous aide, je vous conseille de ne pas raconter que je vous ai emprunté de l'argent. Il ne faut pas mentir comme cela. Cela n'arrange jamais les choses.

— Mais je vous ai prêté de l'argent, dit la jeune fille prise de fureur. Vous m'avez dit que c'était un prêt. En fait, c'était du vol.

Whitcombe se mit à glousser. Il était convaincu qu'Ellis ne pouvait l'entendre et se sentait très sûr de lui.

— Ils ne vous croiraient pas, petite sotte. Personne ne vous croirait. Ma parole vaut mieux que la vôtre. Allez, filez ! Vous n'imaginez pas qu'il y ait des gens pour employer du gibier de potence, une sourde par dessus le marché. Vous êtes-vous seulement posé la question ? Pensez-y un peu voyons. Allez-vous-en. Et si vous revenez en racontant que je vous ai pris de l'argent, j'appelle un agent.

Ellis vit les doigts de la jeune fille se replier. Ses petits poings martelèrent faiblement le comptoir et disparurent.

Il recula, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, mais trop tard pour apercevoir son visage. Elle ouvrit la porte. Ses épaules étroites étaient toutes ratatinées, son pauvre petit chapeau formait autour de sa tête comme un halo de désespoir.

La porte se referma.

Avec un sourire intérieur, Whitcombe s'approcha d'Ellis.

— Avez-vous rempli la fiche ? fit-il avec ses doigts.

« Quel cochon, se disait Ellis. Voilà ce qu'on me faisait avant que je ne sache me défendre. »

Il avait lu la fiche et s'était aussitôt rendu compte qu'il était inutile d'insister. Il fallait donner trois références avant que votre

demande fût prise en considération. Il pensa à la jeune fille. S'il disait à ce vieux renard qu'il ne pouvait fournir de références, l'autre lui demanderait de l'argent et n'en ferait pas davantage. Furieux et désappointé, il se pencha sur le comptoir en jetant sur Whitcombe un regard sanguinaire.

— Je vous ai entendu, salaud, dit-il. J'ai tout entendu.

Il frappa Whitcombe au visage. Le vieillard poussa un cri étouffé, trébucha et dégringola derrière le comptoir. Sans s'occuper de lui, Ellis gagna la porte, l'ouvrit, inspecta le couloir et descendit l'escalier en courant.

Comme il traversait le hall de l'immeuble, il aperçut la jeune fille qui marchait lentement devant lui. Toujours intéressé par elle, il la suivit dans la rue. Il se demanda qui elle était. Le vieux renard l'avait traitée de gibier de potence et de sourde, mais il n'avait pas crié. Elle lisait peut-être sur les lèvres. S'il lui parlait, elle ne reconnaîtrait pas le son de sa voix. L'idée ne lui déplaisait point. Un homme ne peut pas vivre indéfiniment seul. Une femme rend des services. La jeune fille était sans le sou, comme lui. Elle sortait de prison, il était traqué. Ça collait assez bien. Il fronça le sourcil. Pourquoi perdre son temps avec de pareilles sornettes ? Il avait des problèmes plus graves à résoudre. Mais ses yeux étaient fixés sur l'adolescente, tandis qu'elle se frayait un chemin dans la foule, seule et désespérée.

Près du métro de Charing Cross, un orchestre jouait dans le jardin public. La jeune fille y pénétra, suivie par Ellis. Elle s'assit assez loin du kiosque, choisissant une chaise en face du Savoy Hôtel, et demeura les mains sur les genoux à contempler les maîtres d'hôtel qui attendaient les premiers dîneurs.

Ellis se rapprocha et s'assit sur un siège voisin. Il se mit à étudier ses traits et en éprouva une amère déception : elle était quelconque. Son visage blême et pincé était ordinaire ; ses cheveux bruns, sales, pendaient lamentablement. Elle avait les yeux profondément enfoncés et cernés. Elle devait avoir une vingtaine d'années. A présent qu'il la voyait bien, il se reprocha de s'être intéressé à elle. A part sa silhouette, elle n'avait rien pour elle. C'était une quelconque petite vendeuse, une employée, ou bien une ouvrière comme on en voit des centaines dans les rues de Londres et même pas élégante.

Il se détourna, agacé. « En tout cas, se dit-il, les femmes ne m'intéressent pas, j'en ai marre. » Et pourtant, tout au fond de lui-même, il pensait encore à l'adolescente. Les quelques jours qu'il avait

passés à Londres avaient été solitaires. Si la fille avait été plus gentille à regarder, il lui aurait adressé la parole, raconté ce qu'il avait fait à cette canaille de Whitcombe, peut-être même se serait-il lié d'amitié avec elle. Mais telle qu'elle était, il ne s'en sentait pas le courage.

La jeune fille était toujours assise. Elle ne bougeait presque pas, suivant des yeux les premiers dîneurs assis aux fenêtres du Savoy. Penchée en avant, une expression tendue sur le visage, elle regardait servir les repas.

Ellis cessa de penser à elle. Il continuait à fumer, réfléchissant à ce qu'il allait faire, au moyen de découvrir Scragger. Puis, après être resté un long moment au soleil, il décida de regagner son logement. Comme il se levait, il jeta un regard sur la jeune fille et s'immobilisa : une femme élégante s'était assise à côté d'elle pour lire son journal. Elle avait posé son sac sur une chaise voisine de celle de la jeune fille. Ellis vit celle-ci ouvrir le sac d'un geste furtif et adroit, y plonger la main et en retirer plusieurs billets d'une livre.

Sans réagir, Ellis demeurait assis, les yeux fixés sur les mains de la jeune fille, absorbé par l'incident, mais sans éprouver la moindre émotion.

Brusquement, la femme lâcha son journal et saisit le poignet de la brunette.

— Petite voleuse ! s'écria-t-elle, en dévisageant l'adolescente qui essayait vainement de se libérer.

Ellis poussa un grognement, son cœur se mit à battre à coups désordonnés. Il savait que son destin était fatalement lié à celui de la pauvre créature ; il savait qu'il allait la tirer d'affaire et qu'en retour elle serait sous sa domination, qu'elle aurait une dette envers lui, réglable à sa convenance. Il se leva, s'approcha des deux femmes et, touchant le bras de la victime :

— Lâchez-la ! dit-il.

La femme regarda fixement son visage mince et balafré, plongea ses yeux dans les yeux morts d'Ellis et lâcha la jeune fille. Puis se couvrant le visage d'une main, elle se mit à crier.

— Allons, venez ! fit-il hargneusement.

Ils se mirent à courir en direction de l'Embankment.

CHAPITRE III

Assise au bord du lit, elle sanglotait ; elle n'avait pas quitté son horrible petit chapeau. Son visage livide était bouffi, ses yeux rouges, embués de larmes.

Ellis était debout à la fenêtre ; il regardait la rue à travers les rideaux sales. Il avait la bouche sèche et cela l'irritait ; son cœur battait irrégulièrement. De temps à autre, il se retournait vers la jeune fille, mais aussitôt il reprenait son guet, s'attendant d'un moment à l'autre à voir une auto de la police déboucher au coin de la rue et déverser une nuée d'agents lancés à ses trousses.

— Fermez-la, dit-il à la jeune fille. Vous avez fini de pleurnicher ?

Mais il ne la regardait pas et elle n'avait aucun moyen de savoir qu'il parlait. Elle était murée dans le silence. Par la suite, il apprit à la toucher avant de lui parler, afin qu'elle puisse lire sur ses lèvres.

Elle pleurait toujours, les mains entrouvertes posées sur ses genoux, les jambes écartées, les pointes de ses vieux souliers se touchant presque. De son poste, il pouvait voir le V que formait la ligne de ses cuisses nues sous sa jupe, mais il ne ressentait pas le moindre trouble. Son visage bouffi sous l'horrible couvre-chef le révoltait et il regrettait sa folle impulsion.

— Vous ne pouvez donc pas vous taire ? fit-il, plein de hargne. On va vous entendre.

Puis avec fureur :

— Quel imbécile j'ai été de vous amener ici !

Mais il parlait en vain. Elle demeurait immobile, et ne le regardait pas. Soudain, il se souvint qu'elle était sourde et eut un geste d'exaspération. Sa présence, le spectacle de ce désespoir étaient déjà moches, mais, en plus, il fallait qu'elle fût sourde, et par conséquent inutile. Il n'éprouvait plus pour elle que du dégoût.

Il se retourna vers la fenêtre. Tout en guettant, il revivait les événements de l'heure qui venait de s'écouler, épouvanté par

l'étendue du risque auquel il s'était exposé. Pourquoi avait-il agi de la sorte ? Pourquoi avait-il cédé à cette folle impulsion ? Il s'était senti seul, avait désiré une compagnie, alors il avait aidé la fille, et à présent il était collé avec cette petite morveuse qui n'avait rien dans le ventre. Il lui aurait pardonné son physique si elle avait fait preuve de cran, mais ses pleurnicheries la rendaient insupportable.

Avec ça, ils l'avaient échappé belle ! Ce flic avait été drôlement rapide et c'était une veine qu'il eût réussi à le faire tomber en simulant lui-même une chute, Grace à quoi ils avaient pris cinquante mètres d'avance. La circulation avait été interrompue, les gens criaient dans les rues. Heureusement ils avaient pu sauter dans un tram juste au moment où il s'engageait sous le tunnel de Kingsway. Et pour comble de chance le wattman se trouvait sur l'impériale, il n'y avait aucun voyageur à l'intérieur de la voiture, le bruit du tram avait étouffé les cris du flic.

La jeune fille l'avait suivi comme un automate, sans mot dire. Il avait réussi à la ramener chez lui sans être vu de personne.

Elle s'était affalée sur le lit et s'était mise à sangloter. Ses larmes paraissaient intarissables.

Un agent passa dans la rue, s'arrêta pour échanger quelques mots avec un facteur qui faisait la levée d'une boîte aux lettres, juste en face. Ellis eut un pincement au cœur. Whitcombe et la femme au sac déposeraient sûrement une plainte. Sous peu, tous les poulets de Londres auraient son signalement. Il serra les poings. S'il était pincé, ils ne seraient pas longs à l'identifier et ce qui l'attendrait, ce n'était pas un mois de prison, mais la potence.

Soudain, d'une voix sans timbre, la jeune fille dit :

— J'ai faim. Vous n'avez rien à me donner ?

Quittant la fenêtre à regret, Ellis s'approcha d'elle :

— Vous voulez manger ? Ce n'est pas le moment, dit-il.

Elle tomba sur le côté, cachant sa tête dans ses bras.

— J'ai si faim, gémit-elle. Vous ne savez pas comme j'ai faim...

— Ça suffit, dit Ellis furieux. Il faut vous en aller. Je ne peux pas vous garder dans cette chambre.

Et voyant qu'elle était noyée dans son désespoir, il la saisit et la mit debout. Il lui serrait les bras :

— Allons, un peu de nerf ! dit-il, en s'assurant qu'elle regardait ses lèvres.

Elle se dégagea et se mit à se balancer tout en pleurant comme une hystérique.

— J'ai faim ! s'écria-t-elle. Je n'ai pas mangé depuis des jours et des jours.

Exaspéré, il s'écarta d'elle.

— Ça m'est égal, dit-il en faisant un effort pour ne pas élever la voix. Il faut que vous partiez d'ici.

Elle pleurait toujours.

— Je n'aurais pas pris cet argent si je n'avais pas eu si faim. Donnez-moi quelque chose à manger, je vous en prie... n'importe quoi. Je ne peux pas continuer ainsi. Je ne peux plus y tenir.

Il la remit brutalement sur ses pieds.

— Je n'ai rien à manger ici, espèce d'imbécile ! dit-il sauvagement. Allez-vous-en. Vous avez de l'argent. Achetez-vous à manger, mais foutez-moi la paix.

Elle plongea un regard affolé dans ses yeux durs et méchants, son visage se figea et elle perdit connaissance. Ellis se contenta de la regarder choir sur le tapis élimé. Son chapeau tomba, ses jambes et ses bras sans vie la faisaient ressembler à une poupée de son abandonnée.

Ellis était perplexe. Il avait vu la faim d'assez près pour savoir que la fille était sincère. Il savait qu'il ne pourrait rien tirer d'elle avant qu'elle eût mangé. Tout en la maudissant, il se dirigea vers un placard et en tira un pantalon de flanelle grise et une veste de sport usée. Son signalement était sûrement connu, il fallait déjouer la police. Il se changea, regarda la fille avec dégoût et quitta la pièce. Il s'arrêta un moment sur le palier, puis courut jusqu'à la porte d'entrée.

Il descendit la rue d'un pas raide, l'œil aux aguets, le corps tendu, prêt à la fuite. L'agent faisait les cent pas à une cinquantaine de mètres. Ellis traversa la rue et pénétra dans un café. Tout en lui servant trois pâtés à la viande, des petits pains et de la tarte, la

serveuse regardait la cicatrice d'un œil intéressé. Il fronça le sourcil, lui arracha presque des mains les sacs qu'elle avait remplis, et jeta l'argent sur le comptoir. Elle murmura quelque chose à voix basse, se dirigea vers la caisse et lui rendit la monnaie avec la même brutalité.

Plein de haine, il se détourna et regagna la rue. L'agent était tout proche et regardait dans sa direction. Ellis hésita, poursuivit sa route, courbant l'échiné, les yeux fixés sur la silhouette bleue.

En ouvrant la porte de sa maison, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La serveuse était sur le seuil du café et le suivait des yeux. Il eut un geste obscène à son intention et ouvrit la porte.

Du sous-sol montait la voix de M^{me} Wheeler, sa logeuse, une voix éraillée qui lui tordit les nerfs. Elle chantait un hymne :

Eternel rocher qui t'entrouvres pour moi Je veux me réfugier en toi.

Il s'agissait de trouver mieux, s'il tenait à sauver sa peau.

Il ouvrit sa porte.

La jeune fille était couchée sur le côté, bras et jambes épars.

Il la regarda, plein de colère. C'eût été si facile de la plaquer dans le tram ; mais non, il avait commis cette folie de l'amener chez lui, de s'associer avec un numéro pareil. Tout au fond de lui-même, il savait bien qu'il avait ses raisons. Elle était peut-être moche, mais c'était une femme ; en sachant s'y prendre, elle lui rendrait service et le fait qu'elle était sourde arrangeait bien les choses. L'idée de la garder blessait son amour-propre ; néanmoins, c'était sa ferme intention.

Il prit son élan et se mit à lui donner des coups de pieds.

Elle gémit, essaya de s'éloigner. Les coups secs et répétés l'avaient tirée de l'hébétude ; elle s'assit et repoussa son pied avec sa main.

Lorsqu'il se fut assuré qu'elle avait repris ses sens, il vida le contenu d'un des sacs sur elle. Les pâtes dégringolèrent sur ses genoux et sur sa tête ; l'un d'eux roula jusqu'aux pieds d'Ellis. Il l'écrasa, mu par une méchanceté diabolique, détacha les débris de sa semelle et les fit choir sur ses genoux.

— Allez, mangez-le, dit-il, puisque vous avez si faim.

Il se détourna, écoeuré, en la voyant fourrer les miettes dans sa bouche. Il avait vu tant d'êtres humains se comporter comme des loups durant son séjour à Belsen qu'il n'éprouvait qu'un plaisir médiocre à la torturer. Il retourna à la fenêtre, reprit son guet et resta immobile jusqu'au moment où il se rendit compte qu'il tenait toujours le sac rempli de gâteaux. Alors, pris de rage à l'idée d'avoir acheté à manger à cette créature pleurnicharde, il écrasa le sac. Il sentit couler la confiture et s'effriter la pâte légère. Dégoûté, il lança le sac en plein dans la figure de la fille.

Ravi de lui avoir prouvé qu'il était sans cœur et sans scrupules, il retourna vers la fenêtre. Il fallait qu'elle comprenne, et vite.

À l'extrémité de la rue, il aperçut une camionnette jaune. Elle stoppa. Aussitôt un vendeur de journaux se précipita pour prendre livraison de la dernière édition du soir.

Ellis avait une envie folle d'acheter un journal, mais il avait peur de se montrer une seconde fois dans la rue. Le vendeur se hâtait, déposant un journal sur le seuil de chaque maison. La serveuse du café lui en prit un. Elle lui dit quelque chose qui le fit rire. Il se tordait encore en déposant un journal sur le seuil de la maison d'Ellis. Celui-ci se hâta vers la porte, mais s'arrêta brusquement. La jeune fille essayait de manger le magma de confiture et de miettes collées à l'intérieur du sac. Elle leva le nez, le visage à demi caché par le sac poisseux et ses yeux prirent une expression servile en croisant le regard d'Ellis.

Il gagna le couloir. Comme il s'apprêtait à descendre l'escalier, il aperçut M^{me} Weeler debout dans le hall, le journal à la main.

Jurant à voix basse, il recula afin de ne pas être vu et l'observa. C'était une grande femme maigre, aux yeux las, aux cheveux grisonnants et clairsemés. Elle lisait son journal à travers un verre grossissant qu'elle tenait entre le pouce et l'index. Ellis y renonça. Rebroussant chemin, il ouvrit sa porte d'un coup de pied et pénétra chez lui.

La jeune fille était assise sur le bord du lit. Ils se dévisagèrent.

— Qui êtes-vous ? dit-il d'un ton brusque. Comment vous appelez-vous ?

— Grace Clark, dit-elle d'une voix apeurée. Merci pour...

— Ça suffit ! dit-il sèchement. Je ne voulais rien vous donner. Rien ! Mais vous m'avez cassé les pieds. Et maintenant, qu'est-ce que

vous allez faire ?

Elle grimaça, les yeux embués :

— Je ne sais pas.

— Où habitez-vous ?

— A Camden Town.

— Vous sortez de prison, n'est-ce pas ?

Elle hocha tristement la tête.

— Eh bien ! Il ne vous reste plus qu'à y retourner.

Il se dirigea rageusement vers la fenêtre, se retourna et la regarda dans les yeux.

— J'ai été un idiot de vous rendre service. Pourquoi vous a-t-on mis en prison ?

— J'étais dans la misère. Mon père a été tué...

— Pas d'histoires. Vous avez volé, n'est-ce pas ?

— Je n'y peux rien, dit-elle, soudain agressive. J'ai essayé de trouver un emploi, mais personne ne veut d'une sourde.

Elle serra les poings :

— J'ai tout essayé, en vain. Il fallait bien vivre.

— Vous mentez, dit-il. Ils doivent vous donner quelque chose... une pension, ou que sais-je. Les bobards, ça ne prend pas avec moi.

— J'étais mobilisée dans les W. A. A. F., et j'ai déserté. On me recherchait. C'est à cause de mon père. Il était malade et n'avait personne pour le soigner... alors j'ai déserté. Et puis il y eut la bombe...

— Bon, bon, interrompit Ellis impatienté. J'ai assez de mes malheurs sans entendre ceux des autres. De toute façon, vous êtes une voleuse ; c'est bien ça, n'est-ce pas, une voleuse ?

Elle se leva péniblement, lentement.

— Je m'en vais, fit-elle (et ses lèvres tremblaient). Traitez-moi de tous les noms que vous voudrez...

Quelqu'un avait frappé à la porte.

Ellis bondit, écarta la jeune fille et lui fit signe de se taire. Il entrouvrit la porte.

M^{me} Weeler était debout dans le couloir.

— Bonsoir, dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Ellis, du ton de voix dégoûté qu'il prenait toujours avec elle.

Elle sourit, les yeux durs et brillants.

— Vous avez vu le journal ?

Il fit non de la tête.

— Vous feriez aussi bien, dit-elle en le lui tendant. C'est dans la « Dernière heure ».

Le cœur battant, Ellis lut l'entrefilet du journal.

« Ça y est, se dit-il, que faire à présent ? »

Il n'y avait que quelques lignes, mais c'était suffisant. Leur description était minutieusement faite. Ils avaient même le nom de la fille. La police faisait une enquête, afin de les arrêter pour vol.

Sans mot dire, il lui rendit le journal.

— Et alors ? dit-il en fronçant le sourcil. En quoi cela m'intéresse-t-il ?

— Cela pourrait bien être vous, dit M^{me} Weeler, en indiquant le passage de son long doigt sale, n'est-ce pas ?

— Prenez garde à ce que vous dites, répondit-il. Ce genre d'erreur pourrait vous causer des ennuis.

— Elle est ici, pas vrai ? Je vous ai entendus discuter, dit M^{me} Weeler, en minaudant. Eh bien ! ça vous coûtera sept livres. C'est bien cette somme qu'elle a volée, n'est-ce pas ? Allez, donnez-moi l'argent et décampez. Je la bouclerai.

— Ça va, répondit Ellis, hargneusement, en ouvrant la porte toute grande. Vous vous croyez maligne, hein ? Eh bien, tenez la voilà, regardez-la bien. Voilà la voleuse.

M^{me} Wheeler dévisagea la jeune fille avec un sourire dur.

— Pas bien jolie, hein ? Vous êtes bien assortis, tous les deux. Allons, lâchez le fric et. magnez-vous. Je veux pas abriter ça chez moi.

Des yeux, la jeune fille suppliait Ellis d'agir.

— Donnez-lui l'argent, fit-il. Tout l'argent, et décampez. Elle vous a bien possédée.

Sottement, M^{me} Wheeler ajouta :

— Et vous aussi, jeune homme.

Ellis fut pris d'une rage froide, maladive. Il se détourna, entendit Grace Clark ouvrir son sac et fut la proie d'une impulsion meurtrière. S'emparant brutalement d'un vase bleu et or qui garnissait la cheminée, il se retourna. M^{me} Wheeler attendait, la main tendue vers les billets. Elle leva les yeux et ouvrit la bouche pour crier. Avant qu'elle ait pu proférer le moindre son, Ellis avait fracassé le vase sur sa tête. Il se brisa entre ses doigts. La femme chut lourdement, le visage recouvert d'un masque sanglant.

Durant une longue seconde, Ellis, immobile, la contempla, puis il se précipita vers la porte. Grace s'accrocha à son bras.

— Ne la laissez pas comme ça... vous l'avez blessée, fit-elle de sa voix atone, les yeux remplis de terreur.

Ellis se tourna vers elle et s'arrêta net. Son attention était attirée par l'animation de la rue. Il regarda par la fenêtre. La serveuse du café s'approchait de l'agent, son journal à la main. Tandis qu'ils avançaient ensemble, elle indiquait la maison, les joues rouges d'excitation. L'agent pressa le pas.

Ellis saisit la jeune fille.

— Nous sommes tous les deux dans le pétrin, à présent, dit-il en la secouant. Nous y sommes ensemble, vous comprenez. Vous et moi... ensemble. Venez. On fiche le camp.

Il la traîna dans l'escalier, puis dans le corridor sombre qui

menait à la porte de service derrière la maison.

CHAPITRE IV

La cicatrice de la blessure qu'Ellis s'était faite volontairement et qui l'avait sauvé, le trahissait maintenant.

D'abord, il y avait eu sa voix, à présent c'était la cicatrice, plus dangereuse encore puisqu'elle était ineffaçable.

Il ne pensait qu'à une chose : partir, se cacher jusqu'à ce que ses nerfs ébranlés soient calmés et qu'il trouve un moyen de s'en tirer.

Grace et lui n'avaient pas eu de mal à quitter la maison. Ils avaient fui par la porte de service, sauté dans un taxi jusqu'à la gare de King's Cross et de là pris le métro jusqu'à Baker Street.

Le chauffeur du taxi avait manifesté un intérêt morbide pour la cicatrice d'Ellis et ce dernier savait qu'il ne l'oublierait pas. S'il lisait le journal, il avertirait la police qu'il les avait conduits tous deux à King's Cross. C'était ce qu'il désirait : la police allait penser qu'il remontait vers le nord de l'Angleterre. Il avait fait prendre les billets de métro à Grace et tout le long du trajet avait caché sa joue, comme s'il souffrait des dents. Sous terre, il essaya d'établir un plan.

La police était sur ses traces, il lui fallait quitter Londres. A Londres, il y avait trop d'agents. Ils vous sautaient dessus pour un rien. Un retour en arrière le ramena à l'époque de la mort de sa mère. Son père l'avait envoyé chez une vieille personne qui habitait Eastwood. Durant deux mois, il s'était promené dans les champs et dans les sentiers, jouant tout seul dans les bois. Il avait fini par connaître la région par cœur et c'est pourquoi il décida, pendant – le trajet en métro, tandis qu'il se tenait recroquevillé, la joue enfouie dans son mouchoir, qu'Eastwood serait une cachette idéale. Ils attendraient là qu'il soit en mesure d'élaborer un plan solide.

A la gare de Baker Street, ce fut encore Grace qui prit les deux billets pour Eastwood. Elle paraissait hypnotisée, elle obéissait dès qu'il ouvrait la bouche. L'expression fixe de ses yeux irritait Ellis tout en le surprenant. Il ne comprenait pas que le choc causé par l'agression de M^{me} Weeler l'avait dépouillée de sa volonté. Elle était persuadée qu'il avait tué M^{me} Weeler. Par conséquent, s'ils étaient pris, on les condamnerait à mort. Cette idée l'obnubilait, faisait d'elle

un automate. Bien qu'elle fût terrifiée par Ellis, elle avait en lui une confiance aveugle, et sentait bien qu'il était le seul à pouvoir la sortir de cette épouvantable situation.

Tandis que le train traversait la grande banlieue de Londres, Ellis comprit dans un éclair que la présence de la jeune fille à ses côtés lui était indispensable s'il voulait sauver sa peau. Elle avait des traits si ordinaires que personne ne la reconnaîtrait d'après le signalement donné par les journaux. Il porta sa main à sa cicatrice. Elle serait sa voix, son factotum. Il avait eu raison de l'aider à échapper à la femme au sac, de lui donner à manger. A présent elle était sa débitrice ; c'était à elle de lui rendre service.

Il le lui dit.

Elle le regardait, craintive et désespérée, lisant ses paroles sur ses lèvres.

— Vous n'auriez pas dû la frapper ainsi. (Ce fut la seule chose qu'elle put lui dire, hantée qu'elle était par l'image de M^{me} Weeler abattue et sanglante.) Pourquoi l'avez-vous fait ? poursuivit-elle, en se tordant les mains. Vous auriez pu lui donner l'argent...

Ellis, impatienté, haussa les épaules et se mit à regarder par la portière. Il savait qu'elle avait raison et il avait honte de n'avoir pu maîtriser ses instincts malfaisants.

Tandis qu'ils longeaient de verts pâturages, il se souvint du golf de Taleham, tout proche, où il s'était souvent amusé à regarder les joueurs. Dans le bois voisin, il dénichait les balles qu'ils perdaient sur le fairway du septième trou. Il décida brusquement d'y passer la nuit. Ils dormiraient dans le club et avec un peu de chance la fille trouverait de quoi se changer au vestiaire des dames.

Excité par cette perspective, il se pencha et toucha légèrement le genou de Grace. Elle sursauta en rougissant.

Il lui fit part de son projet.

— Je vous trouverai des vêtements et personne ne sera capable de vous reconnaître.

Elle se tordit les mains sans mot dire, les yeux suppliants.

— Allons, un peu de nerf ! fit-il, plein de colère. Vous êtes dans le pétrin. Nous y sommes tous les deux et si nous ne restons pas

ensemble, nous sommes fichus.

Quelques minutes plus tard, le train s'arrêtait à Taleham Hait, tout près du terrain de golf.

— Allons, venez, fit Ellis, en ouvrant la portière, et faites vite.

Il savait qu'il était dangereux de quitter le train en un lieu aussi solitaire. Ils étaient facilement repérables, mais c'était un risque à courir.

S'ils avaient la chance de ne pas être aperçus, ils auraient devant eux un ou deux jours de sécurité en se cachant sur le terrain de golf.

Ils se hâtèrent vers la sortie. Il n'y avait pas de contrôleur. Ellis aperçut un avis enjoignant aux voyageurs de présenter leurs tickets à l'employé du guichet. Un joueur de golf chargé d'un sac bourré de clubs tapait impatiemment à la vitre du guichet, sans perdre le train des yeux.

Pour une fois, se dit Ellis, ils avaient de la veine. Personne ne les avait vus, ils n'avaient pas rendu leurs billets. La piste était brouillée, à présent.

Ils gravirent la pente raide du chemin qui menait au club.

Ellis se demandait si la porte était verrouillée ou s'il s'y trouvait encore quelques membres du club. Au sommet de la côte, il aperçut la petite maison basse, juste en face du dix-huitième green. A travers une fenêtre, il entrevit une lueur qui s'éteignit aussitôt.

Poussant Grace, il se dissimula avec elle derrière les buissons qui bordaient le chemin. Elle poussa un cri de saisissement et se débattit faiblement, en jetant des regards terrifiés. Ellis eut une moue méprisante :

— Je ne veux pas vous faire mal, petite idiote ; quelqu'un vient.

Ils s'accroupirent, l'oreille aux aguets. Quelques minutes plus tard, un grand gaillard rougeaud dépassait leur cachette, la casquette en arrière, la face luisante et enluminée. Il sifflotait doucement. Ellis remarqua qu'il avait un grand journal du soir sous le bras.

Lorsqu'il se fut éloigné, Ellis et la jeune fille s'approchèrent du club.

— Restez là, dit-il, et ouvrez l'œil. Prévenez-moi tout de suite si vous apercevez quelqu'un. Je vais essayer de pénétrer à l'intérieur.

Il lui prit le bras et la serra contre lui.

— Et pas de blagues, fit-il, en la regardant fixement. Ne bougez pas d'ici. Si vous faites une blague, vous le regretterez !

Il la laissa debout derrière un bouquet de buissons et prudemment fit le tour de l'édifice, inspectant les pièces obscures. Il n'y avait personne.

Il essaya d'ouvrir les portes d'accès, devant et derrière. Toutes deux étant verrouillées, il choisit une fenêtre, en brisa le carreau à l'aide d'une pierre et, passant sa main, l'ouvrit de l'intérieur. Puis il se hissa sur le rebord de la fenêtre, et se laissa choir de l'autre côté.

Il se dirigea vers la porte d'entrée : elle était fermée au verrou, ce qui rendait la tâche facile. L'ayant ouverte, il revint rapidement vers l'endroit où il avait laissé Grace. Sa disparition lui causa un choc terrible.

Immobile, il regardait autour de lui ; ses yeux avaient un éclat froid, sa bouche était entrouverte. Grace ne devait pas être bien loin. Elle ne pouvait retourner à la gare. Il examina le sol sablonneux et reconnut ses empreintes. Elle avait dû courir en direction du petit bois où, enfant, il avait bien souvent joué. Comme il regardait dans cette direction, il aperçut soudain sa silhouette sombre qui s'enfuyait.

Il partit à ses trousses et tandis qu'il foulait l'herbe rase du fairway, il sentit monter en lui une fureur meurtrière, oblitérant toute raison. Il lui fallait absolument l'attraper, la battre, la piétiner, la saigner. Une ou deux fois, il se mit à crier puis, se rappelant qu'elle était sourde, il retint son souffle. Il fut surpris de sa vélocité. La plupart des filles ne savaient pas courir, mais cette crétine avait des ailes.

Il n'avait pas fait cent mètres que, déjà, il était à bout de souffle. Il trébucha par deux fois. De se sentir si faible ne fit qu'augmenter sa fureur.

"Elle me paiera ça, elle regrettera de m'avoir tourné en bourrique", se dit-il, plein de hargne.

Il poursuivit sa course, dents serrées, coudes au corps. Il commençait à se demander s'il allait pouvoir la rattraper ; en dépit de

ses efforts, il ne pouvait courir plus vite.

Soudain, elle regarda par-dessus son épaule et l'aperçut. Elle éleva les bras, vacilla, perdit du terrain. Encouragé par le cri plaintif qu'elle avait proféré, il allongea le pas et réussit à se rapprocher d'elle. Ils n'étaient plus séparés que par une trentaine de mètres et il crut qu'il avait gagné. Le désir de l'attraper, de la frapper, de lui apprendre qu'il n'était pas de ceux dont on se moque, exaltait sa perversité méchante. Elle semblait à présent toucher à peine terre et furieux de se sentir frustré, Ellis vit de nouveau grandir la distance qui les séparait.

Le sang battant ses tempes, le souffle saccadé, Ellis eut l'impression que ses poumons allaient éclater. Il ne voyait plus rien, mais courait toujours, follement décidé à la capturer. Puis, soudain, il eut l'impression d'avancer dans le vide, et, poussant un cri de surprise, il plongeait la tête la première dans un fossé profond creusé perpendiculairement au fairway.

Le choc fut d'une violence extrême, ses jambes se tordirent sous son poids. Etourdi par sa chute, il perdit un instant connaissance, mais une douleur atroce et lancinante à la jambe droite lui arracha un cri. Il respira, tenta de s'asseoir, mais la douleur était trop forte. Effrayé, il s'immobilisa, le front ruisselant de sueur. Il attendit, cherchant à reprendre son souffle, épouvanté. Il examina sa jambe droite. Elle formait un angle si bizarre qu'il comprit qu'elle était brisée. Il sombra dans le désespoir. Rien à faire. Il était fini, pris au piège comme un lapin, immobilisé dans ce trou jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Il se mit à jurer tout haut en anglais, puis en allemand. La rage et la colère assombrissaient son visage, il avait des yeux fous et les veines du cou gonflées comme des cordes.

Quelques minutes plus tard, sa rage s'étant épuisée, il retrouva son sang-froid. Il s'assit et palpa doucement sa jambe. Elle était douloureuse et déjà enflée. Et ce n'était que le début ! Il fut pris de panique à l'idée de passer la nuit dans cette tranchée, sachant que sa douleur allait empirer. Il se mit à crier au secours, préférant être pris plutôt que d'affronter la nuit.

Ses cris se perdirent dans l'espace, emportés par la brise. Personne ne l'entendit.

Il prit sa jambe, essaya de la redresser. La douleur atroce qu'il ressentit aussitôt comme une sauvage morsure lui arracha un hurlement. Il retomba sur le côté de la tranchée ; la peur et la

souffrance lui donnaient des nausées et il demeura immobile, épuisé, le front et le cou trempés de sueurs froides, sentant ses forces le quitter. Terrassé, impuissant, il s'abandonnait aux ténèbres.

— Vous êtes blessé ? lui cria Grace.

Il entendit sa voix, et, pendant un instant, refusa de croire à son retour. De toutes ses forces, il essaya de demeurer conscient et leva la tête. Il la vit : sa silhouette, au bord de la tranchée trouait le ciel nocturne. Brisé par l'émotion, à l'idée qu'il n'était plus seul, qu'elle allait lui porter secours, il crut qu'il allait s'évanouir. Comme elle le rejoignait dans la tranchée, il lui prit les mains et l'attira à ses côtés.

— Ne me laissez pas ! implora-t-il, si bouleversé qu'il en oublia l'inutilité de ses paroles perdues pour elle dans les ténèbres. J'ai la jambe cassée. Il faut que vous m'aidiez. Je vous ai donné à manger, je vous ai sauvée de cette femme. Vous ne pouvez pas m'abandonner ici. Ils vont me prendre. Il s'accrochait à ses mains.

— Si vous ne m'aidez pas, je leur dirai que c'est vous qui avez tué M^{me} Weeler.

CHAPITRE V

Le vent s'était levé. De gros nuages couvraient le ciel, les étoiles et la lune. Peu après dix heures, il se mit à pleuvoir.

Du fond de sa tranchée, Ellis invectivait la pluie. Aux premières gouttes succédèrent des trombes d'eau balayées par le vent. Le sol était trempé.

Il n'aurait pas dû laisser Grace partir. Elle allait sans doute s'abriter de la pluie, l'abandonnant à son triste sort. Elle s'était montrée calme et douce en soignant sa jambe cassée. Cette attitude nouvelle intriguait Ellis. Maintenant qu'il était à sa merci, elle paraissait ne plus le craindre et au lieu de le narguer, de l'abandonner comme il l'aurait fait à sa place, elle avait essayé de l'installer plus confortablement, et réduit sa jambe avec tant d'adresse qu'il ne souffrait presque plus.

— Je vais au club, avait-elle dit. J'y trouverai peut-être une attelle.

Il lui avait demandé par quel miracle elle s'y connaissait en fractures, et elle lui avait expliqué, qu'engagée comme infirmière dans les W. A. A. F., elle avait ses diplômes d'auxiliaire.

Il l'avait laissée partir à contrecœur, sachant qu'il ne pouvait rester longtemps dans la tranchée, qu'il lui faudrait en sortir et se traîner jusqu'au bois. Il n'en était pas question pour le moment : la peur de souffrir le paralysait. Mais peut-être qu'avec une attelle et la jambe bandée, il pourrait essayer.

Elle était partie ; en entendant son pas rapide s'éloigner, il avait tout de suite perdu confiance, furieux de se retrouver seul. Elle ne reviendrait pas. Il l'avait maltraitée et elle ne serait pas assez bête pour revenir. A sa place, il n'eût pas hésité. Furieux et angoissé, il martelait la terre de ses poings.

A présent, la tranchée était froide et trempée, une pluie glaciale inondait son visage enfiévré : quel sale pays !

Le temps passait. Il avait retiré son bracelet-montre et l'avait mis à l'abri dans son portefeuille. N'y tenant plus, il le sortit pour voir

l'heure. Cela faisait vingt minutes qu'elle était partie. Vingt minutes ! Qu'est-ce qu'elle fabriquait ? Allait-elle revenir ? Il essaya de se lever pour regarder par-dessus la tranchée, mais la douleur l'immobilisa. Il ne voyait rien que le ciel maussade et sombre ; la pluie tombait toujours sur son visage.

Un son nouveau brisa la solitude : le bruit d'un train qui s'approchait, vrombissant sur les rails. Le convoi ralentit et s'arrêta à la gare. Immédiatement, Ellis eut la vision de la jeune fille debout sur le quai, montant dans le train et prenant place dans un compartiment. Il voyait, son visage anxieux et pâle, tandis qu'elle regardait par la fenêtre pour s'assurer que personne ne l'avait remarquée. Le train se remit en marche. Il la voyait s'éloigner et, terrifié par cet abandon, il enfonça ses ongles dans la terre mouillée, essayant de se mettre debout.

Au loin, il entendit fonctionner un signal, tandis que le train prenait de la distance. Ellis se mit à penser au bruit que ferait la trappe lorsqu'on le pendrait. Il fut pris de frissons et porta sa main à sa gorge.

Il avait renoncé à tout espoir lorsqu'il entendit Grace s'approcher. La lueur d'une lampe électrique clignotait au bord de la tranchée.

— Eteignez ça, imbécile ! cria-t-il rageusement.

Elle était folle de brandir sa lampe pour qu'on puisse les repérer ! Mais, bien sûr, elle ne pouvait l'entendre. Lorsqu'elle l'eut rejoint dans le fossé, il envoya promener la lampe.

— Ne vous en faites pas, dit-elle calmement, ramassant la lampe tandis qu'elle s'asseyait à son côté sur le sol trempé. Personne ne peut nous voir. La lampe m'était indispensable ; il fait nuit noire et le terrain est glissant.

La lampe illuminait le fossé et il aperçut le sable noirci par la pluie, sa jambe tordue, son pantalon trempé, la jeune fille également trempée. Ses cheveux ruisselants étaient transformés en queue de rat et l'objet qu'elle portait sur la tête n'avait plus de nom.

— Je vais essayer d'arranger votre jambe, dit-elle.

Elle avait apporté une grosse valise et deux parapluies de golf bigarrés. Bien qu'essoufflée, elle paraissait calme et sa présence le rassura.

— Ça nous manquait, la pluie ! dit-elle en ouvrant l'un des parapluies.

Inconsciemment, elle avait adopté ce ton de voix enjoué, particulier aux infirmières lorsqu'elles s'occupent de leurs malades.

Il hocha la tête et l'observa. Elle n'était pas si bête. Il n'aurait sans doute pas pensé à chercher un parapluie.

Elle réussit à isoler complètement le fossé à l'aide des deux parapluies qui formaient un toit aux couleurs vives. Il hocha la tête, soulagé de ne plus sentir la pluie. Un enfant eût trouvé l'installation merveilleuse. Oubliant le ciel sinistre, Ellis éprouva même un instant d'émotion.

Ouvrant la valise, Grace en sortit deux grandes couvertures imperméables qu'elle étendit sur la terre mouillée.

— Essayez de vous glisser là-dessus, dit-elle. Sinon, gare aux rhumatismes.

— Arrangez-moi plutôt la jambe, dit-il impatientement. Il ne s'agit pas de rhumatismes. Vous ne pensez pas que j'aie l'intention de finir la nuit ici, non ?

Mais comme elle était occupée à déballer la valise, elle ne sut pas qu'il lui parlait. Repris d'un accès de fureur, il essaya de la toucher. Mais elle était hors de portée et il dut attendre qu'elle se retourne vers lui, sans bouger, la haine au cœur.

— Est-ce que vous pouvez vous débrouiller tout seul ? dit-elle, lorsqu'elle se fut rapprochée.

Elle était penchée sur lui. Il respira l'odeur de flanelle mouillée de sa jupe et son visage fut inondé par les gouttes qui tombaient d'une ridicule petite fleur piquée dans son couvre-chef.

Il attrapa son bras et le secoua.

— Ma jambe, cria-t-il, occupez-vous de ma jambe ! Tant pis pour la pluie.

Elle n'avait pas dû regarder ses lèvres, car elle dit calmement :

— Levez-vous. Je tiendrai votre jambe pendant que vous vous installerez sur l'imperméable.

Il allait discuter, lui dire qu'il se fichait pas mal de l'humidité, lorsque ses forces l'abandonnèrent. Il se sentit si mal qu'il trouva plus simple d'obéir, tout en haïssant sa servitude. Il réussit à s'installer sur l'imperméable. Grace était d'une dextérité remarquable, elle soulevait sa jambe d'un geste plein de tendresse, paraissant prévoir ses moindres mouvements, de sorte que ses souffrances furent minimales. Mais lorsqu'il se fut allongé, trempé de sueur, il fut pris de nausée.

Voyant qu'il était blême et ruisselant, elle appuya sur son épaule sa petite main brune et ferme :

— J'ai apporté de l'alcool, dit-elle en se tournant du côté de la valise.

Tandis qu'elle se penchait, il admira la ligne harmonieuse de son dos courbé sur la valise et ses jambes au galbe admirable. « Quel dommage qu'elle soit si quelconque, se dit-il. Elle a un corps merveilleux. » Il éprouva pour elle une seconde de désir, mais une douleur lancinante le rappela à l'ordre.

Penchée sur lui, une main passée sous sa tête, elle lui tendit un gobelet plein de cognac : Buvez ! dit-elle.

C'était bon. Il sentit le liquide qui répandait en lui une chaleur bienfaisante, chassait la nausée, lui redonnait courage.

Comme elle lui retirait ses chaussures, il se demanda brusquement s'il avait les pieds propres. Pour la première fois depuis son enfance, il eut un sentiment de honte. Agacé, il essaya d'arrêter Grace, mais ses mains étaient hors de portée. Il demeura donc immobile à contempler les parapluies multicolores. Furieux, plein de gêne et d'une haine injuste, il ne pouvait lui pardonner d'avoir perdu la face. Elle lui retira chaussures et chaussettes et, s'approchant de lui, se mit à lui déboutonner son pantalon.

Il lui saisit les mains, étreignit ses poignets, en lui jetant des regards furieux.

— Laissez-moi tranquille, dit-il hargneusement. Qu'est-ce qui vous prend ?

Elle lui jeta un regard perplexe, son petit visage blanc plein de frayeur.

— Calmez-vous, dit-elle d'une voix douce. Il faut que je vous retire votre pantalon pour arranger votre jambe. Mais cela n'a pas

d'importance. J'étais infirmière, autrefois... ou, du moins, presque.

— Laissez-moi tranquille, marmonna-t-il, furieux de se sentir rougir.

Il pensait à ses maigres jambes velues, redoutant qu'elle les vît.

— Je vous défends de me déshabiller.

Mais elle insistait avec une obstination pleine de gentillesse. Il n'avait pas la force de lui résister et lorsqu'elle se fut dégagée de son étreinte, il resta immobile, les yeux clos, les lèvres tordues de colère.

Tandis qu'elle faisait doucement glisser les jambes de son pantalon, elle le heurta par mégarde. La douleur qu'il ressentit dans toute sa jambe lui arracha un cri.

Il la traita d'un nom obscène, mais elle ne l'entendit pas. Il aurait voulu lui donner un coup de pied pour lui rendre le mal qu'elle lui avait fait, mais il avait peur, s'il bougeait, d'accroître sa souffrance.

Levant la tête il la regardait d'un œil méchant. Elle avait pris une couverture dans la valise et l'étala sur sa jambe valide. La chaleur lui fit du bien. A la lueur de la torche, elle examinait la jambe cassée. Sur sa peau blanche et velue, sa main brune était ravissante.

— C'est juste au-dessous du genou, dit-elle. Je crois que je peux l'arranger.

Elle tourna vers lui des yeux dilatés par l'angoisse.

— Vous aurez mal.

— Faites vite, dit-il en se raidissant. Arrangez-moi ça. Je tiendrai le coup. Pour qui me prenez-vous ? Pour une chiffé molle ?

Mais avant même qu'elle eût touché l'endroit précis de la fracture, il était inondé de sueur. Et comme sa main s'attardait sur la surface enflée, il se contracta, mordant les lèvres, serrant les poings.

Comme si elle avait senti qu'il redoutait la souffrance, elle lui versa une rasade de cognac.

— Essayez de le supporter, supplia-t-elle. Tâchez de ne pas vous débattre. Je veux réduire l'os comme il faut.

— Faites donc vite, espèce de salope ! s'écria-t-il terrifié. Assez

traîné, grouillez-vous !

Mais elle était penchée sur la valise et n'entendait pas ses grossièretés. Il mourait d'envie de flanquer des coups de pied dans ses longues cuisses, de lui infliger un châtement indigne. Il aurait voulu la rendre responsable de sa propre lâcheté dont il avait honte.

Elle retira de la valise des attelles et des bandages. Il y avait vraiment de tout dans cette valise. « C'est comme une trousse de prestidigitateur », se dit Ellis.

— J'ai trouvé une boîte pour les soins de première urgence, expliqua-t-elle. Ils ont de tout dans ce club. Si j'avais quelqu'un pour m'aider, on aurait pu vous mettre à l'abri.

— Finissez donc, fit-il en fermant les yeux.

Il ne s'attendait pas à souffrir de la sorte. Durant une seconde ou deux, il resta sans bouger, tandis que la main de Grace palpait le membre brisé. Puis la douleur électrisa ses veines, se répandant en vagues successives dans tout son corps, lui desséchant la bouche. Pris de faiblesse, il sentit la sueur inonder son front. Il enfonça ses doigts dans l'imperméable et se crispa.

Une voix lointaine lui dit : « Tout va bien ! » et aussitôt il ressentit quelque chose d'atroce, une souffrance inimaginable. C'en était trop. Il se mit à hurler, essayant de s'asseoir, se débattant aveuglément. La douleur persistait, morsure intolérable qui lui tordait les nerfs. Soudain, il sentit que le contenu de son estomac se déversait dans sa bouche et eut l'impression horrible d'être noyé. Malgré cette amertume infecte qui emplissait sa bouche, il entendit distinctement le claquement sec provoqué par la rencontre des deux fragments de l'os brisé.

Il perdit connaissance, terrifié à l'approche des ténèbres, s'accrochant faiblement au vide, sentant qu'il sombrait au fond d'un gouffre. Après avoir poussé un cri, il plongea dans le néant.

Lorsqu'il sortit de son évanouissement, il aperçut une lueur sur les parapluies bigarrés, sentit une douleur sourde dans sa jambe, une odeur et un goût de vomi dans sa bouche. Alors il proféra encore un cri comme un enfant qui vient de faire un cauchemar.

Une main ferme et fraîche tenait la sienne ; il s'y accrocha et reprit courage. Grace lui parlait, mais il n'avait pas la force de l'écouter. C'était déjà beaucoup qu'elle fût là, toute proche, qu'elle ne

l'eût pas abandonné au vent et à la pluie.

Elle lui tint la main jusqu'à ce qu'il se fût endormi.

CHAPITRE VI

Vers cinq heures du matin, la pluie s'arrêta et le soleil se leva. L'air était frais ; une brise légère chassait la brume, révélant çà et là des tâches de ciel bleu.

Mal à l'aise, Ellis ramena sa couverture sur son menton, puis il ouvrit les yeux, gêné par la lumière qui traversait la toile du parapluie. Pendant un long moment il se demanda où il était, ce qu'il faisait dans ce trou. Puis sa main s'étant portée vers sa jambe, il tressaillit. Il avait la tête extraordinairement vide et la bouche sèche. Le souvenir des événements de la nuit lui revint lentement, il s'assit, le cœur battant à coups irréguliers. Mais la présence de Grace qui dormait enroulée à ses pieds le Tassura. « Elle ne m'a pas quitté », se dit-il en la regardant. Pour la première fois, il la considéra non plus comme une sourde encombrante, dont il fallait se débarrasser au plus vite, mais comme une femme dont le sort était lié au sien. Il fut surpris de lui trouver des qualités insoupçonnées. Elle était moins ordinaire qu'il ne se l'était figuré. Elle l'avait rencontré dans les pires conditions, elle avait été affamée et sale, sans maquillage, les cheveux embrouillés, des vêtements abominables, mais maintenant qu'il se donnait la peine de la détailler, il constatait qu'elle avait un joli nez, un menton bien dessiné, des lèvres douces et sensuelles. Elle manquait évidemment de classe, mais lui aussi, à ce compte-là ! Et il le savait parfaitement. Quel couple ! Un traître, fils d'un meurtrier qui avait échappé de justesse à la peine de mort et une voleuse qui sortait de prison. « Nous sommes bien assortis », se dit-il amèrement en étudiant l'anatomie de la jeune fille, vaguement excité par ce spectacle. « On pourrait en faire quelque chose. Avec un peu d'argent, bien prise en main, elle serait au poil. » En tout cas, elle s'était rendue drôlement utile. Elle avait arrangé sa jambe et il était certain qu'elle s'en était fort bien tirée. Elle l'avait confortablement installé, et chaque fois qu'il s'était réveillé au cours de cette longue nuit, elle l'avait réconforté.

Chassant de son esprit ces vaines élucubrations, il se mit à s'agiter. Il fallait utiliser sa présence, imaginer un plan d'action. Il sortit sa montre. Il était cinq heures vingt.

Il étendit le bras et la toucha. Elle s'éveilla aussitôt. Ouvrant les yeux tout grands, elle releva la tête qu'elle avait appuyée sur la valise. Il fut surpris de ne pas voir sur son visage cette expression hagarde

qu'ont la plupart de ceux qui se réveillent en sursaut. Elle se redressa d'un mouvement brusque et frissonna.

— Allons, dit-il sèchement, il faut absolument partir d'ici. Il est presque cinq heures et demie.

Elle se frotta les yeux, s'étira, se mit debout.

— Est-ce que votre jambe vous fait mal ? demanda-t-elle en s'apprêtant à fermer les parapluies.

Le soleil inonda la tranchée, réchauffant les membres d'Ellis.

— Ça va, dit-il, en passant la main sur son visage, inquiet de se sentir la tête si vide.

Il se dit qu'il avait peut-être l'estomac creux et ajouta : « j'ai faim », bien qu'il n'eût aucune envie de manger.

Elle hocha la tête.

— On va voir ce qu'on peut faire. Moi aussi, j'ai faim.

Elle se tourna vers le club.

— Je trouverai peut-être quelque chose à manger, poursuivit-elle à mi-voix.

Puis elle ramassa la couverture dans laquelle elle s'était enroulée pour la nuit, la secoua et la plia.

— Nous en aurons besoin, et d'autres choses aussi.

— Il faut nous sortir de ce trou, lui rappela Ellis. Aidez-moi. Je ne peux pas rester là toute la journée.

Mais elle regardait ailleurs sans savoir qu'il lui parlait. Exaspéré, il lui décocha un coup de pied rageur qui manqua son but.

— Je reviens tout de suite, dit-elle en se hissant hors du fossé.

— Revenez, cria-t-il, effrayé par son brusque départ.

Il essaya de se lever, tandis qu'elle s'éloignait, trop absorbée par les nécessités immédiates pour songer à s'occuper de lui.

Emporté par sa colère, il se mit à la maudire, à maudire sa jambe,

puis il se calma, sachant combien c'était futile. Il était totalement à sa merci. Elle connaissait l'étendue du danger et paraissait pleine de confiance. C'était à elle de se débrouiller pour le mieux.

Allongé, il contemplait les nuages blancs qui filaient paresseusement au-dessus de sa tête. Curieuse impression que de laisser aux autres le soin d'agir, quand on a toujours lutté tout seul. Mais dans sa condition présente, cette expérience nouvelle n'était pas déplaisante : il se sentait lourd et apathique ; la douleur sourde de sa jambe drainait ses forces. « Si elle fait des bourdes, se dit-il dans sa demi-torpeur, je prendrai l'affaire en main. En attendant, laissons-lui sa chance. »

Il s'assoupit, engourdi par la souffrance. Il se sentait fiévreux, avec l'impression que sa langue devenait trop grosse pour sa bouche. Il se dit qu'il avait de la température. Cela n'avait rien d'étonnant : ses vêtements étaient encore humides et la tranchée boueuse, malgré la couverture imperméable et les parapluies. Le temps passait sans qu'il en eût conscience. « C'est curieux, se dit-il, d'avoir à ce point confiance dans cette gosse ! Peut-être suis-je trop malade pour rester lucide... » Il n'avait pas la force de faire le point ; son seul désir était de sommeiller, en s'imaginant qu'il était en sécurité.

Bercé par le soleil et le frou-frou de la brise dans les buissons, il s'endormit d'un sommeil inquiet, se réveilla brusquement pour se rendormir aussitôt. Soudain, il ouvrit les yeux tout grands, miné par une angoisse folle. Fiévreusement, il regarda sa montre : il était six heures cinq. Où pouvait-elle bien être ? Avait-elle pris peur, s'était-elle enfuie ? Quelqu'un l'avait peut-être surprise dans le club... Il fit un énorme effort pour se mettre debout, faisant porter le poids de son corps sur sa jambe valide, tenaillé par la douleur intolérable qu'il ressentait dans sa jambe brisée. S'accrochant au rebord du fossé, il inspecta les alentours du fairway.

Au loin se dessinait la silhouette du club. Toujours dans la même position, malade de souffrance, et d'inquiétude, il aperçut la jeune fille qui s'approchait et poussa un soupir de soulagement.

Il décida de rester debout jusqu'à son arrivée, sentant que s'il se recouchait il ne pourrait plus jamais se remettre sur pieds. La douleur que lui causait sa jambe se propageait dans tout son corps. Il sentait battre ses artères et fut pris de faiblesse. Mais il se cramponnait toujours à l'herbe courte, au bord du fossé.

Lorsque Grace aperçut sa tête et ses épaules émergeant au-dessus

de la tranchée, elle se mit à courir en trébuchant. Elle tenait la valise et semblait traîner quelque chose au moyen d'une corde attachée à son poignet.

— Mais vous n'auriez pas dû, dit-elle en s'approchant, haletante. Vous n'auriez pas dû vous mettre debout.

— Aidez-moi à sortir, dit-il fiévreusement. Je suis à bout de forces. Donnez-moi la main.

Elle se pencha, lui saisit le poignet et tira. Lentement il se hissa, le corps brisé par un flux de douleur. Criant, jurant, le visage inondé de sueur, les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure, il s'affala sur l'herbe, à bout de souffle. Une fois encore il se sentit sombrer dans les ténèbres de l'inconscience. Il essaya de bouger, pendant qu'elle le tirait de l'herbe, mais c'était un trop gros effort. Sous l'effet d'une douleur plus vive à la jambe, il se remit à jurer, puis s'étant abattu sur quelque chose de moelleux, il s'abandonna, indifférent au destin immédiat.

Il sentit sous sa tête la fraîche petite main ferme dont il appréciait à présent les bienfaits.

— Tout va bien, dit la voix de la jeune fille. Buvez cela. Vous vous sentirez mieux après.

Du thé !

Il ouvrit les yeux et la dévisagea. Son visage était proche du sien. Les yeux agrandis par l'anxiété, elle avait une expression tendue. Elle porta la tasse à ses lèvres ; le thé était fort et sucré. Il hocha la tête, reprit une gorgée. Le thé rafraîchissait sa bouche, lui donnait des forces. Il vida la tasse, soupira, s'allongea.

— C'était bon, dit-il.

A mesure que se dissipaient les ténèbres, Ellis goûtait la caresse des chauds rayons du soleil. Il s'aperçut qu'il était couché sur un brancard avec, sous la tête, une couverture.

— J'ai amené de quoi manger, dit-elle, mais nous ferions mieux de gagner le bois tout de suite. J'ai apporté une corde pour tirer le brancard.

« Quelle idée géniale, se dit-il. Cette fille est loin d'être bête. »

Il risquait de s'esquinter la jambe pour toujours en essayant de ramper jusqu'au bois. Mais il avait oublié que le bois était distant de trois cents mètres au moins.

Lorsque Grace eut terminé ses préparatifs, elle enrroula la corde autour de son poignet et se mit à tirer. Le brancard ne bougeait pas. Elle arqua son dos, les pieds dans la terre molle. Elle avait beau tirer de toutes ses forces, elle n'avancait pas.

— Tirez donc ! marmonna Ellis. Allez-y de toute votre force !

Le visage tendu, la respiration sifflante, le gosier desséché, elle parvint enfin à traîner le brancard jusqu'au fairway. Sur l'herbe tondue, il glissait mieux et elle se retourna. Courbée en deux, la corde lui sciant l'épaule, elle avançait d'une allure régulière en direction du bois.

Soudain, Grace s'affala, haletante, le visage blême et ruisselant de sueur. Elle était à bout de forces. Ellis s'en rendit compte et haussant impatiemment les épaules, attendit qu'elle se remette.

Après quelques minutes, elle s'assit et passa sa main dans ses cheveux.

— Il va falloir que je me repose, dit-elle en essayant de reprendre haleine. Il est encore tôt. Je ne pourrai continuer que si je me repose un moment.

Elle s'empara d'un paquet enroulé dans une serviette et s'assit à côté d'Ellis.

— Vous devez avoir faim, dit-elle en étalant la serviette et en lui tendant un sandwich. Le pain est rassis, mais mangeable.

Sans se préoccuper de ce qui restait pour elle, Ellis lui arracha le sandwich des mains et y mordit à pleines dents.

Mais tout de suite il se sentit écoeuré et le pain demeura dans sa bouche sèche sans qu'il pût l'avalier. Il laissa tomber le sandwich dans l'herbe et détournant la tête, recracha ce qu'il avait dans la bouche. Il se recoucha, déçu et inquiet. Il était certain, à présent, d'être malade et regarda anxieusement Grace pour s'assurer qu'elle se rendait compte de la gravité de son état.

Elle l'observait avec une expression perplexe.

— Ne vous en faites pas, dit-il avec humeur. J'ai la fièvre ; il vaut mieux que je m'abstienne de manger.

Et il se tourna vers le petit bois, en se demandant si elle allait l'abandonner.

— Ce n'est rien, dit-elle d'une voix hésitante. Il est normal que vous ayez un peu de fièvre, mais ça ne sera rien.

Tout en mangeant son sandwich, elle contemplait les collines qui se profilaient à l'horizon. Son visage avait pris une expression de calme tellement insolite, qu'Ellis en fut irrité.

Il lui donna un coup sec sur le bras.

— Ils vont nous poursuivre, fit-il, quand elle le regarda.

— On a le temps, répliqua-t-elle. Nous repartirons aussitôt que je me serai reposée, mais ils n'arriveront guère avant neuf heures. Nous avons deux bonnes heures devant nous.

— Vous pouvez toujours parler, dit-il dans une explosion de fureur. Vous n'êtes pas impotente, vous.

S'ils viennent, vous pourrez courir, mais pas moi. Je suis cuit !

— Tout ira bien, dit-elle d'une voix douce. Nous trouverons une cachette dans le bois. Je n'ai pas l'intention de me sauver.

Elle le regarda bien en face.

— Vous m'avez aidée... donné à manger. Le moins que je puisse faire est de rester auprès de vous, bien que vous n'ayez pas été très gentil avec moi.

— Eh bien ! allons-y, dit-il brutalement. Vous vous êtes suffisamment reposée. Debout !

Elle ramassa humblement la corde, se retourna et recommença sa pénible besogne. Bien qu'il y eût une légère pente, c'était encore terriblement dur.

Pourtant elle avançait toujours, trébuchant parfois, glissant, haletant. Ils faisaient du chemin. Le bois se rapprochait insensiblement. Ils atteignirent enfin la grange d'ombre des premiers arbres. Elle s'abattit sur le sol, incapable de relever la tête. Ses poumons semblaient prêts d'éclater. Voyant qu'elle était véritablement

à bout de forces, Ellis ne dit rien.

— Je vais être malade, murmura-t-il. J'ai la fièvre. Laissez-moi tranquille et débrouillez-vous toute seule.

Il sentit sur son front le contact frais de sa petite main ferme.

— Nous sommes fichus si vous faites venir un docteur, fit-il encore. Vous avez bien compris ? Il faut vous débrouiller seule. Plutôt que d'être pris, je préfère mourir.

— Vous n'allez pas mourir.

Sa voix lui parvenait de loin, comme de l'extrémité d'un long tunnel.

— Je ne vous laisserai pas mourir.

Ellis eut une moue hargneuse, puis il ferma les yeux.

CHAPITRE VII

« Débrouillez-vous toute seule », avait dit Ellis et Grace accepta sans hésiter d'assumer la responsabilité de leur avenir.

Quelque chose en Ellis l'impressionnait. Elle savait qu'il n'était pas un homme comme les autres, en dépit de son visage ingrat et méchant, de ses vêtements élimés. Sa brutalité le distinguait de la masse et le classait au rang de ceux qui dirigent la société ; ceux-là mêmes qui lui avaient toujours inspiré un respect plein de crainte. Son brusque effondrement, sa peur de la souffrance, sa condition présente avaient éveillé sa pitié ; elle avait le sentiment que son devoir était de rester auprès de lui. Elle était sa débitrice ; il l'avait aidée ; c'était à son tour de le faire. Elle savait qu'à sa place il n'aurait pas eu pitié d'elle, mais tant pis. C'était vrai que personne n'avait jamais été bon pour elle : ces quelques mots résumaient toute sa vie.

A dix-sept ans, sa mère, qui menait une vie déréglée, s'était trouvée enceinte. Elle avait épousé George Clark, de vingt ans son aîné, qui n'était pas le père de son enfant. Connaissant la chose, Clark ne lui avait pas rendu la vie facile ; en conséquence, elle avait pris Grace en horreur et, dix ans plus tard, levé le pied avec un bookmaker. La fureur de Clark s'était reportée sur l'enfant qu'il détestait. Elle tenait sa maison tant bien que mal, allant quand même à l'école et vivant dans la terreur de son pseudo-père, qui la battait régulièrement.

A seize ans. Grace était dactylo chez un imprimeur du voisinage. Bien qu'il ne la battît plus, elle redoutait toujours Clark qui lui interdisait toute distraction. A dix-huit ans, elle gagnait deux livres par semaine comme sténodactylo chez un expert-comptable ; mais, à la déclaration de la guerre, sans consulter son père adoptif, elle s'était engagée comme infirmière dans le corps auxiliaire féminin de la Royal Air Force.

Cette manifestation d'indépendance avait, contre toute attente, enchanté Clark, patriote enragé. Il devint brusquement très fier de sa fille et Grace, privée toute sa jeunesse d'affection, oublia ses misères passées.

Brusquement terrassé par une grave crise cardiaque, prévenu par

le docteur que la prochaine serait sans doute fatale, il se mit à écrire des lettres lamentables à Grace, lui enjoignant de venir le soigner. Elle obtint une permission de sept jours et le trouva couché, osant à peine respirer. Elle était naturellement douée pour être infirmière et le soigna si bien que sa permission écoulée, une prolongation lui ayant été refusée, elle céda à ses instances. Devant ses supplications, elle n'osa le quitter et déserta. Il la cacha et les gendarmes ne la trouvèrent pas lorsqu'ils vinrent perquisitionner !. Cette situation terrifiait Grace. Chaque fois qu'elle essayait de persuader Clark de la laisser partir, il oubliait sa maladie et menaçait de la fouetter comme dans son enfance.

Puis une nuit, une bombe tomba sur leur maison pendant une alerte. Clark fut tué, et Grace projetée de l'autre côté de la rue. Elle se retrouva à l'hôpital, les tympanes crevés, isolée du monde hostile dans lequel elle avait vécu dix-neuf ans par un rempart de silence.

Grace prétendit qu'elle avait perdu la mémoire ; le bombardement ayant fait de nombreuses victimes dans sa rue, elle put cacher sa véritable identité.

On l'envoya dans un Centre de rééducation, où elle apprit à lire sur les lèvres, pendant que les autorités cherchaient à l'identifier.

Elle s'enfuit dès qu'elle fut remise et qu'elle en sut assez long pour se débrouiller toute seule : elle avait peur que l'on découvre sa désertion.

La faim la poussa à voler. Elle fut arrêtée, mise en liberté provisoire, mais une enquête avait été ouverte. Elle s'enfuit encore et poussée par la faim, vola pour la seconde fois. Arrêtée de nouveau, elle fut incarcérée et sortait de prison lorsque Ellis la rencontra à l'Association Amicale des Sourds-Muets.

Elle se refusait à songer à l'avenir. Ellis était un poids mort, à peine lucide. Elle avait une lourde responsabilité. Il lui fallait trouver une cachette, un lieu sûr où ils seraient à l'abri de la police.

Elle se pencha sur Ellis, palpa son visage. Il avait la peau sèche et brûlante et, tout en marmonnant, il détourna la tête.

Elle fouilla soigneusement ses poches, dans l'espoir de découvrir son identité. Sa carte portait le nom de David Ellis et une adresse dans Russel Court Mews. Il n'avait sur lui que cette seule carte d'identité et dans la poche de son pantalon, neuf shillings six pence. Elle s'aperçut que ses vêtements étaient mouillés ; même sa chemise sale était

humide. Elle se leva, pensive, le sourcil froncé. Il fallait retirer ses vêtements pour éviter la pneumonie. Tâtant les siens, elle s'aperçut qu'ils étaient également mouillés et à l'idée de tomber malade, elle aussi, elle prit peur.

Il fallait retourner au club et s'y procurer des vêtements de rechange. Péniblement, elle réussit à traîner le brancard sous le couvert des arbres, et attachant son mouchoir à une branche toute proche, elle en fit un repère, au cas où il lui faudrait retrouver Ellis de toute urgence.

Elle lui toucha le bras :

— Je vais au club. Je ne serai pas longue.

Mais il ne parut pas comprendre ce qu'elle disait.

— Je préfère mourir que d'être pris, marmonna-t-il. Je vous défends d'appeler un docteur.

— Vous n'allez pas mourir, dit-elle encore d'un ton persuasif.

Elle prit la montre dans le portefeuille d'Ellis et vit qu'il était huit heures moins le quart. Il lui fallait courir, bien qu'elle fût à peu près certaine de ne rencontrer personne avant neuf heures : le golf est un sport de riches et les riches ne se lèvent pas de si bonne heure.

Elle se hâta néanmoins le long du fairway, scrutant les alentours. Elle ne vit personne et atteignit le club, essoufflée, mais calme.

Elle passa par la porte d'entrée qu'elle avait laissée ouverte et gagna le vestiaire des dames, à l'extrémité du couloir.

Elle ouvrit prudemment la porte et jeta un coup d'œil dans la pièce qui était petite et sombre. Le long des murs, il y avait une rangée de placards en bois et, au milieu de la pièce, des lavabos étaient alignés.

Elle entra et fit rapidement un brin de toilette.

Dans un placard, elle découvrit des vêtements. Fiévreusement, elle quitta sa jupe pour en mettre une en tweed léger. Un chandail de laine, une veste imperméable et un béret bleu marine complétèrent sa métamorphose.

Elle finit par trouver une paire de souliers ferrés à sa taille et,

s'approchant de la glace, contempla l'effet.

Oui, c'était mieux ainsi ; elle était presque jolie. Elle sourit à son image, tout excitée par ses nouveaux atours. Après avoir fait un ballot de ses propres vêtements, elle se dirigea vers la cuisine, se fit du thé, prépara plusieurs tartines de pain beurré et, tout en mangeant, mit de côté la nourriture qui se trouvait encore dans le frigidaire.

Le thé l'avait remontée ; à présent, elle envisageait la situation sous un jour moins sombre. La police ne serait peut-être pas alertée et même dans ce cas, ils ne penseraient peut-être pas à diriger leurs recherches du côté du terrain de golf.

Il lui restait à se procurer des vêtements pour Ellis et, quittant la cuisine, elle gagna le vestiaire des hommes.

Il était beaucoup plus vaste que celui des dames et contenait infiniment plus de cases. Elle eut la bonne fortune de trouver un chandail et un pantalon de flanelle grise dans le premier casier, une veste de daim dans le deuxième. Le troisième lui fournit une paire de chaussures qui devaient pouvoir convenir à Ellis et deux paires de chaussettes.

Elle en fit un paquet tout en songeant à la nécessité d'un pardessus pour Ellis. Comme elle regardait tout autour de la pièce, elle sentit son cœur bondir puis s'arrêter durant une seconde atroce. Il se remit à battre, heurtant ses côtes sur un rythme tel qu'elle en avait le souffle coupé.

Un jeune homme en chandail jaune canari, pantalon de flanelle immaculé et chemise jaune pâle, était assis à l'autre extrémité de la pièce sur une chaise à dossier de bois. Il avait une épaisse toison couleur de paille, lustrée comme du miel. Son visage un peu lourd, extrêmement bronzé, était d'une remarquable beauté. Ses mains puissantes aux doigts allongés étaient armées d'un *mashieniblick*¹ et il regardait Grace fixement. Elle n'avait jamais vu des yeux d'un vert aussi extraordinaire.

1. Accessoire de golf qui sert à enlever la balle en hauteur afin qu'elle atterrisse le plus près possible du but sans rouler.

CHAPITRE VIII

Figée comme un lapin en face d'un furet, Grace regardait le jeune homme d'un air stupide.

— Je ne crois pas que le secrétaire apprécie la présence des dames dans cette pièce, dit le jeune homme avec un sourire agréable, assez charmant.

Mais Grace avait trop peur pour l'apprécier.

— Quand il verra les dégâts, il en fera une maladie, j'en suis sûr.

Elle était toujours muette.

Je suis navré de vous avoir tellement effrayée, poursuivit le jeune homme.

Il souleva son club de golf, contempla l'extrémité d'acier aux reflets étincelants et le tourna lentement entre ses doigts.

— J'ai eu un choc en vous voyant, moi aussi.

Il lui jeta un rapide coup d'œil.

— Je ne me souviens pas de vous avoir vue ici. Vous êtes un nouveau membre ?

— Non, dit-elle, je ne suis pas membre du club.

— C'est bien ce que je me disais, fit le jeune homme. J'ai l'impression que vous avez mis la main sur le pantalon de Whitworth. C'est le plus tâtilon de tous les membres de ce sinistre club. Evidemment, vous n'en savez rien, mais vous auriez tort de le prendre. Il va nous casser les oreilles avec son pantalon perdu. Vous ne croyez pas qu'il serait préférable de le remettre en place ?

— J'en ai besoin, dit-elle.

Ses yeux avaient pris une expression butée, désespérément résolue.

— Mais ce pauvre Whitworth aussi, répliqua le jeune homme en

souriant. Ça le démoralisera d'être privé de son pantalon.

Il la dévisagea d'un air pensif.

— Et je crois bien que vous portez la jupe de Chrissy Taylor. Vous n'avez donc pas de tact, ma chère enfant ? Chrissy sera furieuse. Elle est de ces femmes qui menacent les gens avec un fouet.

Il posa son club et se leva.

— J'avoue que cela m'intrigue. Je suppose que vous ne tenez pas à vous présenter ?

Sans mot dire, Grace fit quelques pas en arrière.

— Ne craignez rien, je vous en conjure, dit le jeune homme. Je ne vous ferai pas de mal. Je suppose que vous avez des ennuis. Ce n'est pas très malin de faucher les affaires des autres, vous savez. Les gens n'aiment pas ça et il y a la police.

Avec un sourire encourageant, il ajouta :

— Ce n'est pas que je l'aime, mais on l'appellera sans aucun doute si vous faites de pareilles sottises.

Il était de haute taille. Grace se dit qu'il devait mesurer près d'un mètre quatre-vingt-dix. Il évitait soigneusement de se rapprocher d'elle.

— Avez-vous un compagnon ? fit-il d'un air détaché, bien que ses yeux posés sur les divers vêtements qu'elle tenait entre ses mains eussent perdu leur expression rêveuse.

Il se pencha pour ramasser son club de golf.

Elle ne répondit pas.

Il y eut un long silence durant lequel il parut s'interroger sur la décision à prendre. Grace l'observait, prête à détalier s'il s'approchait d'elle, le cœur battant, le cerveau paralysé par la terreur.

— Je pense que oui, finit-il par dire, en réponse à sa propre question. Où est-il ?

— Il n'y a personne, dit-elle obstinément. Je veux vendre tout ça.

— Soyez gentille, alors, et remettez ces choses à leur place. Je

vous donnerai de l'argent si vous êtes fauchée. Allons, soyez raisonnable ; rangez-moi cela.

Elle le regarda fixement, n'osant croire qu'elle avait compris les mots formés par ses lèvres.

— Allez-y, je vous en prie, dit-il. Vous n'avez pas idée des histoires qu'ils vont faire. Je vous donnerai de l'argent. C'est trop bête d'avoir des histoires avec la police.

Elle aurait voulu obéir, mais le souvenir d'Ellis et de ses vêtements trempés l'en empêcha. « S'il ne se change pas, il va attraper une pneumonie », se dit-elle.

— Laissez-moi tranquille, dit-elle d'une voix farouche. Je ne vous ai rien fait, à vous. Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde.

Le jeune homme fronça les sourcils, pinça les lèvres. Il rougit, prit un air embarrassé.

— Vous avez sans doute raison. Très franchement, je me fiche éperdument de ce que vous faites. Je ne suis pas altruiste et les biens des autres m'importent peu. Les miens également, d'ailleurs. C'est pour vous que je parle.

Il la regarda, haussant brusquement les épaules.

— Après tout, faites ce que bon vous semble. Je m'en lave les mains. Mais ne sous-estimez pas la police. Ils finiront pas vous pincer, vous savez.

Sortant de sa poche un trousseau de clefs, il ouvrit une case et y prit son sac de clubs.

— Je m'en vais, poursuivit-il. Si j'étais à votre place, je laisserais tout ce fourbi.

Il balança le sac sur son épaule, et fit quelques pas en avant.

Grace recula, mais il se dirigea vers la porte du vestiaire.

— Le secrétaire arrive à neuf heures, dit-il, en ouvrant la porte. A votre place, je filerais avant. Si on me pose des questions, je ne dirai rien. Vous m'avez compris ?

Il la regarda, sourit en guise d'adieu et quitta le vestiaire, refermant le battant.

Grace ne bougeait pas, persuadée qu'il était derrière la porte. Elle attendit, serrant contre elle le ballot de vêtements, jusqu'à ce que le rythme de son cœur redevînt normal.

Puis elle l'aperçut par la fenêtre. Il se dirigeait vers le tee n° 1, la main dans la poche. Nulle émotion ne se lisait sur son visage, si ce n'est une pointe d'ennui.

Elle le vit choisir une balle, la poser sur un tee et prendre dans son sac un club à tête de bois.

Il driva sans effort : la balle partit légèrement à gauche, revint en ligne droite.

Remettant son driver dans son sac, le jeune homme partit en direction de la balle sans se retourner vers le club. Il tournait le dos au bâtiment, longeant l'endroit où Grace avait laissé Ellis.

Alors, tandis qu'il s'apprêtait à gagner le deuxième tee, Grace quitta la pièce comme une folle, attrapa au vol le paquet de nourriture qu'elle avait laissé sur la table de la cuisine et courut vers la porte d'entrée.

Elle atteignit le bois, laissa choir ses ballots sur l'herbe et courut vers Ellis.

Il leva vers elle des yeux vides d'expression.

— Tout va bien, dit-elle en haletant. Je vous ai trouvé des vêtements. Comment vous sentez-vous ?

Les lèvres d'Ellis formaient des mots qu'elle n'arrivait pas à comprendre. Il avait le délire et parlait en allemand.

Affolée, elle fixait ses lèvres.

— Je ne comprends pas, dit-elle en s'agenouillant à son côté. Qu'est-ce que vous cherchez à me dire ?

Il fronça le sourcil, ferma les yeux sans faire le moindre mouvement.

Le temps passait. Un coup d'œil à la montre apprit à Grace qu'il était presque huit heures et demie. Il fallait se presser. Si elle ne réussissait pas à découvrir une cachette avant une demi-heure, c'en était fait.

Elle se leva prestement, dénoua le mouchoir et après avoir jeté un coup d'œil inquiet sur Ellis, s'enfonça dans le bois. Les arbres poussaient serrés ; il y avait de hautes fougères, des buissons touffus. Tout cela fournirait d'excellentes cachettes.

Au bout de quelques minutes de marche, elle tomba sur une clairière et s'arrêta pour regarder autour d'elle. Apercevant deux gros troncs couchés côte à côte, leurs racines flétries et pourrissantes, leurs branches mortes, elle s'en approcha vivement, toute excitée par sa découverte et légèrement essoufflée.

Il y avait plus d'un mètre de distance entre les deux troncs, reliés par un fouillis de branches. A genoux, elle inspecta l'étroit tunnel que formaient les deux troncs recouverts de branchages. Il paraissait assez spacieux. Elle hésita, puis se mit à ramper vers l'intérieur du tunnel. Il était encombré de feuilles et de brindilles, mais tout cela était sec. Avec ses mains, elle élargit le tunnel, entassant les feuilles et balayant le bois mort. Elle savait qu'avec si peu de temps devant elle, ce serait la plus sûre cachette qu'elle pourrait dénicher. Plus tard elle verrait à trouver mieux, mais pour l'instant c'était suffisant.

Elle sortit du tunnel en rampant, se releva et secoua la poussière et les débris dont elle était couverte. Elle s'était ressalié, mais ses vêtements d'emprunt étaient de meilleure qualité que les siens ; la poussière n'y adhérerait pas.

Elle rejoignit Ellis et se mit à traîner le brancard sur le petit chemin qui menait à la clairière.

C'était encore une fois Une entreprise harassante, mais elle refusait de se laisser abattre. Haletant, trébuchant sans cesse, elle atteignit la clairière sans trop savoir comment elle y avait réussi.

Il lui fallut plusieurs minutes pour trouver la force nécessaire à l'accomplissement, de sa tâche, mais elle réussit à traîner le brancard sous le tunnel avant de s'affaler par terre, anéantie.

Un long moment, elle demeura couchée dans le noir, à côté d'Ellis. Lorsqu'elle se releva, elle ne savait pas combien de temps elle était restée là.

Elle alluma la torche et aperçut des feuilles, de la mousse et des fougères qui formaient un véritable toit, la surface rugueuse des troncs, et son compagnon immobile, le visage inondé de sueur. Il marmonnait des choses inintelligibles.

Elle fit de son mieux pour l'installer confortablement, lui fit boire du thé froid et sortit en rampant du terrier. Elle savait que la police irait regarder sous les troncs, si elle touillait le bois. C'était à elle de les détourner de la clairière et sans hésiter elle gagna le fairway.

Au loin, une horloge sonna la demie de neuf heures, pendant qu'elle se rapprochait furtivement du club, longeant le bois, l'œil aux aguets.

Le soleil était chaud ; ses chaussures étaient couvertes de rosée. Elle avançait sans peine, Grace à ses semelles cloutées.

Elle dépassa le fossé qui les avait abrités durant la nuit et ralentit le pas, consciente des battements de son cœur et de sa bouche sèche.

En apercevant le bâtiment du club, elle fit halte, se cacha derrière un gros aulne et, pleine de méfiance, surveilla les parages.

Appuyée au mur de la maison, il y avait une bicyclette et, non loin du premier tee, deux messieurs d'âge mûr, en veste de daim, avec des casquettes sur la tête, parlaient avec animation. L'un d'eux agitait ses mains et, de temps à autre, pointait un doigt en direction du club.

Grace se demanda s'ils parlaient du cambriolage. Le petit homme trapu qui agitait ses mains avait l'air surexcité : il racontait sûrement à l'autre ce qui s'était passé.

Elle eut un coup au cœur en apercevant un gendarme qui, sortant du club, rejoignit les deux hommes.

Le gros homme s'agitait toujours et le gendarme, immobile, l'écoutait.

Après quelques minutes de conversation, le gendarme se mit à contourner le club, tête basse, comme s'il examinait le sol. Soudain il pointa le doigt en direction du bois.

Grace retenait son souffle.

« S'il va de ce côté-là, se dit-elle affolée, il trouvera Ellis. » Sans prendre le temps de réfléchir, elle quitta l'orée du bois et s'avança au beau milieu du fairway.

Le gendarme et les deux joueurs l'apercevaient distinctement, mais personne ne semblait s'inquiéter de sa présence. Elle comprit que ses vêtements en étaient la cause : ils la prenaient pour une joueuse.

Elle fit demi-tour et se mit à courir le long de la crête, afin qu'il puisse la repérer.

Elle s'éloignait du bois, vers le second tee de départ. Après avoir parcouru quelques mètres, elle fit halte et se retourna. Le gendarme lui faisait signe : peut-être qu'il lui criait quelque chose, mais elle ne pouvait évidemment l'entendre. Elle se remit à courir en gagnant le deuxième tee, s'arrêta pour voir ce qui se passait.

Le gendarme était à ses trousses. Il courait à grandes foulées régulières. Les deux joueurs le suivaient en trotinant ; il avait déjà pris sur eux cinquante mètres d'avance.

Crispée par la peur, Grace se rendit compte qu'il courait bien plus vite qu'Ellis. Elle repartit à toute vitesse sur l'herbe humide du fairway, aveuglément, sans s'inquiéter de sa direction, puisque de toute façon elle les détournait d'Ellis.

CHAPITRE IX

L'agent de police George Rogers, coudes au corps, tête rejetée en arrière, piqua un sprint sur l'herbe. Il avait la prétention d'être rapide à la course : depuis trois ans, il remportait régulièrement la coupe des cent mètres et des mille mètres aux championnats sportifs de Taleham.

Il vit qu'il se rapprochait de la jeune fille et tandis que la distance entre eux diminuait, il se rendit compte que sa jupe était remarquablement bien coupée et qu'elle portait une veste en daim, de prix. L'effet fut immédiat sur son âme de rustaud. Il avait été élevé dans le respect des gens bien nés et avait passé toute sa vie à la campagne, où les rapports de classe sont nettement définis. D'une part, il y a les propriétaires terriens, de l'autre, ceux qui travaillent la terre. De par ses fonctions, il n'avait affaire qu'à ces derniers ; son chef, lui, s'occupait des gens bien nés. Comme il retournait tout cela dans sa tête, son pas se fit plus hésitant. Cette jeune femme, qui, de toute évidence, appartenait à l'élite, si l'on en jugeait par ses vêtements (et, de nos jours, à quoi d'autre se fier ?) éveillait peut-être la suspicion par son attitude, mais n'enfreignait nullement la loi. Aucune loi n'interdisait de traverser un terrain de golf en courant, et George se demanda soudain s'il n'était pas en train de commettre un impair. Il savait qu'un excès de zèle risque d'entraver l'avancement. Cela ne l'empêchait pas de courir, mais son ardeur primitive s'était éteinte. Grace prit quelques mètres d'avance. Plus Rogers envisageait l'éventualité d'une gaffe, et plus il désirait voir paraître à l'horizon la silhouette de son chef direct.

Il vit trébucher la jeune fille et l'espace qui les séparait diminua. Instinctivement, il ralentit le pas et soupira d'aise en la voyant repartir à toute vitesse. Le faux pas de Grace lui donna une idée. Il trébucha, lui aussi, et portant maladroitement ses mains en avant, piqua du nez et roula par terre.

Comme les deux golfeurs (le secrétaire du club et le capitaine de l'équipe) s'approchaient, il s'assit.

— Je me suis tordu la cheville, monsieur, fit-il d'un ton gêné. Ça va passer dans un instant.

Il se frotta la cheville et demanda :

— Vous me couvrez, s'il y a erreur ?

— Bien entendu, répliqua le secrétaire. Allez, courez, mon ami, sinon elle va filer.

— Pas question, monsieur, répliqua Rogers en serrant les dents.

Maintenant qu'il avait reçu des ordres, cela changeait tout. Ce n'était plus lui le responsable, et si cette jeune femme croyait pouvoir lui échapper, elle se fourrait drôlement le doigt dans l'œil.

— Je l'aurai, monsieur, suivez-moi aussi vite que vous le pourrez.

Il se remit à courir. Mais sa halte lui avait coûté cher. Grace n'était plus en vue. A gauche du fairway, il y avait une montée... Rogers se dirigea vers le talus.

Pendant ce temps, Grace avait progressé sans regarder en arrière. Elle s'attendait à chaque instant, au contact d'une main sur son épaule, mais elle courait toujours tête baissée, coudes au corps, le souffle haletant. Elle escalada la pente, dépassa les monticules de sable, traversa le green qu'ils protégeaient et faillit se prendre les pieds dans la hampe du drapeau, tant elle était préoccupée de courir.

A bout de souffle, elle se retourna : il n'y avait personne en vue ; mais comment savoir si le flic n'allait pas apparaître d'un instant à l'autre ? Elle reprit sa course.

Lorsqu'elle eut atteint la crête de la pente suivante, elle s'arrêta, désarmée ; Devant elle s'étendait un vaste terrain découvert, à l'extrémité duquel se trouvait un green dont le drapeau rouge paraissait l'avertir d'un danger. Elle regarda désespérément tout autour d'elle : le paysage était absolument plat. Elle n'échapperait pas à la police ! Brusquement, elle s'affaissa dans l'herbe spongieuse, anéantie par le désespoir.

Une ombre masculine, haute et mince, obscurcit soudain l'horizon. Grace leva des yeux effrayés, trop épuisée pour songer à fuir. Le jeune homme au chandail jaune la dominait de toute sa hauteur, son sac de clubs pendu à l'épaule, ses étonnants yeux verts empreints de sympathie.

— Vous n'avez pas très bien manœuvré, il me semble, dit-il. Il vous a vue ce flic qui arrive, là-bas ?

Paralysée par la peur, accablée de fatigue, elle ne put qu'opiner

de la tête.

— Quelles sont vos intentions ? Vous laisser faire sans vous défendre ?

Elle leva les yeux. Songeait-il à l'aider ?

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle en se relevant.

— Pas grand-chose, mais je pourrais peut-être...

Le jeune homme regarda par-dessus son épaule. L'agent n'était pas encore en vue.

— Oui, c'est ça. Ne dites rien quand ils seront là. Laissez-moi faire. Vous êtes sourde, n'est-ce pas ?

Grace sentit qu'elle rougissait.

— Oui, dit-elle.

— J'avais cette impression. Très bien, je me charge de tout.

Il regarda de nouveau derrière lui.

— Il vaut mieux que vous sachiez qui je suis. Je m'appelle Richard Crane, j'habite là-bas.

Il indiqua du bras le bois où Ellis était caché.

— Est-ce que vous jouez au golf ?

Elle fit non de la tête.

— Ça ne fait rien, je vais vous apprendre. C'est pas mal, comme sport. Allons jusqu'à ce green. Je vais placer une balle au cas où le pandore aurait des soupçons.

Il fit tomber une balle sur le fairway, choisit une canne de fer dans son sac et tapant sur la balle, l'envoya sur le green.

— Ça paraît facile, hein ? Mais ça ne l'est pas. Tenez, essayez.

Il posa devant elle une balle sur l'herbe.

— N'essayez pas de taper trop fort ; balancez simplement votre club. La partie plate au bout se chargera du reste.

— Non, dit-elle, affolée, dans une minute ils seront là.

Elle se demanda brusquement s'il n'était pas fou.

Mais les yeux verts la fascinaient et elle s'empara du club, bien qu'elle sentît une grande faiblesse dans ses membres.

— Mettez-vous devant la balle et quand vous ramènerez votre club, essayez de garder votre bras gauche tendu. Vous frapperez la balle à condition de ne pas lever le nez.

Du coin de l'œil, Grace aperçut le flic au sommet de la crête. Elle aurait voulu lâcher la canne et s'enfuir, mais les mains de Crane se posèrent brusquement sur les siennes : des mains fraîches, potelées, fermes et flexibles. Elle lui jeta un regard interrogateur.

— C'est votre seule chance de salut, dit-il. Balancez votre club, ne levez surtout pas la tête et vous frapperez la balle. Ne vous occupez pas du flic, je m'en charge.

Il s'écarta, faisant à Rogers des signaux d'impatience, afin qu'il s'éloigne.

Sans penser, elle fit ce que le jeune homme lui avait expliqué.

Elle vit la balle s'envoler dans les airs, y demeurer un moment suspendue et retomber à une cinquantaine de mètres du green.

Crane se retourna et sourit à Rogers qui les dévisageait, bouche bée.

— Pas mal pour une débutante, hein, dit-il calmement. Vous jouez au golf, Rogers ?

Eberlué, Rogers se contenta de regarder les deux joueurs en marmonnant qu'il ne jouait pas au golf.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez, poursuivit Crane avec désinvolture. C'est un sport admirable.

Il se mit à dévisager Rogers, de plus en plus mal à l'aise.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ici, Rogers ? Vous faites la chasse aux braconniers, ou quoi ?

— Non, monsieur, répondit le malheureux Rogers, en regardant Grace. C'est cette jeune dame, monsieur.

Il se retourna et aperçut le secrétaire et le capitaine qui galopaient dans leur direction.

— Ces messieurs vous expliqueront.

Crane s'empara du bras de Grace.

— Voyons un peu de quoi il s'agit, dit-il en la regardant dans les yeux. Ils ne font sûrement pas tout ce barouf parce que j'ai oublié de payer ton entrée.

Et il rit, pour bien faire voir qu'il plaisantait. Il paraissait calme et Grace fit un effort pour se composer un visage indifférent ; pourtant, ses jambes flageolantes la soutenaient à peine. Ils se dirigèrent ensemble vers les deux hommes qui avaient fait halte en apercevant Crane. Rogers les suivait.

— Bonjour, fit aimablement Crane au secrétaire du club. Vous m'avez l'air d'aimer les sports violents ce matin. Puis-je vous présenter ma sœur, M^{me} Brewer, qui habite chez moi.

— Votre sœur ? répéta le capitaine de l'équipe de golf. Elle habite avec vous ?

— N'ayez pas l'air surpris, répondit Crane en souriant. Vous ne trouvez pas incorrect que je reçoive ma sœur chez moi ?

— Mais non, bien sûr, répondit le capitaine très empressé.

« Sa sœur ? Mon œil ! se dit-il. Elle n'est pas plus sa sœur que moi je suis son grand-père ! Une petite vendeuse, une rien du tout, voilà ce que c'est ! Nous voilà dans une situation bien embarrassante. Il doit s'être payé cette fantaisie pour la nuit. Je me demande si West l'a pris au sérieux. »

— Julie, dit Crane en s'adressant à Grace, je te présente M. Malcolm, le capitaine de l'équipe de golf, et le monsieur essoufflé, c'est M. West, le secrétaire du club. Le monsieur en bleu s'appelle George Rogers. C'est le servant de l'équipe de cricket quand il n'est pas occupé à poursuivre un de nos braves laboureurs pour avoir braconné un lapin égaré sur ses terres.

Grace s'efforça de sourire, mais son visage était glacé. En proie à des sentiments confus, les trois hommes la dévisageaient sans rien dire.

— M^{me} Brewer est sourde, dit Crane de sa voix calme. Elle lit sur les lèvres, mais le sens des paroles lui échappe parfois de sorte que vous êtes tout excusés pour la façon dont vous l'avez accueillie au club.

West, le secrétaire, prit l'air gêné, marmonnant qu'il était charmé de faire la connaissance de M^{me} Brewer.

— En fait, on a cambriolé le club, dit Malcolm, qui cherchait à troubler Crane, si c'était dans les choses possibles. (Quel culot d'amener une poule sur le terrain !) Le voleur a emporté pas mal de choses. Nous avons aperçu M^{me} Brewer sur le terrain et, comme elle n'était pas un de nos membres, nous l'avons appelée. Elle s'est enfuie aussitôt, alors nous avons dit à Rogers de la rattraper.

Crane haussa les sourcils.

— Vous avez dit à Rogers de la rattraper, répéta -t-il. Et pourquoi donc, mon Dieu !

Son front se plissa brusquement.

— Vous n'insinuez pas que ma sœur a quelque chose à voir dans votre cambriolage ?

Malcolm, qui était avocat, se rendit brusquement compte qu'il fallait y aller prudemment.

— Bien sûr que non, cher ami, dit-il en riant. Mais avouez que la fuite de M^{me} Brewer était une coïncidence bizarre.

— Je ne me doutais pas qu'il fût considéré bizarre de courir sur le terrain, dit Crane sèchement.

Il regarda West.

— Je n'ai pas souvenance qu'il y ait une mention particulière à ce sujet dans vos règles locales.

— Mais soyez donc raisonnable, dit West, mal à l'aise. Rogers interpelle M^{me} Brewer qui s'enfuit à toute vitesse. Nous ne la connaissions pas, il est normal que nous nous soyons méfiés...

— Je vous répète que M^{me} Brewer est sourde, dit Crane patiemment. C'est un sujet pénible. Elle n'a pas entendu Rogers et elle courait parce qu'elle voulait me rejoindre. Je lui avais promis de lui

donner une leçon de golf et elle était en retard. Etes-vous satisfaits, à présent, ou préférez-vous poursuivre cet entretien ridicule ?

Rogers se dit qu'il était temps d'intervenir.

— Bien sûr, monsieur, dit-il anxieusement. Je comprends parfaitement d'où provient notre erreur et j'espère n'avoir pas trop importuné la jeune dame...

Il voulait s'assurer que Crane ne ferait pas de rapport défavorable à son chef.

— Il ne nous reste plus qu'à retourner au club. Je crois que le voleur se cache dans le bois.

Grace eut un imperceptible sursaut. Crane, qui lui tenait le bras, fut le seul à s'en apercevoir.

— Inutile de chercher dans le bois, dit-il posément. Je crois avoir aperçu votre homme en arrivant sur le parcours. Il marchait vers le bois, mais il a changé d'avis en cours de route et s'est dirigé vers la gare.

— Vous l'avez vu, monsieur ? fit Rogers, dont le visage s'éclaira.

Crane, sentant peser sur lui le regard de Grace opina de la tête.

— Ça devait être le type en question. Il avait un gros ballot sous le bras. Sans doute faut-il que je vous le décrive ?

Rogers avait sorti son carnet et humectait la pointe de son crayon.

— Si vous voulez bien, monsieur, dit-il.

— C'était un jeune gars ; il doit avoir dans les dix-neuf ans, par là, dit Crane sans hésiter. Grand, brun, complet bleu marine, souliers marron. Il portait une chemise verte et une cravate noire ; pas de chapeau. Il boitait légèrement. A condition d'ouvrir les yeux, il doit être facile à repérer.

— Je les ouvrirai, monsieur, répliqua Rogers, enchanté. A présent, je m'en vais en vous remerciant beaucoup et en m'excusant encore pour...

— C'est bon, Rogers, dit Crane, avec un signe de tête. J'espère que vous le puisserez.

Il regarda West et Malcolm.

— Nous permettez-vous de reprendre notre partie interrompue ?

— Bien sûr, dit West, avec raideur. Vous réglerez le droit d'entrée de M^{me} Brewer en fin de partie, n'est-ce pas ?

— Je me garderai de l'oublier, dit Crane d'un ton de voix moqueur. Navré de vous avoir obligé à courir pour rien.

Il toucha le bras de Grace et tous deux se dirigèrent vers le green, sous le regard de West et de Malcolm.

CHAPITRE X

— Il a perdu connaissance, dit Crane en tâtant le poulx d'Ellis. Il faut que nous cherchions un docteur tout de suite. J'ai l'impression qu'il file un mauvais coton.

Grace se tordit les mains. Tout allait de travers. Ellis avait dit :

« Si vous cherchez un docteur, nous sommes fichus. Il faut vous débrouiller toute seule. Je préfère mourir que d'être pris. »

Elle avait essayé de se débarrasser de Crane dès qu'ils s'étaient trouvés seuls, mais Crane avait refusé de l'écouter. Il s'était montré sympathique et plein de bonté, mais très ferme et elle avait l'impression que ses efforts pour l'évincer n'avaient réussi qu'à l'amuser. Prise au piège par une de ses questions, elle avait été forcée d'admettre qu'elle avait un compagnon et qu'il était malade.

— Je le savais, dit Crane en lui souriant. Ne prenez pas cet air tragique. Je le savais à cause de ces vêtements que vous avez pris. Puis je me suis aperçu que le brancard manquait. C'est bien là qu'il se trouve, n'est-ce pas ? Dans le bois ?

Désespérée, elle fit un signe de tête affirmatif.

— Allons, consolez-vous. S'il est malade, je pourrai peut-être lui rendre service.

Grace était convaincue qu'il ne les donnerait pas à la police et d'ailleurs elle ne voyait pas d'autre issue. Elle le conduisit donc à l'endroit où elle avait caché Ellis. Mais à présent il parlait d'un docteur, et Ellis avait été catégorique à ce sujet.

— Oh ! non ! s'écria-t-elle. Il ne le voudrait pas. Il m'a dit que je ne devais pas faire venir le docteur.

Crane scruta le visage rougissant de la jeune fille, se demandant qui elle pouvait bien être, et pourquoi cette étrange infirme avait si peur.

— Il n'est pas en état de prendre des décisions, lui fit-il remarquer. Ne comprenez-vous pas ? Il est très malade, en danger de

mort.

Elle eut un mouvement de recul.

— Je n’y peux rien, dit-elle encore. Il ne le voudrait pas. Il m’a fait promettre.

Puis après un moment de silence :

— Chose promise, chose due.

— Mais sa vie est en danger, répéta patiemment Crane.

— Il le savait, il a dit qu’il préférerait mourir que d’être...

Elle s’arrêta à temps, horrifiée d’avoir presque révélé leur secret.

— Que d’être... quoi ?

— Oh ! rien. Cela n’a pas d’importance. Mais il ne faut pas appeler de médecin. Je peux le soigner. Je... je ne le laisserai pas mourir.

Pendant un moment, Crane demeura agenouillé près d’Ellis, toujours sans connaissance. Puis, haussant les épaules, il se releva.

— Qui est-ce ? fit-il à brûle-pourpoint.

— Un ami à moi, répliqua-t-elle, sur la défensive.

Et, sentant qu’il fallait en dire plus long, elle ajouta :

— Il a été bon pour moi.

— Je suis bien avancé. Qui est-ce ? Qu’est-il arrivé à sa jambe ?

— Il est tombé. Sa jambe est cassée, mais je l’ai remise en place.

Elle détourna la tête sans mot dire, avec dans les yeux une expression de morne entêtement.

Crane fronça le sourcil.

— Je voudrais vous aider, fit-il en lui touchant le bras afin qu’elle sache qu’il lui parlait.

Le contact de ses doigts sur le souple blouson de daim, provoqua un frisson agréable. C’était la première fois qu’elle éprouvait cette

impression étrange et elle sentit la rougeur envahir son visage.

— Je puis vous aider si vous me dites la vérité, poursuivit-il sans avoir l'air de s'être aperçu de son embarras. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici, tous les deux ? Quels sont vos ennuis ?

Elle mourait d'envie de le lui dire, de partager avec lui le poids de sa responsabilité, mais elle savait combien Ellis serait fâché ; il lui reprocherait de l'avoir trahi.

— Je vous en prie, laissez-moi tranquille, s'écria-t-elle, prise de panique. Je veux que vous me laissiez seule. Allez-vous-en, je vous en prie.

Il secoua la tête.

— Ne vous mettez pas dans cet état, dit-il en souriant. C'est entendu, je ne vous poserai plus de questions, mais je ne vous abandonne pas. Vous ne pourrez pas vous en tirer seule. Vous le croyez, mais c'est une impossibilité matérielle. Si vous ne le mettez pas à l'abri, s'il n'est pas convenablement soigné, il est fichu. Je crois qu'il a une pneumonie.

Ses yeux verts scrutaient le visage de Grace.

— Cela vous serait-il égal qu'il meure ?

— Oh ! non, fit-elle en secouant la tête. Il a été bon pour moi et je lui ai promis qu'il ne mourrait pas.

— Chose promise, chose due, dit-il avec une expression taquine.

Il regarda encore Ellis.

— Je n'aurais pas imaginé qu'il pût être bon avec qui que ce soit, poursuivit-il pensivement. Il y a beaucoup de cruauté et d'amertume dans ce visage.

Elle savait de quoi Ellis pouvait être capable, mais à présent cela n'avait plus d'importance. Il l'avait aidée, sachant qu'un jour elle lui redevrait ce service : ce jour était arrivé.

— Nous ne pouvons pas rester là, dit Crane brusquement. Le commissaire n'est pas un imbécile. Il n'aurait pas cru un mot de mon histoire et il se serait aperçu de la disparition du brancard.

Il se pencha sur Ellis, le regarda pensivement.

— Ce gars-là va casser sa pipe si nous ne faisons pas attention. Prenez le brancard par les pieds, je le prendrai par la tête. Je ne pense pas qu'il soit trop lourd pour vous.

Grace hésita :

— Où allons-nous ?

— Chez moi. Je ne vois pas d'autre solution. Et vous ?

Elle dit « non » très lentement.

— Eh bien ! alors, venez !

Elle hésitait encore. Que dirait Ellis en reprenant ses esprits, s'il se trouvait dans la maison d'un inconnu ? Elle frissonna en songeant à ses yeux pleins de mépris, à sa langue acerbe.

— C'est la seule chose possible, fit Crane avec douceur.

Il était bon et patient comme s'il comprenait ce qui la poussait à hésiter.

Elle hocha la tête avec lassitude, saisit les poignées du brancard. Il était lourd, mais plus rien ne semblait avoir d'importance à présent. Elle n'avait pas réussi à sauver Ellis et cette faillite la bouleversait.

Elle descendit la pente du sentier, remonta légèrement pour redescendre encore, sous une voûte d'arbres. Elle avançait d'un pas régulier, malgré le poids du brancard. Elle aurait aimé entendre une parole encourageante et, pour la seconde fois de la journée, sa surdité l'accabla de tristesse.

Après quelques minutes de marche, ils sortirent du bois et s'engagèrent sur une route étroite à l'extrémité de laquelle on apercevait les tuiles rouges d'un toit. Elle devina que c'était la maison de Crane et se retourna.

— Tout va bien, dit-il. Nous sommes seuls. Continuez tout droit. Nous ne rencontrerons personne.

Elle poursuivit son chemin et atteignit une barrière en bois qui menait à la maison. Elle posa le brancard, les bras douloureux et les genoux tremblants. Elle ouvrait la barrière lorsque Crane vint à sa rescousse.

— Rentrons-le au plus vite dans la maison, dit-il en parcourant le

chemin du regard. L'endroit n'est guère fréquenté, mais il vaut mieux ne pas s'exposer à des risques inutiles.

Ellis se mit brusquement à geindre. Crane, surpris, lui jeta un coup d'œil rapide. Ellis s'assit, entrouvrit les yeux, et porta une main à sa tête.

Grace se précipita vers lui. Elle soutint sa tête et le dévisagea anxieusement, mais il ne parut pas la reconnaître et un instant plus tard il était retombé sur le brancard, les yeux-clos.

— Rentrons-le, dit Crane soucieux.

Ils suivirent la courbe du sentier, portant le brancard. Au-delà des haies et des buissons, Grace aperçut la maison. C'était un grand bungalow blanc avec un toit rouge vif et des fenêtres peintes en rouge. La gaieté de l'ensemble lui plut. Le jardin était extraordinaire et vibrant de couleurs. Une grande pelouse, telle un billard vert, s'étalait jusqu'à la lisière ombragée du bois.

Grace s'arrêta devant la porte d'entrée et posa une fois encore le brancard.

— Nous voici enfin arrivés, dit Crane en s'approchant d'elle. Vous êtes en sécurité, personne ne vient jamais ici.

Il sortit un trousseau de clés et ouvrit la porte.

— Rentrons-le, dit-il. Nous pourrions mieux juger de son état dans la maison.

Ils portèrent Ellis dans le hall d'entrée qui était si luxueusement meublé que Grace s'arrêta, interdite et émerveillée. Crane avançait toujours, de sorte qu'il lui envoya le brancard dans les jambes. Elle trébucha et se retourna vers lui.

— La première porte sur votre droite, dit-il. En avez-vous encore la force ?

Elle se ressaisit, ouvrit la porte et marcha d'un pas incertain en direction d'une pièce très claire remplie de fleurs et de meubles de prix. Près de la fenêtre, il y avait un vaste divan-lit recouvert d'une étoffe brodée en rouge et bleu.

Elle déposa le brancard avec un soupir de soulagement et s'en écarta en frottant ses bras endoloris, pendant qu'elle jetait un coup

d'œil sur la pièce. Elle demeura suffoquée devant tant de confort et de richesse ; pour elle, une chose pareille n'existait que dans les catalogues de maisons de décoration.

— Parfait, dit Crane, en l'observant avec un sourire amusé. Nous allons le laisser ici, pendant que je vous installe. Suivez-moi.

— Oh ! non, fit-elle précipitamment. Il est malade. Nous ne pouvons pas l'abandonner ainsi.

— Allons, ne vous inquiétez pas. Je veillerai sur lui. Pendant que je l'installe, je pense qu'il vous serait agréable de prendre un bain. Suivez-moi sans discuter. Je vais vous montrer votre chambre et je vous laisserai vous débrouiller toute seule.

Sans enthousiasme, elle le suivit jusqu'à l'extrémité du couloir.

— Cela vous va ? dit-il en s'effaçant devant la porte.

Elle demeura interdite devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Cette chambre était encore plus exquise que la précédente. Elle avait certainement été conçue pour plaire à une femme raffinée.

— Si cela me va ? répéta-t-elle en le regardant fixement. Vous ne voulez pas dire qu'elle est pour moi, cette merveilleuse chambre ?

— Pourquoi pas ? fit-il sur un ton détaché. Elle est agréable, mais elle n'a rien d'extraordinaire. De toute façon, elle est vôtre jusqu'à ce que nous décidions de ce que nous allons faire. La salle de bains est à côté. Faites comme chez vous.

Il passa devant elle et ouvrit la porte d'un vaste placard.

— Choisissez les vêtements qui vous plairont. Je crois qu'ils sont à votre taille, mais je suis sûr que cela vous est égal, n'est-ce pas ?

Grace croyait rêver : le placard était bourré de robes et de costumes de toutes sortes. Sans prendre garde à sa stupéfaction, il ouvrit les tiroirs du placard.

— Vous trouverez tout ce qu'il vous faut... jusqu'à des bas de soie. Cela devrait vous amuser de vous transformer en femme élégante.

— Mais je ne pourrai pas... commença Grace, rouge de confusion.

— Ces machins-là vous plairont bien davantage que la jupe de Chrissy Taylor, dit-il en souriant, et cette fois-ci vous êtes autorisée à vous servir.

Il détourna soudain les yeux :

— Ce sont les affaires de ma sœur. Elle est morte. Je n'ai rien... touché dans cette chambre. C'était la sienne. A quoi bon conserver tout ce fourbi ? Autant que vous en profitiez !

— Oh ! fit Grace en reculant. Je... je ne pourrai pas. C'est bien trop beau pour moi... Oh ! non, je ne pourrai pas, vraiment...

Une expression bizarre passa dans les yeux verts pour disparaître aussitôt. Cette fugitive lueur emplît Grace d'une impression si étrange qu'elle regarda Crane fixement, mais elle se rassura en voyant reparaître dans ses yeux l'expression bienveillante, encourageante, et pleine de patience qui lui était devenue familière.

— Elle m'aurait approuvé. Vous l'eussiez aimée. Elle était toujours prête à rendre service. Alors ne soyez pas stupide, je vous en conjure. Je vous laisse prendre votre bain et choisir une robe qui vous aille. J'aime que mes invitées soient agréables à regarder.

Il se dirigeait vers la porte, lorsqu'elle l'arrêta.

— Mais je ne comprends pas, dit-elle d'une seule haleine. Pourquoi agissez-vous ainsi ? Vous ne savez rien de moi. Pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour une inconnue ?

— J'aime à rendre service, dit-il. D'ailleurs, j'ai l'impression que vous avez des ennuis. J'en ai eu, moi aussi, et je sais par expérience que lorsqu'on a la terre entière contre soi, il est bon de pouvoir compter sur une aide.

Il se mit à rire :

— Et puis, j'ai l'impression d'être vertueux.

Il passa les doigts dans sa crinière blonde.

— Lui aussi a eu des ennuis, n'est-ce pas ? Il m'intéresse. J'ai l'impression qu'il est méchant et les êtres malfaisants m'attirent. C'est morbide, je le sais, mais ils présentent tellement plus d'intérêt que ces gens vulgaires que l'on rencontre quotidiennement. Qui est-ce ? J'aimerais tant que vous me le disiez.

— Je n'en sais rien, avoua-t-elle à regret. Je me suis demandé moi-même qui cela pouvait bien être.

— Nous finirons bien par le savoir, dit Crane. A présent, je vais le coucher. Prenez votre bain, et ne vous tourmentez surtout pas. Quand je l'aurai installé confortablement, je vous préparerai à manger. Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner et toutes ces aventures m'ont creusé l'appétit.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêta et la considéra attentivement. De nouveau, elle se dit que ses yeux avaient une expression bizarre, mais elle ne put vérifier son impression, car il était à contre-jour.

— Il y a une serrure à la porte, dit-il. J'aime les serrures, pas vous ? Elles me donnent un sentiment de sécurité.

Son visage fut éclairé par ce charmant sourire qui était sien et il sortit en refermant doucement la porte.

Grace demeura immobile et brusquement mal à l'aise. Elle se précipita vers le verrou qu'elle boucla. Il s'était fermé sans bruit et elle remarqua que le gond avait été récemment huilé.

CHAPITRE XI

Allongée dans la grande baignoire, Grace cessa de penser à Ellis. Il lui était sorti de l'esprit, aussi vite que du vif-argent vous file entre les doigts. La tête appuyée contre un coussin de caoutchouc, elle cédait à sa lassitude et, fermant les yeux, s'abandonna au plaisir du bain.

La salle de bains était petite, mais luxueuse. Les murs étaient carrelés de vert et ceinturés d'une bande chromée. Le sol était recouvert d'un dallage vert et noir. Une petite coiffeuse laquée et verte, devant laquelle s'étendait un épais tapis blanc, était surchargée de crèmes, de parfums et d'accessoires de toilette.

Grace avait vu souvent ce décor luxueux dans les films, mais l'idée de vivre dans une pièce pareille lui coupait le souffle. Elle était ahurie par ce fantastique changement d'existence. Quelques heures auparavant, elle avait été accroupie au fond d'une tranchée humide, portant des vêtements volés, mouillés, sales, et pour chassée par la police. A présent, elle était propre, elle jouissait d'une sécurité temporaire, et elle était amoureuse.

Elle avait lu des histoires de coup de foudre, en avait vu de nombreuses illustrations dans les films, sans croire que cela fût vraiment possible. Maintenant, cela lui était arrivé. Elle avait dit à Ellis :

« Personne n'a jamais été bon pour moi », elle lui avait été reconnaissante parce qu'il lui avait jeté un pâté écrasé à la figure alors qu'elle mourait d'inanition. Elle avait pris cela pour de la charité. Puis Richard Crane était apparu. Il avait été réellement charitable, lui avait offert cette magnifique hospitalité, donné des vêtements qui n'avaient rien à voir avec les hardes qu'elle avait l'habitude de porter : des robes de grand couturier à la dernière mode comme on en voit aux devantures des magasins chics du West-End. Il l'avait sauvée des griffes de la police, ramenée chez lui sans l'obliger à révéler son identité. Il avait eu pitié de sa surdité.

Au début, elle s'était méfiée, mais maintenant que sa terreur panique s'était dissipée, elle essayait de raisonner et commençait à se demander si, lui aussi, n'était pas tombé amoureux d'elle. Etait-ce là

l'explication de sa générosité, de son désir évident de la protéger ? Certes, aucun homme n'aurait couru autant de risques pour une jeune fille dont il ignorait tout, s'il n'était amoureux d'elle.

Brusquement, elle reprit conscience de ses responsabilités. Elle ne pouvait indéfiniment rêvasser dans son bain, pendant que Richard – elle l'appelait Richard dans son for intérieur – soignait Ellis. Elle se devait de le seconder.

Elle sortit précipitamment de l'eau, se sécha rapidement et malgré son désir de le rejoindre au plus vite, ne put résister au plaisir de se poudrer avec l'énorme houppes qui avait attiré son attention sur la coiffeuse.

Nue, la houppes de cygne jaune à la main, elle se contempla dans la psyché. Il lui fallut bien admettre qu'elle avait des formes agréables et elle fut prise du désir effréné de s'offrir à Crane, de lui donner ce gage de gratitude et d'amour. Aussitôt, elle chassa cette pensée, car les -rossées que son beau-père lui avait administrées demeureraient vivantes dans sa mémoire. A force de coups, il l'avait convaincue de la vilenie de sa mère qui s'était donnée au premier venu et Grace avait admis le principe qu'une femme ne pouvait commettre de pire péché, qu'aucun homme ne la respecterait si elle lui cédait.

Honteuse de ses mauvaises pensées, elle enfila prestement son peignoir de soie et s'assit sur un tabouret devant la coiffeuse. Ses cheveux lavés étaient soyeux et bouclés. Elle les peigna, se coiffa et, sous l'empire de son trouble profond, hésita à se rougir les lèvres. Mais voyant leur pâleur, elle décida de s'embellir au maximum afin de plaire à Richard.

Elle passa dans la chambre à coucher et revêtit la robe qu'elle avait choisie dans le placard. C'était une robe bleu marine, largement décolletée en pointe avec des manches trois-quarts. Elle se regarda dans la glace, stupéfaite et ravie de sa métamorphose. La robe lui allait comme vin gant : elle eut peine à se reconnaître et s'aperçut avec délices qu'elle était charmante à regarder. « Ce n'est pas le moment de se pavaner », se dit-elle après s'être contemplée une dernière fois. Elle déverrouilla sa porte et quitta la pièce.

Une odeur de bacon guida ses pas vers la cuisine et soudain elle fut prise de panique à l'idée d'affronter Crane. Un regard de ses yeux verts lui dirait peut-être qu'il ne l'aimait pas comme elle se le figurait, que malgré ses efforts pour lui plaire, il ne la trouverait pas charmante du tout.

Elle ouvrit timidement la porte et aperçut une cuisine blanche et bleue merveilleusement agencée et dotée des ustensiles les plus perfectionnés. Crane se tenait debout devant la cuisinière électrique, la cigarette au bec, une fourchette à la main. Il se retourna pour lui sourire, mais, en l'apercevant, il sursauta et son sourire se figea sur ses lèvres.

Il y eut un long moment de silence. Glacée d'effroi, Grace regardait le visage de Crane qui avait perdu son hâle pour devenir livide, une expression de terreur emplissait ses yeux ; la bouche entrouverte, il paraissait ne plus pouvoir respirer.

Sa fourchette lui glissa des mains et tomba sur le carrelage avec un tintement léger qui rompit le silence. Crane fit un effort pour se ressaisir et réussit à forcer un sourire sur ses lèvres blêmes.

Grace recula, portant la main à sa bouche, les yeux agrandis par la peur.

— J'ai cru voir Julie, dit-il.

Son visage était crispé, ses yeux assombris par la peur.

— Je... je vous ai prise pour Julie...

Et passant brusquement devant elle, il quitta la cuisine en courant.

Grace fit un effort pour dominer la peur panique qui s'était emparée d'elle. Elle ramassa la fourchette et se mit à retourner les tranches de bacon dans la poêle d'un geste machinal. Le réchaud électrique émit un jet de vapeur et elle commença à faire le café, se refusant à penser, se concentrant uniquement sur la préparation du petit déjeuner. Lorsqu'il fut prêt, elle avait recouvré son sang-froid. Quand Crane revint, elle l'accueillit avec sérénité.

— Je suis absolument navré de vous avoir causé une telle frayeur, dit-il.

Son haleine exhalait un relent d'alcool et elle s'écarta de lui.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, poursuivit-il. J'étais en train de réfléchir et je ne vous ai pas entendue entrer dans la pièce. Elle aimait tout particulièrement cette robe et – oui, vous lui ressembliez. C'est étrange, mais elle se coiffait comme vous. Vous m'avez fait une peur terrible.

— Oh ! s'écria-t-elle, immédiatement apitoyée, sa frayeur disparue. Moi aussi, je suis navrée. Je ne comprenais pas...

Sans s'en rendre compte, elle avait posé sa main sur son bras.

— C'est idiot de ma part, dit-il en s'écartant d'elle, non sans lui avoir tapoté la main.

Malgré ce geste amical, elle fut blessée qu'il eût si manifestement fui son contact.

— Il y a peu de mois que Julie est morte, voyez-vous, et elle me manque, me manque terriblement. Votre apparition inopinée m'a fait penser... qu'elle était revenue.

Il s'empara de la cafetière.

— Si nous mangions, dit-il. Je meurs de faim, et vous aussi, j'en suis sûr.

Il lui jeta un bref coup d'œil.

— Et vous m'avez fait si peur, que je ne vous ai pas complimentée ; vous êtes ravissante ainsi !

Elle comprit aussitôt que pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il n'était pas sincère, qu'il ne la trouvait pas ravissante et qu'il regrettait : qu'elle eût choisi justement cette robe. Elle en aurait pleuré de dépit et se reprochait d'avoir gâché un instant qui eût sans doute été précieux.

— Prenez le plat : j'apporterai le café et les toasts, poursuivit-il en se dirigeant vers la porte.

Elle le suivit jusqu'au salon, petite pièce toute en longueur. Il avait mis le couvert, et posant cafetière et tartines, il lui prit le plat de bacon des mains et l'installa sur un réchaud.

— A table, dit-il.

Mais avant de manger, Grace voulait changer de robe.

— J'en ai pour un instant, dit-elle en s'élançant vers la chambre à coucher.

Elle retira prestement sa robe, défaisant sa coiffure d'où s'échappa une cascade d'épingles, et la jeta sur le lit. Elle courut vers

le placard, en sortit une petite robe en tissu à carreaux gris. Puis elle s'assit à la coiffeuse et changeant de coiffure, lissa ses cheveux qui tombaient à présent épars sur ses épaules. Elle savait que cette robe lui allait moins bien que l'autre, mais tant pis. Elle ne désirait pas que Crane lui mente en la complimentant et ne voulait pas davantage lui rappeler sa sœur défunte.

A la porte du salon, elle s'arrêta pour ajuster sa robe et bravement fit son entrée.

Dès qu'il eut posé les yeux sur elle, Crane s'épanouit :

— Vous êtes vraiment gentille de vous être donné tant de mal parce que je me suis conduit comme un idiot, dit-il. Cette robe vous va très bien. Vous savez que vous êtes tout à fait charmante... mais peut-être qu'on vous l'a déjà dit.

Suffoquant de joie, Grace comprit que cette fois le compliment était sincère.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom. Comment vous appelez-vous ?

— Grace, répondit-elle. (Puis se souvenant que les journaux avaient publié son nom, elle décida de mentir.) Grace Stuart.

Il sourit.

— Un nom historique. Puis-je vous appeler Grace ?

Elle devint écarlate.

— Oui, dit-elle, le nez dans son assiette. Oh ! oui, je vous en prie !

Il se mit à rire.

— Il faudra que nous ayons une conversation sérieuse et le plus tôt possible. Mais il y a encore beaucoup à faire. Finissez votre déjeuner ; dès que j'aurai terminé le mien, je m'occuperai de cacher le brancard. Il ne faut pas qu'on le découvre chez moi.

Elle pensa brusquement à Ellis.

— Comment va-t-il ?

Crane secoua la tête.

— Mal, mais je l'a ; mis au lit et il me semble plus à l'aise. Vous feriez aussi bien de le surveiller pendant mon absence. Je ne serai pas long. Il est toujours sans connaissance et il a le délire. Saviez-vous qu'il parle allemand ? Il ne serait pas Allemand par hasard ?

Elle s'aperçut qu'il la regardait attentivement.

— Oh ! non... il s'appelle David Ellis... je... j'ai vu sa carte d'identité.

— C'est curieux. Il dit tout bas des trucs bizarres en allemand.

— Des trucs bizarres ? répéta Grace sans sourciller.

— Qu'importe ! dit Crane brusquement.

Il vida sa tasse de café et recula sa chaise.

— Excusez-moi, je me sauve. Je veux planquer le brancard avant qu'on ne s'aperçoive de sa disparition. Je vais également prendre les vêtements que vous avez empruntés.

Comme elle se levait, il lui fit signe de se rasseoir.

— Finissez votre déjeuner en paix. Vous avez sûrement faim. A mon retour nous bavarderons.

Elle demeura à table en se demandant ce qui allait arriver. « Que va-t-il décider à mon sujet ? » se disait-elle. Elle n'était plus convaincue de son amour pour elle. Il l'avait regardée d'un œil éteint bien qu'il fût toujours bon et compréhensif. Elle se mordit la lèvre en songeant à la peur qu'elle lui avait faite. C'était compréhensible, mais sur le moment, elle en avait été bouleversée. Il avait l'air terrible... terrifié... Comme si... mais elle arrêta net le cours de ses pensées. Coupable ? Pourquoi penser qu'il avait l'air coupable ? Etais-ce loyal de sa part, après tout ce qu'il avait fait pour elle ? Elle se leva, débarrassa la table et emporta le tout à la cuisine.

Il fallait veiller sur Ellis bien qu'il ne comptât plus pour elle.

Crane occupait toutes ses pensées. Ellis était gênant et ne manquerait pas de brouiller les projets de Crane.

Elle ouvrit la porte de la chambre et y pénétra.

Ellis était étendu sur le dos, le visage congestionné, les bras allongés, les mains crispées à ses côtés. Il ouvrit les yeux à son

approche et la regarda fixement.

— Je vous attendais, dit-il faiblement. D'où venez vous ?

— Ne vous en faites pas, dit-elle en se penchant sur lui. Vous êtes malade, mais tout va bien.

Elle parlait, sans trop savoir ce qu'elle disait, un peu honteuse de s'apercevoir qu'elle était totalement indifférente à son destin.

— Qu'est-ce que vous en savez, bégaya-t il, les yeux pleins d'une rage mauvaise.

— Calmez-vous...

Elle eut le souffle coupé, car les mains d'Ellis lui serraient le cou. Il l'attira vers lui et elle tomba en travers du lit, paralysée par son étreinte.

— Petite saleté ! fit-il plein de hargne. Vous vous en fichez pas mal à présent que vous avez trouvé un beau garçon. Vous êtes en train de vendre votre peau, hein ? Je sais. Vous êtes toutes pareilles. Vous vous vendez pour des robes et de quoi vous remplir la panse. Ce qui arrive vous est bien égal, et à lui aussi... Il me jettera dehors... me livrera à la police... qu'importe, si vous lui accordez ce qu'il demande !

Terrifiée, Grace le frappa aveuglément. Son poing rencontra le visage d'Ellis dont l'étreinte se desserra. Ses bras retombèrent et il fut pris de faiblesse.

Elle s'écarta du lit, s'appuya contre le mur, haletante et livide.

— Vous vous trompez, dit-elle, je vais vous soigner... Je vous l'ai dit et je tiendrai ma promesse, mais il ne faut pas parler de la sorte. (Elle eut un mouvement de colère). Comment osez-vous l'attaquer comme vous le faites ? Il est bon ! Vous m'entendez ? Il est bon ! C'est un mot dont vous ne connaissez pas le sens.

Ellis ferma les yeux.

— Ça suffit, dit-il d'une voix méprisante. Il ne veut qu'une chose et il l'aura, le pauvre imbécile. Allez-vous-en, que je ne vous voie plus !

— Il ne faut pas dire cela, fit-elle profondément choquée. Je veux

vous aider, mais je ne le ferai pas si vous me parlez de la sorte, et d'ailleurs cela ne vous vaut rien de vous énerver. Il faut absolument que vous restiez calme.

Ellis lui fit signe de s'éloigner, puis brusquement, se raidit.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il en tendant l'oreille. Il y a quelqu'un dehors ?

Grace se précipita vers la fenêtre. Elle eut un coup au cœur en apercevant une haute silhouette revêtue d'un uniforme de police qui s'avavançait lentement vers la maison.

— La police, dit-elle, en s'écartant brusquement de la fenêtre.

— Faites quelque chose, espèce d'idiote ! grinça Ellis en découvrant ses dents. Cherchez-moi un couteau ou quelque chose. Ils ne m'auront pas vivant.

Devant cette folle terreur, elle parut reprendre courage.

— Ne faites pas de bruit, dit-elle, je ne le laisserai pas entrer. Si je réussis à le faire patienter jusqu'au retour de Richard...

— Donnez-moi un couteau... chuchota Ellis désespéré.

Il y eut un coup de sonnette, puis deux coups frappés à la porte. Sans regarder Ellis, Grace, livide, quitta la chambre, et s'engagea dans le couloir vers la porte d'entrée.

CHAPITRE XII

Le commissaire James, homme de soixante ans, élancé, grisonnant, avait fait la guerre de 1914-1918 comme sergent-major. Sa haute silhouette impressionnante de raideur, s'encadrait dans la porte ; son œil vif scrutait Grace avec un intérêt dépourvu de courtoisie. Sa curiosité avait été piquée au vif par le rapport délirant que Rogers lui avait fait. Par la suite il avait eu un entretien avec MM. West et Malcolm dont les propos l'avaient éberlué.

« Il prétend que cette femme est sa sœur, avait dit West, cependant que Malcolm souriait ironiquement. Je n'en crois pas un mot. Evidemment elle est bien mise, mais point n'est besoin de la regarder deux fois pour être fixé sur son compte. Ils n'ont rien de commun physiquement et d'ailleurs elle fait tout à fait petite vendeuse ou petite employée. – De plus, avait ajouté Malcolm, ils sont tout seuls, sans chaperon. »

Bien que préoccupé par le cambriolage du club, le commissaire James s'en souciait moins que de cette histoire de coucheries clandestines, compromettante pour la bonne réputation du village. Il espérait qu'une allusion discrète à qui de droit mettrait un terme à cette sordide affaire avant qu'elle ne devienne un scandale public. Le commissaire James considérait que c'était un devoir pour les gens de bonne famille de donner l'exemple ; Crane était un jeune homme fort riche et bien qu'il s'intéressât peu aux affaires locales, James le prenait pour un personnage très influent.

Le policier s'attendait à trouver une beauté blonde aux ongles teints de rouge, moulée dans un peignoir suggestif. Il fut surpris et dérouté en voyant Grace. Tout de suite il comprit qu'elle n'appartenait pas à la société bourgeoise, il vit pourquoi West et Malcolm n'avaient pas cru à l'histoire de Crane. Cette jeune femme n'avait rien de commun avec Crane, elle ne pouvait être un membre de sa famille.

Contrairement à Rogers, il ne fut pas influencé par les vêtements de la jeune fille. Il se dit qu'elle était certainement d'origine modeste, qu'elle manquait de classe bien qu'elle portât une robe coûteuse. Mais il en fut désappointé. Il nota que la robe était fort simple, et que la jeune personne avait une silhouette exceptionnelle avec des jambes ravissantes (James appréciait tout particulièrement les jolies jambes,

bien qu'il n'en eût jamais fait part à quiconque). La jeune fille ne pouvait cacher sa nervosité mais elle n'avait rien d'une dévergondée et, malgré lui, James se dit qu'il aurait bien voulu que sa propre fille eût l'air aussi digne et modeste.

— Bonjour, madame, fit-il en s'inclinant légèrement. J'espère que je ne vous dérange pas trop, mais on m'a dit que vous pourriez peut-être me fournir quelques renseignements sur le cambriolage du club de golf de Taleham. Je suis le commissaire James, chargé de maintenir le bon ordre dans le district. Jusqu'à présent, je dois dire que cette charge avait été fort agréable : en quinze ans, ce vol est le premier délit sérieux que j'aie enregistré. (Il eut un sourire glacial.) Vous devez savoir, madame, que de nos jours les gens sont nerveux, soupçonneux :

Il caressa sa moustache grise, secoua tristement la tête :

— Il n'y a qu'un moyen pour enrayer une vague de criminalité, madame, poursuivit-il sans quitter des yeux le visage blême et tendu de Grace. C'est d'agir immédiatement en vue d'arrêter le coupable et c'est pourquoi je vous rends visite. Les renseignements que vous pourrez me fournir demeureront confidentiels et vous pouvez compter sur ma discrétion.

Grace s'aperçut que la haute silhouette était penchée sur elle ; elle recula, hypnotisée par cette voix douce qui débitait un flot de paroles ininterrompu.

Il ouvrit la porte du salon et s'effaça pour laisser passer Grace.

— Je... je ne sais rien au sujet du cambriolage, s'écria Grace qui était vraiment effrayée.

Le commissaire ne semblait pas avoir entendu ses paroles. Il choisit le siège le plus confortable et s'y laissa choir avec un soupir de soulagement.

— Permettez-moi de vous dire combien j'apprécie le charme reposant de cette pièce, dit-il en braquant sur elle des yeux perçants. Je suppose que c'est à M^{me} Crane que je m'adresse ?

— Oh ! non, dit Grace en s'empourprant. je ne suis pas M^{me} Crane.

Haussant les sourcils, James fit semblant d'être paralysé par la stupeur.

— Pas M^{me} Crane ? dit-il enfin, voilà qui est inattendu. Je n'ai pas l'habitude de commettre de pareilles erreurs. Comme c'est étrange ! Je savais qu'il y avait une jeune femme chez M. Crane, et naturellement j'ai supposé que c'était sa femme. Il m'avait bien semblé entendre dire qu'il s'était marié dernièrement, mais je confonds, peut-être ? (Il secoua la tête.) C'est probable. Une défaillance de mémoire due à mon âge, sans doute.

Dans le temps, j'avais une mémoire remarquable, mais à présent je ne puis plus m'y fier...

Debout près de la porte, les jambes flageolantes, le cœur battant, Grace demeurait immobile et muette.

— Vous êtes Miss Crane, alors ? poursuivit James, le visage illuminé par une lueur d'espoir.

— Je... je suis M^{me} Julie Brewer, déclara Grace à bout de force, se souvenant du nom sous lequel Crane l'avait présentée au secrétaire du club. Je suis la sœur de M. Crane.

— Je vois, dit James en la dévisageant d'un air pensif. Sa sœur, hein ? Je vois.

Il y eut un moment de silence pénible, puis James poursuivit :

— Eh bien ! Madame, vous pourrez peut-être m'aider. On m'a dit que vous vous trouviez de bonne heure ce matin sur le terrain de golf. Est-ce exact ?

— Oui.

— Vers quelle heure ?

— Neuf heures, environ.

— Neuf heures, environ, répéta James en sortant son carnet. Je crois que je vais le noter. Comme je vous le disais, ma mémoire a des défaillances. Ainsi vous vous trouviez sur le terrain vers neuf heures. Etiez-vous avec M. Crane ?

— J'étais seule, à ce moment, dit Grace en évitant de regarder le policier. M. Crane m'avait promis de me donner une leçon et j'étais en retard. Comme je n'étais pas encore réveillée il est parti sans moi. J'étais en train de le chercher quand... quand votre... quand le gendarme m'aperçut.

— Je vois, dit James en hochant la tête. On m'a dit que vous étiez sourde, n'est-ce pas ? poursuivit-il avec douceur. Vous n'avez pas entendu l'appel de Rogers ?

Grace détourna la tête.

— Oui, je suis sourde, dit-elle avec amertume.

— C'est bien triste, dit James en l'observant. Des suites de la guerre ?

Grace acquiesça d'un signe de tête.

— Avez-vous vu quelqu'un d'autre sur le terrain, à part M. Crane ?

— Je n'ai vu que MM. Malcolm et West et l'agent.

— Personne d'autre ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ? Il paraît que Crane a aperçu un homme avec un paquet sous le bras. L'avez-vous vu ?

— Non.

— Alors vous ne pouvez m'être d'aucun secours, madame Brewer ? demanda James en tapotant son carnet d'un geste pensif.

— Je crains que non. Si... si vous voulez bien m'excuser, j'ai à faire.

Les yeux bleus de l'inspecteur prirent une expression glaciale. Il n'avait pas l'habitude d'être congédié par des gens de basse classe comme Grace.

— Un instant, je vous prie, madame Brewer, dit-il. Je voudrais que vous me donniez quelques détails en ce qui vous concerne, au cas où j'aurais encore besoin de vous. Puis-je avoir votre adresse ?

— J'habite ici, dit Grace en serrant les poings derrière son dos.

— Pour longtemps ?

— Oui.

Elle avait envie de lui dire de se mêler de ce qui le regardait, mais son uniforme l'en empêcha.

— Une chose encore, dit James en se levant.

Il était convaincu, à présent, que cette jeune femme n'était pas la sœur de Crane. Ils ne se ressemblaient aucunement et il était facile de se rendre compte que, malgré ses vêtements élégants, elle n'était pas à sa place dans ce bungalow luxueux.

— Puis-je voir votre carte d'identité, madame ? J'ai l'habitude de noter le numéro des cartes d'identité de tous les visiteurs qui séjournent un certain temps dans le village. C'est extrêmement utile pour moi.

Grace pâlit. Tout valsait autour d'elle, pendant que James la contemplait d'un œil soupçonneux. Elle fit un effort et se ressaisit.

— Vous pouvez la voir, dit-elle d'une voix sans timbre en se dirigeant vers la porte. Si... si vous voulez bien attendre un instant, je vais la chercher.

— Je regrette de vous déranger, madame, mais cela me rendrait service, dit James.

Une expression d'incertitude modifia brusquement son regard. Si cette jeune femme était réellement Julie Brewer, et si Crane rentrait à l'improviste, il allait se trouver dans une situation embarrassante.

Grace quitta la pièce et referma la porte derrière elle. Pendant un instant, elle faillit céder à son affolement. Mais elle se souvint d'Ellis cloué dans son lit, et combattit la peur qui l'étreignait. Elle resta debout, hésitante, à se demander ce qu'elle aurait de mieux à faire et décida de consulter Ellis. Peut-être qu'il lui donnerait un bon conseil. Tandis qu'elle s'engageait dans le couloir, la porte d'entrée s'ouvrit silencieusement et Crane apparut.

Avec un soupir de soulagement, Grace se précipita vers lui. Tout de suite, il se rendit compte de son désarroi et, prestement, l'entraîna vers la cuisine.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, ses yeux verts brillant d'émotion.

— Il y a un policier dans la maison, dit-elle d'une voix étouffée. Je... je lui ai dit que j'étais Julie Brewer et voilà qu'il me demande ma

carte d'identité.

Un léger sourire passa sur le visage de Crane.

— C'est le commissaire James ?

Elle fit un signe affirmatif et se blottit contre lui.

— Ne vous en faites pas, dit-il, en la repoussant avec douceur. N'ayez pas peur, je vais m'occuper de lui.

Il tira son portefeuille et lui tendit une carte d'identité. Malgré son calme apparent, sa main tremblait.

— Prenez-la, c'est celle de Julie. J'ai oublié de la rendre. Examinez-la et vous la lui présenterez. Laissez-moi lui parler quelques minutes avant de nous rejoindre. Tout ira bien.

Pendant quelques secondes Grace contempla la carte d'identité. Elle déchiffra le texte de la carte : *Brewer Julie, 47 c Hays Mews. Berkeley Square. Mayjair.*

Elle attendit dans le hall, navrée de ne pouvoir surprendre la conversation derrière la porte du salon. Richard avait dit que tout se passerait bien. Elle avait une confiance aveugle en lui et lorsqu'elle rejoignit les deux hommes, elle n'avait plus peur.

Le commissaire James était debout au centre de la pièce. Il paraissait gêné, et l'expression de ses yeux trahissait son embarras. Crane lui parlait calmement avec cette concision qui lui était coutumière. La lueur de gaieté qui d'habitude brillait dans ses yeux avait fait place à une expression dure : il paraissait mécontent.

— Eh bien ! nous n'en parlerons plus, commissaire. Je crois que vous avez fait preuve d'un zèle superflu, disait-il, mais ceci restera entre nous. Voici la carte d'identité de M^{me} Brewer. Vous feriez mieux d'y jeter un coup d'œil, sinon vous allez encore échafauder des hypothèses absurdes.

Il se tourna vers Grace.

— Fais voir ta carte d'identité au commissaire, Julie, dit-il. Même dans un petit village comme celui-ci, on n'échappe pas aux rigueurs de l'administration.

Sans mot dire, Grace tendit sa carte au policier, qui y jeta un

coup d'œil et la lui rendit aussitôt.

— Merci, madame, et toutes mes excuses, dit-il avec un sourire navré. M. Crane m'en veut et il est certain que j'ai poussé trop loin mon enquête. Mais il ne faut pas en vouloir à Un vieil homme, madame. Je suis sans doute trop curieux.

Il exhiba une énorme montre en or, la consulta et se dirigea vers la porte.

— Je m'en vais, à présent, poursuivit-il. Encore toutes mes excuses, monsieur, dit-il à Crane qui de la tête lui fit un salut courtois.

James regarda encore sa montre, hésita, se tourna vers Grace :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, madame, fit-il.

— Oh ! non, murmura-t-elle, anxieuse de le voir partir.

— Vous êtes bien aimable. Peut-être aimeriez-vous regarder ma montre. On m'a dit que c'était une pièce de collection. Elle indique la date du mois et sonne les heures avec un timbre ravissant. Elle appartenait à mon arrière-grand-père.

James posa la montre dans la main réticente de Grace.

— Elle a vivement intéressé les spécialistes, et vous avouerez qu'on peut être fier de posséder un pareil objet.

Le contact du boîtier d'or était lisse et froid. Grace regarda Crane qui avait esquissé un geste d'avertissement. Elle rendit vivement la montre à son propriétaire.

— Elle est très belle, dit-elle avec le sentiment d'avoir fait une gaffe, intriguée par les précautions que prenait James pour la manier. Sans toucher au boîtier, il la tenait par son anneau.

— En effet, dit-il en glissant la montre dans sa gaine de peau. Eh bien ! je me sauve. Ne m'accompagnez pas, je vous en prie. Je vous souhaite le bonjour.

Et sans leur donner le temps de faire un mouvement, il disparut.

Comme la porte d'entrée se refermait, Crane s'approcha de Grace.

— J'espère que votre casier judiciaire est vierge, dit-il calmement. Il a emporté vos empreintes digitales sur sa montre.

CHAPITRE XIII

Sur la cheminée, les aiguilles de la petite pendule française indiquaient dix heures et quart. L'oreille tendue, l'estomac noué, Ellis attendait, torturé par l'impatience.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Pourquoi ne viennent-ils pas ? » se demandait-il. Il avait entendu le commissaire James dire de sa voix rocailleuse : « C'est bien aimable à vous de me laisser entrer, madame », et avait traité Grace de tous les noms pour sa sottise.

Il y eut encore un long silence, puis des voix confuses dans le hall firent battre son cœur. Il eut peine à en croire ses oreilles lorsqu'il entendit James prendre congé. Il aurait voulu se précipiter à la fenêtre pour s'assurer de son départ et maudit son impuissance. Puis il entendit Crane parler des empreintes digitales de Grace. C'était donc ça ! Ellis brandit ses poings serrés au-dessus de sa tête et son visage s'empourpra de fureur. Cette petite imbécile s'était laissé prendre au piège classique. A présent ils étaient foutus, *Kaput*, comme aurait dit Hirsch. Ce n'était plus qu'une question d'heures pour qu'ils reviennent en force et tout ça, à cause de cette idiote !

Il réussit à s'asseoir au prix d'un tel effort que la tête lui tournait.

— Venez ici ! hurlait-il. Ne restez pas dehors à chuchoter. Entrez donc, nom d'un chien !

Il y eut un moment de silence, puis la porte s'ouvrit, livrant passage à Crane, suivi de Grace, blême et terrifiée.

— Ne vous énervez pas comme ça, mon vieux, dit Crane. Vous êtes malade, très malade, vous savez !

La bouche d'Ellis se tordit.

— J'ai entendu ce que vous disiez derrière la porte, s'écria-t-il. Il a ses empreintes digitales, n'est-ce pas ?

Les yeux verts s'assombrirent.

— Inutile de vous mettre dans cet état. Elle n'a pas de casier judiciaire.

Crane jeta un coup d'œil sur Grace.

— C'est ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ? fit-il d'une voix moins sûre.

Grace implora Ellis du regard.

— Ils n'ont pas mes empreintes, dit-elle en portant inconsciemment ses mains à sa poitrine, comme si elle souffrait. Non... ils... non, ils n'ont rien de semblable !

Torturé par la jalousie, Ellis la contemplait, reconnaissant à grand-peine la misérable et crasseuse créature qui avait passé la nuit avec lui dans la tranchée. Il la revoyait, assise par terre, dévorant les miettes du pâté qu'il lui avait jeté. La robe qu'elle portait mettait sa silhouette en valeur, ses cheveux propres avaient des reflets d'or. Il se mit à la désirer éperdument.

Alors qu'il croyait en avoir fini avec les femmes, il sentit sourdre en lui le désir et fut pris d'une envie frénétique de posséder cette fille. Il ne doutait pas qu'elle fût tombée amoureuse de cet imbécile, riche et bien habillé. Il lui avait donné des vêtements, le vivre et le couvert, en échange de quoi elle était prête à se prostituer. Elle voulait à tout prix cacher à Crane qu'elle sortait de prison, si bien qu'elle était prête à affronter la police, à courir le risque de perdre sa liberté.

— Elle ment, dit-il avec ravissement en la voyant changer de couleur et s'écarter de lui peureusement.

Il lui apprendrait à jouer les grandes dames élégantes. Il la remettrait à sa place.

— Elle sort de prison, c'est une voleuse à la tire.

Crane demeurait immobile, la tête légèrement penchée, le regard sombre.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il au bout de quelques instants.

Cachant ses yeux avec ses mains, Grace se mit à pleurer.

— Bien sur, que c'est vrai, dit Ellis. La police est à ses trousses.

Se détournant d'Ellis, Crane s'empara des mains de Grace.

— N'ayez pas peur, fit-il.

Et comme elle le regardait, il poursuivit :

— Je suis prêt à vous aider, mais il faut me dire la vérité. La police vous soupçonne-t-elle ?

— Allez-y ! mentez-lui encore, ricana Ellis. Racontez-lui que vous êtes une petite sainte.

Ses paroles tombèrent dans le vide. Le chaud contact des mains de Crane réconfortait Grace. Elle opina de la tête et, ravalant ses sanglots, réussit à dire :

— Oui.

Crane eut un léger sursaut, mais se maîtrisa aussitôt. Il lâcha les mains de Grace et passa ses doigts dans sa chevelure blonde.

— Voilà qui ne simplifie pas les choses, fit-il.

Et Ellis qui l'observait de près constata qu'il paraissait inquiet.

— Sortez, dit Ellis à Grace, j'ai à lui parler.

Grace se retourna vers Ellis.

— Non ! Vous allez lui dire des mensonges. Vous êtes cruel et méchant. La seule chose au monde qui vous importe, c'est votre propre sécurité. Pour sauver votre peau, vous êtes capable de n'importe quoi.

Crane lui toucha le bras.

— Retirez-vous dans votre chambre, je vous en prie, dit-il. Nous sommes dans le pétrin, et nous avons très peu de temps pour en sortir. Je vous en prie, sortez et soyez patiente.

— Mais vous ne le connaissez pas comme moi ! s'écria Grace. Il va vous mentir à mon sujet...

Elle s'arrêta net en voyant son expression embarrassée.

— Très bien, fit-elle, en haussant tristement les épaules. Je m'en vais puisque vous ne voulez pas m'écouter. (Elle se remit à pleurer.) Je me fiche de tout ce qui m'arrive ! J'en ai tellement assez de tout. Les choses vont toujours de travers. J'ai pourtant essayé...

— Sortez, sale petite morveuse ! lui cria Ellis hors de lui, et,

s'emparant de la lampe de chevet, il fit mine de la lui lancer à la tête.

Crane se précipita vers lui avec une surprenante agilité, lui retira la lampe et la remit à sa place.

— Ça suffit, dit-il sèchement. Laissez-la tranquille.

Grace sortit en courant.

— Elle est amoureuse de vous, dit sauvagement Ellis. Eh bien ! vous ne l'aurez pas. Elle est à moi ! Vous avez compris ? Je vous défends de vous occuper d'elle. Je sais ce que vous mijotez. Si vous croyez que vous allez faire d'elle ce que vous voulez, vous vous trompez !

Crane prit une chaise et : s'assit à côté d'Ellis.

— Ne vous occupez pas de ça, dit-il calmement. Si nous voulons l'aider, nous ferions aussi bien d'en parler au plus vite et de nous décider sans perdre une minute.

Ellis contint sa rage. Les yeux verts de Crane lui causaient une étrange inquiétude.

— L'aider ? Elle est fichue, cette idiote ! Que faire pour l'aider ? N'oubliez pas qu'elle est à moi. On ne me double pas. Ça ne paye pas.

— Qui êtes-vous ? fit Crane d'une voix sarcastique.

— C'est d'elle, pas de moi que nous parlons, dit Ellis. C'est une voleuse. Elle s'appelle Grace Clark. Elle a déserté la W. A. A. F. et fait dix jours de prison à Holloway pour vol. On s'est mis ensemble, une fois que je l'ai eu tirée des griffes de la police. Elle était en Train de faire le sac d'une dame qui l'a prise sur le fait. J'ai vu le coup et c'est Grace à moi qu'elle n'est pas en prison à l'heure qu'il est. (Il passa sa main sur son visage ruisselant de sueur.) Elle me doit beaucoup, cette saloperie d'ingrate, aussi je lui conseille de se méfier.

— Vous croyez vraiment que le commissaire voulait prendre ses empreintes digitales quand il lui a confié sa montre ?

— C'est un vieux truc, fit Ellis.

Il retomba épuisé, sur son oreiller. Vidé de sa fureur, il n'était plus qu'une loque et sentait l'abattement le gagner.

— Ça lui ressemble bien de s'être laissée ainsi prendre au piège.

Elle gobe aussi vos boniments !

— Passons sur moi, dit Crane. Je suppose qu'il va vérifier ses empreintes. Est-ce que ça prend longtemps ?

Ellis haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Ils font vite. Ce qui est sûr, c'est qu'il sera renseigné demain au plus tard.

— A moins que je ne lui subtilise la montre au préalable, murmura Crane comme s'il se parlait à lui-même.

Ellis le regarda.

— Vous ? Pourquoi iriez-vous vous mouiller ? Et comment pensez-vous réussir ?

— Il n'y a rien d'impossible quand on s'en donne la peine, dit Crane sur un ton détaché. Pour blanchir Grace complètement, il faudrait que je remplace ses empreintes par celles d'une autre femme.

Malgré lui, Ellis fut saisi d'admiration par ce jeune homme à l'imposante carrure.

— C'est une idée géniale, dit-il. Parlez-vous sérieusement ?

Crane hocha la tête.

— Je ne vois pas d'autre moyen pour la sauver, et vous aussi, par la même occasion.

Ellis eut un sourire méprisant.

— Ils ne peuvent rien contre moi, dit-il. C'est elle qu'ils recherchent.

Crane hocha de nouveau la tête.

— — C'est une chance, dit-il.

Il tirailla son nez et changea brusquement de conversation.

— Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de votre état. Vous avez quarante de fièvre. Je crois que c'est une bonne pneumonie.

Ellis haussa impatiemment les épaules.

» — Je suis solide, je m'en tirerai.

— Elle a dit que vous ne vouliez pas voir le docteur, poursuivit Crane. J'en ai fait venir un, cependant. Je ne veux pas que vous cassiez votre pipe ici, ce serait gênant.

— Je ne veux pas de docteur, maugréa Ellis. Je vais guérir. C'est le souci qui me rend malade. Vous et cette fille... vous parlez... parlez... parlez... Vous ne voulez pas me laisser tranquille. Comment pourrais-je guérir dans ces conditions ?

— Ne vous inquiétez pas. Le docteur est discret et il habite loin d'ici. J'irai le chercher en voiture et je lui dirai que vous êtes un de mes amis : il n'est pas nécessaire qu'il sache qui vous êtes.

Ellis grogna et regarda Crane qui, s'étant levé, se dirigeait vers la fenêtre. Soudain, comme il contemplait ce vaste dos, tout son corps se raidit : que voulait-il dire ? *Il n'est pas nécessaire qu'il sache qui vous êtes.* Qu'entendait-il par là ?

— Pourquoi ne saurait-il pas mon nom ? dit-il d'une voix hésitante. Je vous ai dit que je n'avais rien à me reprocher.

— Vous êtes tous deux recherchés pour vol, je l'ai vu dans le journal. Le signalement qu'ils donnent de vous est très précis et ils indiquent le nom de la jeune fille. Vous avez frappé une vieille femme.

— Je ne l'ai pas touchée, dit Ellis doucement. C'est Grace qui l'a fait. Elle avait peur. Je n'ai pas eu le temps de faire un geste. Je peux tout expliquer à la police. Elle a un casier judiciaire : c'est elle qu'ils recherchent, pas moi.

Crane était debout à la tête du lit.

— Vous m'intéressez parce que vous êtes pourri jusqu'à la moelle des os, dit-il. Cette vilenie, c'est votre seconde nature, hein ? Pourquoi avez-vous dit à l'instant qu'elle était à vous ? De quel droit affirmez-vous une chose pareille ?

— Nous avons passé la nuit ensemble, dit méchamment Ellis. Vous la prenez donc pour une sainte ?

— Ce n'est pas cela qui vous donnerait des droits sur elle et d'ailleurs je ne vous crois pas.

— Pourquoi mentirais-je ? dit Ellis furieux. Je vous dis ce qui est

arrivé. Ce n'est pas une sainte et je l'ai prise ; de ce fait, elle est mienne. Vous vous méfiez donc de moi ?

Crane lui sourit.

« Au traître comme au renard

» N'accorde pas ta foi,

» Jamais il n'est tant dressé, choyé, reclus,

» Qu'il ne produise un méchant tour

» De ses ancêtres hérité.

— Le traître ? répéta Ellis, glacé d'effroi.

— Shakespeare a le mot pour tout, dit Crane en se dirigeant vers la porte. Je reviendrai bavarder avec vous, mais à présent j'ai à faire.

— Traître ? dit encore Ellis. (Il ne voulait pas croire que Crane eût percé son incognito.) Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vraiment ? dit Crane d'une voix paisible. Vous êtes Edwin Cushman, le traître. J'ai l'impression que vous vous êtes trompé en disant que la police n'avait rien à vous reprocher. Elle en a assez pour vous pendre, et à mon avis, ce n'est pas rien.

Il sourit encore et quitta la pièce.

CHAPITRE XIV

Ellis ne prenait pas garde au tic-tac de la pendule. Le temps pour lui s'était arrêté. Il gisait sur son lit, la tête branlante, le cerveau paralysé par l'inquiétude, avec la sensation d'être détaché de son corps.

Crane savait ! Crane savait qu'il était Cushman. Crane et lui étaient les deux seuls êtres vivants à le savoir et, sans arrêt, Ellis se demandait quelles mesures Crane allait prendre à son égard.

Son regard avait été étrange, lorsqu'il lui dit qu'il reviendrait bientôt bavarder. Qu'avait-il derrière la tête ?

Ellis se glissa au fond du lit. C'était sans issue. Il était prisonnier, cloué au lit, la jambe brisée. Crane pouvait faire de lui ce qu'il voulait, le faire chanter, le livrer à la police – n'importe quoi. Mais un homme aussi riche et bien éduqué aurait peut-être des scrupules à profiter de la situation : « C'est le seul moyen si nous voulons la sauver et vous sauver aussi », avait-il dit. Pourquoi le ferait-il ? Qu'est-ce qu'il se passait dans sa tête ?

Il y avait quelque chose d'insondable dans ce grand gaillard bien en chair. Il était si calme, si décidé, et pourtant, de temps à autre, il paraissait avoir peur... une peur qu'Ellis comprenait bien, une peur furtive, péniblement dissimulée, une peur que seuls révélaient ses mains tremblantes, son regard assombri.

Pourquoi avait-il peur ? Si Ellis réussissait à le découvrir, il posséderait une arme pour se défendre.

Comprenant que c'était son seul espoir, Ellis appela Grace à grands cris, puis il se souvint, la rage au cœur, qu'elle ne pouvait l'entendre. Il attendit donc qu'elle vienne, le corps tendu par l'énervement et l'exaspération.

Midi venait de sonner. Crane était absent depuis une heure et demie au moins, lorsque Grace poussa la porte. Malgré ses yeux rouges et sa pâleur, elle était jolie, et Ellis aurait voulu l'attirer sur le lit, la coucher contre lui, sentir son souffle sur son visage et son corps contre le sien se débattant pour échapper à son étreinte.

— Voulez-vous manger quelque chose ? dit Grace qui se tenait prudemment au pied du lit.

— Manger ? maugréa-t-il furieux. Bien sûr que non. Vous ne pensez qu'à manger ! Approchez, j'ai à vous parler.

Grace ne broncha point. Elle joignit les mains et ses yeux prirent une expression butée. Ellis fut consterné par le changement qu'il découvrait en elle. Jusqu'alors, il l'avait crue sans caractère, aveuglément soumise, apte à se laisser piétiner, maltraiter par lui. A présent, c'était une nouvelle Grace qu'il avait sous les yeux, sûre d'elle, et autoritaire.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle, en le regardant droit dans les yeux.

— Vous êtes une sale petite voleuse, dit-il méchamment. Ce n'est pas la peine de prendre des airs parce que vous vous êtes mise sur votre trente et un...

— Si c'est tout ce que vous avez à me dire, je m'en vais, interrompit Grace.

« Si seulement je pouvais mettre le grappin sur elle ! » se disait Ellis ivre de rage. Voilà cette petite traînée qui osait l'interrompre ! Lui qui, par ses paroles, hypnotisait des millions d'auditeurs quand il parlait nuit après nuit à la radio ! Si seulement il pouvait mettre la main sur elle, il lui arracherait sa robe, il la traînerait par les cheveux tout autour de la pièce, il...

— Et ne me regardez pas comme ça, dit Grace d'une voix ferme. Ça me déplaît. Vous avez l'air d'une bête féroce.

« Patience, se dit Ellis, elle m'est utile, mais plus tard elle me le payera. »

Il ferma les yeux un instant et les muscles de son visage mince et méchant se détendirent.

— Je suis malade, marmonna-t-il. Vous n'avez aucun égard pour moi. J'ai mal à la jambe et à la tête et vous me traitez de bête féroce.

Grace n'avait pas oublié l'étreinte d'acier de ses doigts sur son cou et cette attitude geignarde, bien qu'inaccoutumée, ne l'impressionna pas. Elle resta où elle était, prête à fuir. Il rouvrit les yeux et la dévisagea d'un air furieux.

— Eh bien ! asseyez-vous si vous ne voulez pas vous approcher. Je n'aime pas vous voir debout comme si vous vouliez vous sauver.

— Que voulez-vous ? dit-elle sans bouger.

Il s'efforça de rester calme, bien qu'il mourût d'envie de se jeter sur elle pour assouvir sa rage.

— Ce Crane, dit-il, je m'en méfie, il y a en lui quelque chose de louche.

L'expression du visage de Grace, d'obstinée, devint hostile.

— Il est bon, dit-elle. C'est quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre.

— Je n'ai pas confiance, répéta Ellis, essayant de parler d'une voix calme. Il joue un jeu étrange. Pourquoi nous aiderait-il ? Avez-vous réfléchi à ça ? Ce qu'il a fait pour nous peut le mener en prison. Il a une idée derrière la tête. Vous êtes-vous posé la question ? Qu'est-ce qu'il mijote ?

Grace sourit d'un sourire secret, complaisant, qui surprit Ellis.

— Vous jugez les autres par vous-même, dit-elle doucement. Il est bon, c'est pour cela qu'il nous aide.

— Vous parlez comme une imbécile, grinça Ellis. Il a un plan. Tout cela cache quelque chose. Il a peur. Vous n'avez pas remarqué le tremblement de ses mains et ce regard bizarre ? Je n'aime pas ses yeux... des yeux de chat... comme s'il était nyctalope. Et qui est-il ? D'où lui vient son argent ? Pourquoi habite-t-il seul ?

— Je ne sais pas, répondit Grace.

Au plus profond d'elle-même, le doute assiégeait sa loyauté : elle se souvenait du regard terrifié de Crane en la voyant dans cette robe. *J'ai cru que c'était Julie...* Elle n'allait pas le dire à Ellis. Ça ne le regardait pas.

— Un homme aussi riche devrait avoir des domestiques, poursuivit Ellis, mais il habite seul. Et cette robe ? Il vous l'a donnée, n'est-ce pas ?

— C'était à sa sœur, répondit Grace sèchement. Elle est morte.

Mordillant sa lèvre inférieure, Ellis réfléchissait. Il commençait à

entrevoir une lueur.

— Sa sœur, répéta-t-il. Je me le demande. Qui était-ce ?

— Sa sœur, je vous dis, rétorqua Grace. Pourquoi toutes ces questions ? Cela ne vous regarde pas.

— Vous prenez son parti, hein ? dit-il d'une voix méprisante. Mais je n'ai pas confiance en lui, il y a quelque chose qui cloche...

— Oh ! assez ! s'écria Grace impatientée en Rapprochant du lit.

Elle était à la portée d'Ellis qui l'attrapa par le poignet avec la promptitude d'un serpent.

Elle se débattit, les yeux agrandis par la peur, mais, bien qu'il fût épuisé et qu'il sentît sa tête prête à éclater sous l'effort, il s'accrochait à elle, les lèvres retroussées.

— Vous êtes amoureuse de lui, hein ? pauvre idiot ! dit-il haletant en l'attirant lentement vers lui.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle en cognant sur sa main.

Mais il tint bon. Enfin, de sa main libre, il réussit à saisir le bas de sa robe.

— Si vous vous débattiez, je la déchire, dit-il. Pour de vrai.

Elle se laissa attirer contre lui, les yeux assombris par la peur, le visage blême.

— Laissez-moi tranquille, s'écria-t-elle. Lâchez-moi.

— Asseyez-vous, répondit-il, en se cramponnant au pan de sa jupe. Si vous tirez, j'arrache votre robe.

Elle s'assit tout près de lui, sur le bord du lit.

— Vous le trouvez formidable tout simplement parce qu'il vous a donné une robe, dit Ellis. Ne soyez pas sotte. Tout ceci n'est pas clair. Je le sais. J'en suis convaincu. Il ne le ferait pas s'il n'avait pas l'intention d'en tirer profit. Pourquoi a-t-il peur ? Qu'est-ce qu'il cache ? Il faut le découvrir avant qu'il rentre. Fouillez la maison. Regardez dans son secrétaire. Lisez ses lettres. Il faut que nous sachions. Faites-le tout de suite. Vous trouverez quelque chose : des lettres... il y a toutes sortes d'indices possibles si vous donnez la

peine de chercher.

— Après ce qu'il a fait pour nous ! s'écria Grace. Je ne pourrai jamais. C'est indélicat.

Ellis tira sur sa jupe.

— Vous êtes une voleuse, dit-il. Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Retournez le contenu de ses tiroirs. Vous pourriez y trouver quelque chose qui vaille la peine d'être volé...

Le visage cramoisi, Grace leva la main et le gifla si rudement que les yeux d'Ellis s'emplirent de larmes. Ses doigts s'ouvrirent et Grace en profita pour bondir hors de sa portée. Elle s'appuya contre le mur, et ils se dévisagèrent. Le regard de Grace était plein de frayeur et d'indignation ; celui d'Ellis méchant et stupéfait.

— Vous le regretterez, dit-il en portant la main à sa joue. Frapper ainsi un homme malade ! Je vous ai donné à manger ! Je vous ai sauvée des griffes de la police ! Et voilà que vous me frappez. Je croyais mériter un peu de gratitude.

Grace se tordit les mains.

— Je suis désolée, fit-elle d'une voix tremblante. Je n'aurais pas dû, mais vous dites des choses si cruelles, si méchantes. Vous le méritiez, mais je n'aurais pas dû vous frapper, malade comme vous l'êtes. Je suis sincèrement désolée...

— Ça ne fait rien, dit Ellis d'une voix faible, sentant qu'elle mollissait. Allez dans sa chambre et fouillez ses tiroirs. Ce n'est pas à moi, mais à vous, que je pense. Il projette peut-être de vous faire du tort.

— Ce n'est pas vrai ! dit Grace. Te m'y refuse.

— Vous avez confiance en lui, hein ? poursuivit Ellis. Eh bien ! prouvez-moi qu'il est régulier. Si vous ne trouvez rien de suspect dans sa chambre, je serai prêt à partager votre opinion à son sujet. Je veux bien faire des excuses si je me suis trompé. Vous voyez que je tiens à être juste. Prouvez-moi seulement que j'ai tort.

— Je sais qu'il n'y aura rien, dit Grace qui faiblissait. Et d'ailleurs je ne peux pas entrer chez lui. Cela ne serait pas correct.

— Si vous êtes sûre qu'il n'y a rien, pourquoi hésitez-vous ? dit

Ellis sans la quitter des yeux. La vérité, c'est que vous savez comme moi que ce type est bizarre, seulement vous avez le bégain. En ce moment, vous faites l'autruche. Allez-y donc puisque vous êtes si sûre de lui.

— Très bien, s'écria Grace. Je vous prouverai qu'il n'y a rien... c'est vous qui êtes mauvais et soupçonneux.

Elle prit un certain temps pour repérer la chambre de Crane. Elle finit par la découvrir à l'extrémité du couloir qui desservait le bungalow dans toute sa longueur. C'était une pièce avec une large baie vitrée qui donnait sur le jardin. Tout à fait le genre de chambre qu'elle aurait imaginée pour Crane : le divan-lit était recouvert d'un dessus noir et or, les meubles étaient en chêne clair et le tapis cloué, lie-de-vin.

Elle demeura sur le seuil à regarder autour d'elle, prise soudain de faiblesse à l'idée qu'un jour elle dormirait peut-être là, partagerait ce luxe avec lui.

Elle pénétra timidement dans la pièce, mue par un sentiment d'intense excitation. Foulant l'épais tapis, elle se dirigea vers la commode, hésitant un instant avant d'ouvrir un des tiroirs. Elle avait essayé de convaincre Ellis, de se convaincre elle-même que c'était mal de fourrer son nez dans les affaires de Crane et pourtant elle en avait envie : envie de toucher ses vêtements, de regarder ses effets personnels, afin de se rapprocher de lui.

Dans le tiroir du haut, il y avait des chemises et des mouchoirs soigneusement empilés qu'elle palpa, tremblante d'émotion.

Elle éprouvait un énorme plaisir à examiner les vêtements de Crane. L'un après l'autre, elle vérifia tous ses tiroirs, sans y trouver autre chose qu'un assortiment d'objets raffinés et coûteux. Dans l'armoire encastrée, elle trouva des complets, des pardessus, des chapeaux, des cravates et des chaussures : tout était de belle qualité et presque neuf. Il y avait deux tiroirs à la table de toilette. Elle s'en approcha vivement, impatiente de retrouver Ellis et de lui dire qu'il avait fait fausse route.

Elle entrouvrit l'un des tiroirs et tomba en arrêt devant un couteau long et mince à manche d'os. Il n'y avait rien d'autre dans le tiroir. Le couteau avait l'air terrible avec sa longue lame acérée tachée de rouge : un rouge éteint comme la rouille qui ne pouvait être que du sang.

Elle recula, étouffant un cri et demeura longtemps immobile, les yeux sur le couteau, osant à peine se demander ce qu'il faisait là. Puis avec un frisson d'horreur, elle referma le tiroir. A cet instant, elle aperçut Crane dans la glace. Debout sur le seuil, il la regardait. Sans bouger, sans un mot, elle contemplait son image, le cœur battant, la bouche sèche. Le visage de Crane était éclairé par un sourire étrange, légèrement de guingois et Grace eut brusquement peur.

CHAPITRE XV

Levant soudain les yeux, Ellis s'aperçut qu'un petit homme grassouillet, un Hindou, était à son côté. Il avait fait si peu de bruit en entrant dans la pièce, qu'Ellis ne s'était pas rendu compte de sa présence.

Un instant. Ellis se crut victime d'une hallucination. Mais, quand il fut convaincu de la réalité de cette présence, son visage prit une expression terrifiée.

— Je suis le docteur Safki, dit le petit homme d'une voix douce et sifflante. Je regrette de vous avoir fait peur.

Pendant quelques secondes, Ellis ne put penser qu'à Crane. Si ce moricaud était le docteur, Crane devait être de retour et il avait sans doute pincé Grace en train de fouiner dans sa chambre... Crane entra dans la pièce. Il paraissait très à son aise bien qu'Ellis le trouvât légèrement pâle (mais c'était peut-être le faux jour). Il s'avança jusqu'au pied du lit et sourit à Ellis.

Ellis regarda l'Hindou. De grands yeux tristes, injectés de sang, une petite bouche aux lèvres boudeuses et charnues, un menton gras, incertain, dénotant la faiblesse : il n'inspirait guère confiance. Mais Ellis se sentait trop malade pour se préoccuper de ces détails.

Le docteur Safki s'était emparé du poignet d'Ellis et lui tâtait le pouls. Il exhalait une odeur rance et forte qui écœurerait Ellis. Armé d'un stéthoscope qu'il avait retiré de sa poche, le docteur Safki pria Ellis d'ouvrir le haut de son pyjama. Ce dernier s'exécuta tout en se demandant où Grace pouvait bien être, ce qui lui était arrivé, si Crane l'avait pincée dans sa chambre.

Durant l'examen au stéthoscope, la tête ronde du docteur se pencha sur Ellis. Elle dégageait un parfum douceâtre et les cheveux étaient remplis de pellicules. « Voilà comment les médecins se soignent », se dit-il, pris de fou rire. Le bruit de son rire fit sursauter Crane. Le docteur poussa un soupir.

— Ne faites pas cela, je vous en prie, cela me gêne pour vous examiner.

Ellis, rouge de colère, fit un effort pour se dominer. Qu'est-ce qui l'avait pris ? Sa tête était encore plus vide qu'il ne l'avait pensé. Il jeta un regard furieux sur les cheveux noirs et grasseyés. Il aurait voulu repousser cette tête, injurier les deux hommes, les envoyer au diable.

Le docteur Safki s'écarta de lui. Son visage rond demeurait impassible. Il replia son stéthoscope et le remit dans sa poche. Ses manchettes empesées crissaient à chacun de ses gestes.

— A présent, j'aimerais jeter un coup d'œil sur votre jambe, dit-il en découvrant le corps rabougri d'Ellis revêtu d'un magnifique pyjama noir et or.

Crane était debout à la fenêtre ; à demi tourné, il regardait le jardin. Ellis admira ses formidables épaules. « Un client dangereux », se dit-il en pensant à Scragger. Scragger avait les mêmes épaules mais, dans la lutte, c'est sur lui qu'Ellis aurait misé. Scragger connaissait tous les trucs ; il avait été à rude école, contrairement à ce snobinard qui puait le luxe et l'eau de lavande.

— La jambe me paraît se ressouder au mieux, murmura le docteur Safki en remontant doucement les couvertures. C'est du beau travail. Je ne vais pas toucher aux attelles.

Une émotion profonde s'empara d'Ellis : la jeune fille était habile. Elle l'avait rudement aidé. Ce n'était pas sa faute si elle était tombée amoureuse de ce joli garçon. Pour un type comme Crane, cette pauvre fille était une proie facile.

— Vous êtes extraordinairement résistant, dit le docteur Safki. Normalement, vous devriez être dans un état désespéré. Vous n'êtes pas tiré d'affaires, notez bien, mais vous êtes en bonne voie, étant donné les circonstances.

Il ouvrit le sac de maroquin noir qu'il avait apporté, et en tira un flacon de cachets qu'il posa sur la table de nuit.

— Prenez-en un toutes les deux heures. Demain vous vous sentirez mieux. Je reviendrai vous voir.

Ellis hocha la tête et regarda Crane qui s'approchait.

— Parfait, dit Crane. Merci infiniment.

Il accompagna le petit Hindou à la porte.

Le docteur Safki s'arrêta, regarda Ellis.

— Vous êtes bien silencieux, jeune homme, dit-il. Vous n'avez donc aucune question à me poser ?

Ellis pinça les lèvres et détourna la tête.

— Il est timide, dit Crane en éclatant brusquement de rire. Je crois qu'il souffre d'un terrible complexe d'infériorité.

Le docteur Safki hocha la tête.

— Ah ! fit-il. Je comprends. Chacun porte en soi un traître caché. Le mien, c'est l'extravagance.

— Et vous connaissez le mien ? dit Crane avec une expression étrange.

— Oui, je connais le vôtre, répliqua le docteur Safki.

Pendant un instant, son visage trahit une sorte de dégoût. Ellis qui l'observait s'en aperçut. « Il sait, se dit-il. Il se passe quelque chose de louche et ce moricaud est au courant. »

Crane eut un rire léger. Il paraissait tout à fait à l'aise.

— Mais je ne veux pas vous retenir, docteur, vous avez sûrement beaucoup à faire. Venez le voir demain. Peut-être se décidera-t-il à parler. Il a une voix remarquable.

Et il se mit à rire. Ellis grinça des dents, pris d'une haine farouche pour ce grand et joli garçon.

Le docteur Safki hocha la tête.

— Je viendrai, dit-il.

Et se tournant vers Ellis :

— Il ne faut pas vous agiter. Si vous voulez vous remettre rapidement, il faut vous reposer, éviter tout sujet d'énervement.

— C'est parfois difficile, dit Crane en souriant aimablement à Ellis. Mais les médecins sont tous les mêmes. Ils vous font des tas de recommandations ; j'ai l'impression d'ailleurs, qu'ils ne s'attendent pas à ce qu'on les suive. Ils font cela pour se mettre en règle avec leur conscience. Et certains docteurs ont d'étranges consciences, n'est-ce

pas, mon ami ?

— C'est fort probable, répliqua le docteur, en reprenant son air triste.

Il quitta la pièce, suivi de Crane.

Grace attendait dans le hall. Elle leva vivement les yeux sur les deux hommes qui s'avançaient dans sa direction et, rencontrant le regard calme de Crane, détourna la tête.

— C'est elle qui a réduit la fracture ? murmura le docteur Safki.

— Parfaitement, dit Crane.

Et, s'adressant à Grace :

— Je vous présente le docteur Safki. Cela vous fera plaisir de savoir que notre ami n'est pas aussi malade que nous le craignons. Le docteur pense qu'il s'en tirera et il a vivement admiré la façon dont vous avez soigné sa fracture.

Il toucha le bras de Safki.

— Voici Julie Brewer.

Jusqu'alors, le docteur Safki avait regardé Grace avec une expression bienveillante. Il faisait montre à son égard d'une admiration si respectueuse que, malgré sa nervosité, Grace s'était sentie flattée, mais lorsque Crane prononça le nom de Julie Brewer, le petit homme eut un mouvement de recul et son visage café au lait devint tout pâle. Il regarda Crane, puis Grace, marmonna quelques paroles inintelligibles. Il ouvrit la porte et s'éloigna à toute vitesse sans tourner la tête.

Grace et Crane demeurèrent immobiles à le contempler. Après quelques instants. Crane haussa les épaules.

— Drôle de petit bonhomme... je ne crois pas que les femmes l'intéressent. (Et, s'approchant de Grace, il la regarda dans les yeux.) A nous deux, dit-il. Si nous allions au salon ?

Elle l'y précéda et tous deux s'installèrent, dans des fauteuils qui se faisaient vis-à-vis.

— C'est lui qui vous a dit de fouiller ma chambre, n'est-ce pas ? demanda Crane.

Elle frissonna.

— Je n'aurais pas dû, fit-elle. Oh ! si seulement je ne l'a...

— Mais c'est lui qui vous a dit de le faire ? insista-t-il, comme s'il était anxieux de lui trouver des excuses.

— Oui.

Crane hocha la tête.

— Ne vous faites pas de mauvais sang et ne pensez pas que je sois fâché. Je ne le suis pas. Il y a des gens qui n'aiment pas qu'on mette le nez dans leurs affaires, mais je ne suis pas de ceux-là. Ceci d'ailleurs n'est pas tout à fait exact. Je ne tiens pas à ce que tout le monde sache ce qui se trouve dans ce tiroir.

Grace se crispa.

— Je vous en prie... n'en parlons pas.

— Mais je veux en parler. A présent que vous l'avez vu, je tiens à avoir une explication. Sinon vous pourriez croire que je suis un assassin ou Dieu sait quoi.

— Bien sûr que je ne le pense pas, s'écria Grace en se tordant les mains. Je n'avais rien à faire chez vous...

— Vous ne savez rien de moi, n'est-ce pas ? dit Crane en se calant dans son fauteuil, jambes croisées, et pourtant j'ai l'impression que vous avez pour moi de la sympathie.

— Je... je vous suis très reconnaissante, balbutia Grace.

— Seulement reconnaissante ?

Il y avait dans ses yeux un sourire encourageant.

— Rien de plus ? Je déteste la reconnaissance, vous savez ; c'est la même chose que la pitié.

— Vous avez été si bon pour moi, dit Grace cramoisie. Je... J'ai de l'affection pour vous, naturellement...

— Mais seulement parce que j'ai été bon ? Pas pour moi-même ?

Il se leva et, s'approchant d'elle, lui tendit la main. Sans

broncher, elle regardait cette grande main charnue. Bien qu'elle se sentît gênée, elle tremblait d'émotion.

— Je veux vous plaire, dit-il doucement. Parce que vous me plaisez. Je vous trouve courageuse ; et puis, vous êtes jolie. J'aime votre démarche, le port de votre tête, vos yeux, quand vous me regardez. C'est extraordinaire. Dès l'instant où je vous ai vue... seule dans le club... vous m'avez intéressé.

Grace coula sa main dans la sienne. Elle savait à peine ce qu'elle faisait. C'était arrivé, exactement comme elle l'avait souhaité. Il lui faisait la cour.

— Oh ! vraiment, dit-elle, j'ai pour vous tant d'affection !

La chaude main ferme enserra la sienne, puis Crane s'écarta d'elle.

— Je suis content de vous l'entendre dire, fit-il en s'appuyant au manteau de la cheminée. A présent je sens que je puis vous parler non comme à une étrangère, mais comme à une amie. Je sais que la vue de ce couteau vous a causé un choc. Ma sœur s'en était servie pour se tuer.

— Oh !

Grace se raidit, les mains crispées sur les bras du fauteuil.

— C'est horrible... cela a dû être affreux pour vous !

Il se déplaça, nerveusement.

— Ce fut terrible, dit-il. Voyez-vous, nous vivions l'un pour l'autre. Nous avons grandi ensemble. Elle comptait énormément dans mon existence.

Il se détourna brusquement et s'approcha de la fenêtre. Elle le regardait : il demeura plusieurs minutes le dos tourné, puis brusquement fit volte-face.

— Je n'en suis pas encore remis, dit-il en se passant les doigts dans les cheveux. Pardonnez-moi si j'extériorise ainsi mes sentiments. C'était une fille merveilleuse, ma seule amie véritable.

Il s'arrêta, regarda Grace.

— Vous me la rappelez. Dès que je vous ai vue...

Grace ne pouvait trouver les mots pour exprimer ce qu'elle ressentait. Elle avait envie de pleurer, d'aller vers lui et de le prendre dans ses bras, de lui dire la peine qu'elle avait pour lui et qu'elle était prête à faire n'importe quoi pour l'aider, mais elle en était incapable.

— Elle avait épousé un type qui s'avéra le pire des mufles, poursuivit Crane. Je n'entrerai pas dans les détails, ils sont trop révoltants. Elle le quitta la nuit de ses noces pour se réfugier chez moi, mais le mal était fait. Elle ne pouvait oublier l'ignominie de son mari, la pauvre enfant ; elle en devint folle. Je l'ai gardée ici pendant un mois sans en souffler mot à personne excepté à Safki (il fut merveilleux et m'aida jusqu'à la fin) ; nous espérions qu'elle guérirait. Au lieu de cela, elle mit fin à ses jours...

Il aspira une profonde bouffée d'air et tapa du poing sur le manteau de la cheminée.

— Ça a été horrible. Pouvez-vous m'en vouloir si j'ai cherché à étouffer la chose ? Elle avait tant d'amis que je n'ai pu supporter l'idée des bavardages inévitables qu'aurait causé ma déposition à la police. Safki me fit un certificat de décès – mort naturelle des suites d'une maladie, et personne ne connaît la vérité. Je regrette que vous ayez vu le couteau. Cela fait des mois qu'il est dans ce tiroir. Je n'ai pas eu le courage d'y toucher depuis l'accident, je n'ai jamais ouvert le tiroir.

Il prit son étui en or dans sa poche et en tira une cigarette, l'alluma, jeta l'allumette dans l'âtre.

— Voilà. A présent vous êtes au courant. A part moi, vous êtes la seule personne à le savoir, avec Safki. Garderez-vous mon secret ?

— Oh ! oui, dit Grace les yeux pleins de larmes. Bien sûr que je le garderai. Je ne puis vous dire la peine que cela me fait. Jamais je ne me pardonnerai d'être entrée dans votre chambre, mais il insistait tellement...

— Il ne m'aime pas, n'est-ce pas ? dit Crane en l'observant attentivement.

— Non. Il dit que vous êtes bizarre... il n'a pas confiance en vous...

— Mais vous, vous avez confiance, n'est-ce pas ?

— Oui. J'étais sûre qu'il n'y avait rien...

— Je me sens seul, dit Crane brusquement. Vous ne pouvez savoir combien je me sens seul. Je n'ai plus personne à qui parler maintenant. Personne qui me comprenne. Elle était toujours avec moi et maintenant... (Il haussa les épaules.) Je suis content que vous occupiez sa chambre. Vous ne pouvez savoir combien vous me la rappelez.

— J'en suis heureuse, dit Grace, sans être sûre de dire l'exacte vérité.

Lui plaisait-elle seulement à cause de sa sœur ? N'avait-elle rien d'original qu'il pût aimer ?

— Allons, dit-il en se dirigeant vers la porte. Si nous bavardions avec Ellis ? J'ai d'autres choses à vous dire qu'il doit savoir, lui aussi. Je n'ai pas perdu mon temps.

A la porte, il posa sa main sur l'épaule de Grace.

— Vous ne m'avez rien demandé au sujet de la montre. Vous ne pensez guère à vous, hein ?

— • Qu'est-ce que ça peut faire ? dit Grace. Je ne suis rien. Je n'ai jamais été...

— Mais vous aimeriez bien compter un peu, n'est-ce pas ? dit Crane en lui souriant. Avez-vous jamais songé à la possibilité d'avoir une maison comme celle-ci ? De l'argent à dépenser ? Un peu de bonheur ?

Elle le regarda fixement, les yeux agrandis par la surprise et la joie.

— Oh ! oui, dit-elle.

— Eh bien ! dit-il avec douceur, la réalité n'est pas toujours si loin du rêve. Allons voir Ellis.

CHAPITRE XVI

Vers six heures du soir, le soleil vespéral était si chaud, qu'une vapeur tremblotante émanait du jardin. De son lit, Ellis apercevait sur la pelouse les ombres noires des arbres aux contours immobiles et nets. Les rayons, que le soleil couchant dardait sur les fleurs, avivaient la richesse de leurs coloris et le ciel uniformément bleu ressemblait à une ombrelle d'azur.

Ellis était demeuré seul durant trois heures. De temps à autre les voix de Grace et de Crane lui parvenaient du jardin et deux fois il les avait entrevus arpentant la pelouse ; ils marchaient côte à côte et Grace regardait attentivement le visage de Crane, afin de lire ses paroles sur ses lèvres. Cela faisait plus d'une heure qu'il attendait et il se demandait anxieusement ce qu'ils fabriquaient.

Les cachets du docteur Safki avaient fait baisser la fièvre et sa lucidité reconquise le remettait sur la défensive ; sa situation était dangereuse, incertaine, son sort était entre les mains de Crane.

Ellis profita du calme environnant pour tirer des plans sur la comète. Crane avait résolu le problème des empreintes digitales avec une audace remarquable.

Il apparaissait, d'après les explications brèves qu'il leur avait données, que Crane était lié avec la fille de l'inspecteur James. Il devait avoir sur elle une influence considérable, car elle lui avait promis de s'emparer de la montre, d'en effacer les empreintes et d'y mettre les siennes. Elle n'avait pas demandé d'explications et Crane n'avait pas dit comment il l'avait récompensée pour le risque qu'elle avait pris. Il s'était contenté d'expliquer sur un ton de mystère :

— Elle avait ses raisons pour me rendre service, je savais que je pouvais compter sur elle. Ce fut très simple, en vérité. A présent vous n'avez plus rien à craindre. Je connais James. Quand il aura reçu un rapport négatif, il laissera tomber l'affaire. C'est un ancien militaire et il a confiance dans les rapports. Vous pouvez rester chez moi tous les deux, aussi longtemps qu'il vous plaira.

Le danger immédiat était donc écarté, mais Ellis n'était pas satisfait pour cela. Crane n'avait pas insisté sur le fait qu'il avait

découvert sa véritable identité. Il avait paru ne prêter aucune attention à Ellis, ne lui parlait qu'en présence de Grace.

Crane, sans aucun doute, était un rude adversaire. L'histoire des empreintes le prouvait amplement.

Et puis, il y avait Grace. Le changement qui s'était opéré en elle pendant la journée, procédait du miracle. Elle était brusquement devenue jolie avec des yeux pleins de gaieté, alors qu'il lui avait connu cette expression vide et misérable. Ses vêtements neufs l'avaient complètement transformée et Ellis la revoyait sans cesse, couchée sur le lit à son côté, cependant qu'il la maintenait les doigts sur sa gorge. Il s'aperçut qu'il mourait d'envie de la revoir et qu'il regardait impatiemment les aiguilles de la pendule.

Nul doute qu'elle s'était montrée bonne à son égard. Peu de filles eussent été capables de le soigner avec une pareille adresse. Jusqu'à ce gros moricaud de docteur qui avait rendu hommage à son habileté. Et maintenant, la chrysalide était devenue papillon : la transformation était grisante.

Ellis fronça les sourcils. Allait-il tomber amoureux ? Il analysait objectivement ses sentiments comme il avait coutume de le faire. C'était possible. « De la haine à l'amour il n'y a qu'un pas », se dit-il, et il l'avait traitée fort brutalement, il l'avait même détestée. A présent, c'était différent. Si étrange que cela paraisse, il lui fallait bien avouer que ce petit bout de femme le troublait. Comme il aurait aimé qu'elle entre dans la pièce et qu'elle soit bonne pour lui ! Pas question de minauderies, il les avait en horreur ; il aurait voulu la voir s'asseoir près de la fenêtre et bavarder un moment. Il désirait entendre le son de sa voix, la regarder, la sentir proche.

Grace convenait à Ellis. Il décida qu'elle était son type. Il n'avait jamais songé à prendre une maîtresse, mais à présent qu'il envisageait la chose, il trouvait à Grace toutes les qualités requises.

Et Crane ? Ellis ne pouvait chasser Crane de son esprit. Si, contrairement à toute logique, Crane allait s'intéresser à Grace, s'il était assez salaud pour s'amuser à la faire marcher ? Il était peut-être déjà à l'œuvre. Le visage d'Ellis ruisselait de sueur. Il le tuerait ! Il tenta de s'asseoir, mais pris de fureur devant son impuissance, retomba sur les oreillers. C'était bien joli de songer à tuer Crane, mais comment s'y prendre ? Il fallait attendre, observer l'ennemi.

Il était plus de sept heures, lorsque Crane et Grace rentrèrent au

bungalow. Ellis entendit la porte se refermer et la voix étouffée de Crane. Grace riait ; son rire était comme une brûlure au fer rouge. Il se tordit dans son lit, tenaillé par la jalousie. Il attendit, écouta, mais son appel muet demeura sans réponse, et quelques instants plus tard, il entendit une autre porte se refermer. Un silence lourd planait sur la maison.

Ce n'est que vers sept heures et demie qu'il entendit le pas léger de Grace, et la porte s'ouvrit.

Il aurait voulu se plaindre, l'accuser de négligence, mais ses paroles amères, rageuses, s'arrêtèrent dans sa gorge. Il la reconnut à peine : son visage était rose et ses yeux étincelaient. Elle portait une robe lie-de-vin dont la jupe était longue et le corsage largement décolleté, révélant une chair crémeuse, troublante. Elle avait relevé ses cheveux et un collier de diamants étincelait autour de son cou.

C'était une Grace nouvelle : une splendide créature dont la vue plongea Ellis dans les affres de la jalousie. Ainsi métamorphosée, elle était vraiment la femme que Crane pouvait aimer : elle n'avait plus rien de la naïve petite imbécile qu'il avait connue. C'était une fille ravissante, terriblement excitante par surcroît.

— Je vous plais ? dit-elle avec un rire émoustillé. C'est lui qui m'a fait mettre cette robe. Il est si gentil. Regardez ces diamants. Ce sont des vrais. Je vous le jure ! N'est-ce pas qu'ils sont merveilleux ?

Ellis ne disait toujours rien. Il éprouvait pour elle un désir brûlant et se contentait de la regarder, possédé par l'envie de l'avoir pour lui seul.

— J'ai bien pensé que vous seriez surpris, poursuivit-elle, ravie de constater sa stupéfaction. Je n'en croyais pas mes yeux en me regardant dans la glace !

Alors il comprit à quel point elle était naïve, et obscurément sentit qu'elle était en danger. Crane avait une idée derrière la tête. C'était évident. Il avait sûrement de mauvaises intentions pour lui avoir choisi cette robe, donné ces diamants.

A l'idée de la perdre, son désespoir fut tel qu'il en oublia sa propre existence, ses souffrances, la menace qui pesait sur lui. Il ne pensait plus qu'à elle, il voulait lui ouvrir les yeux sur le danger imminent, la convaincre que Crane, loin d'être bon, était en réalité retors et malfaisant. (Crane avait osé le comparer au renard ! Et lui alors ! Comment ne pas s'en méfier ?)

— Approchez, dit Ellis, en faisant un effort pour garder son calme. C'est à peine si je vous ai reconnue...

Grace arpentait la pièce. Elle paraissait très digne dans sa robe longue et glissait sur le sol avec légèreté. Elle s'approcha du lit et regarda Ellis. Il se rendit compte que ses pensées étaient ailleurs. Elle ne pensait qu'à elle-même et n'était venue que pour se faire admirer.

— Ainsi, il vous a donné ces diamants ? dit-il lentement.

Ses yeux pleins de tristesse l'examinaient attentivement.

— N'est-ce pas qu'il est bon ? dit-elle joyeusement. Bien sûr, ce n'est qu'un prêt. Ils appartenaient à sa sœur Julie... celle qui est morte.

Sans savoir pourquoi, Ellis se sentit glacé.

« *Celle qui est morte...* » Pourquoi ces mots l'emplissaient-ils de frayeur ? Il avait l'impression de pouvoir lire brusquement l'avenir, de prévoir les dangers qu'elle courait et, un instant, il y eut entre eux comme un rideau d'ombre : quelque chose de tangible, de noir et d'effrayant. Il se dressa sur son séant, l'index pointé en direction de Grace.

— Prenez garde de ne pas mourir, vous aussi, fit-il. Il vous veut du mal. J'en suis sûr. Vous êtes folle d'accepter ses cadeaux.

Puis, soudain, oubliant totalement son propre destin, il s'écria :

— Partez ! Laissez-moi. Quittez cette maison avant qu'il soit trop tard. Vous m'avez entendu ? Enlevez cette robe et filez !

Elle le regarda fixement, bouleversée par son expression terrifiée et par son désespoir.

— Ne restez pas là à me dévisager, l'œil rond, s'écria-t-il en tapant du poing sur la courtepoinette. Filez, sauvez votre peau ! Il vous perdra, j'en suis sûr ! Il a quelque chose de louche, c'est un démon...

— Quelle drôle d'appellation, démon, dit Crane qui venait d'entrer dans la pièce, un sourire sur les lèvres bien qu'il eût l'air préoccupé.

Ellis lui lança un regard de haine.

— Il ne faut pas l'effrayer, cette petite.

Il s'approcha de Grace qui leva vers lui son visage pâli et anxieux.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? poursuivit-il, en lui décochant un sourire.

Grace retrouvait sa sérénité sous le regard de Crane. Ellis restait sans voix. Il ne pouvait supporter de les voir ensemble, et détournant la tête, se mit à contempler le jardin, les poings serrés, le visage buriné par la souffrance.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Crane avec gentillesse. Puis-je vous apporter quelque chose ? Un livre vous ferait peut-être plaisir ?

— Sortez ! fit Ellis d'une voix grinçante. Laissez-moi tranquille !

— Quel drôle de type ! fit Crane en guidant Grace vers la porte. On va lui apporter son dîner. Ça le mettra peut-être en train.

Il avait posé sa main sur le bras de Grace.

— Est-ce qu'on lui dit ? poursuivit-il en l'attirant contre lui.

Grace se libéra et quitta la pièce. Ellis n'avait pas aperçu son visage, mais il savait qu'elle se sentait embarrassée, timide. Quant à lui il était profondément choqué par le geste tendre de Crane.

Crane regarda Ellis ; ses yeux avaient une expression fuyante.

— Nous fêtons quelque chose, ce soir, dit-il. Et comme il sortait, il ajouta :

— Je vais déboucher une bouteille de Champagne. Félicitez-moi. Grace a promis d'être ma femme.

CHAPITRE XVII

Le poste de police de Taleham était installé dans une vieille maison du village. Il ne se distinguait des autres cottages anciens de Taleham que par la lampe bleue au-dessus de la porte d'entrée et la pancarte blanche et bleue sur laquelle était peint le mot : *Police*. La pièce en façade avait été transformée en bureau (au grand dam de M^{me} James) et le reste de la maison était occupé par le commissaire, sa femme et sa fille Daphné.

L'agent Rogers était assis au bureau de son chef. Dans une demi-heure, il allait effectuer sa ronde nocturne. Été comme hiver, et par n'importe quel temps, il patrouillait dans la région deux fois par jour, à bicyclette. Cela se passait sans incident, et depuis longtemps il avait perdu son enthousiasme de néophyte. Jamais il n'avait eu l'occasion de procéder à une arrestation, de pincer un braconnier en flagrant délit, voire de sauver une ravissante jeune femme aux prises avec un satyre. Il n'avait qu'une idée : effectuer sa patrouille au plus vite, afin de pouvoir revenir au poste de police. Depuis sa nomination à Taleham, il adorait Daphné James à distance. Il était bien obligé d'admettre devant ses intimes qu'il avait un peu peur d'elle, mais cela ne modifiait en rien ses sentiments. Dans ses moments de pessimisme, il se rendait compte que Daphné n'était pas pour lui.

Rogers savait qu'elle était en bons termes avec Crane. C'était le parti rêvé pour Daphné. Rogers se le répétait sans cesse. Crane avait une grosse Buick, une maison superbe, il s'habillait bien, avait des manières distinguées et il était tout plein de fric.

Mais cela n'empêchait pas Rogers d'aimer Daphné et, pour l'instant, il l'écoutait parler à sa mère dans la cuisine.

Ayant surpris le pas lourd du commissaire dans le couloir, il se hâta vers son petit bureau poussiéreux, installé dans un coin de la pièce remplie de courants d'air.

La porte s'ouvrit devant James. Il tenait un pli qu'il venait de recevoir.

— Je dois avouer qu'ils sont expéditifs, dit-il à regret en s'installant à son bureau. Bien plus que dans ma jeunesse. Un peu

négligents, mais il faut s'y attendre. Tout le monde manque de conscience professionnelle de nos jours.

Rogers grogna. Il connaissait la chanson et n'écoutait que d'une oreille distraite.

— Ils vous ont rendu votre montre, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui, elle est revenue, dit James.

Il tirailla sa moustache, fronça le sourcil.

— Les empreintes ne figurent pas au fichier. C'est la première fois que je fais le coup sans résultat. Enfin, ce sera une bonne leçon.

Il leva le nez et fixa sur Rogers son œil bleu et perçant.

— Que cela t'apprenne à ne pas t'occuper de la bonne société, mon gars. La prochaine fois que tu te feras des idées au sujet des amies de M. Crane, tu seras bien aimable de les garder pour toi.

— Entendu, monsieur, dit Rogers en riant sous cape.

Il savait que James avait également soupçonné Grace et qu'il était déçu.

James examina le contenu du dossier qu'il venait de recevoir.

— Voyons un peu ce qu'ils ont pu imaginer pour m'enquiquiner. marmonna-t-il en saisissant une feuille dactylographiée à laquelle était épinglée une photographie.

Il l'étudia pendant un long moment et la reposa pensivement sur son bureau.

— Voilà une étrange coïncidence, fit-il en tirant sa pipe qu'il contempla d'un œil triste.

Et accrochant le regard de Rogers :

— Passe-moi donc un peu de tabac. Tu fumes trop pour ton âge. Attends donc d'avoir atteint le mien pour t'empoisonner l'organisme.

Rogers avait l'habitude de passer sa blague à tabac à son patron. Il la poussa sur le bureau.

— Tu vois cette feuille ? fit James en tapotant le papier du bout

de l'ongle. (Il s'empara de la blague et se mit en devoir de bourrer sa pipe.) Eh bien ! elle prouve combien il faut être méfiant. La police de Londres recherche une jeune fille âgée de vingt-deux ans, taille moyenne, yeux et cheveux marron, sourde, lisant sur les lèvres. A fait dix jours de prison pour vol. Recherchée actuellement pour un autre vol et complicité dans une agression.

Rogers tirait son gros nez.

— Sourde et lisant sur les lèvres, hein ? fit-il. Vous avez sa photo, monsieur ?

James tendit sans mot dire la photo à Rogers qui l'étudia en silence.

— Je sais à quoi tu penses, mon gars, mais tu te trompes, dit James tranquillement. Tu penses que M^{me} Brewer et Grace Clark ne font qu'un. Avoue-le C'est bien ça, hein ?

— Je ne dirais pas exactement cela, fit Rogers prudent, mais, comme vous, je pense que c'est une étrange coïncidence.

— Certes, répondit James. Que penses-tu de la photo ?

— J'aurais dit que c'est la même jeune fille, répondit Rogers, si vous n'aviez pas vérifié ses empreintes. Vous êtes certain, pour la montre ?

— La seule chose dont je sois certain en ces temps difficiles, c'est qu'il m'est agréable d'entendre un jeune agent dire « monsieur » quand il s'adresse à un supérieur, répliqua James d'une voix aigre en reprenant la photo à Rogers.

— Oui, monsieur, dit Rogers sans s'émouvoir.

Il travaillait depuis deux ans avec James et savait qu'il avait l'air plus terrible qu'il ne l'était en réalité. En fait, il aimait James et avait pour lui de l'admiration. Il aurait aimé l'avoir comme beau-père, bien qu'il n'eût jamais rien laissé paraître de ses sentiments.

— Oui, je suis certain, reprit James lentement ; et ce qui plus est, j'aurais affirmé que c'est la même jeune fille, si je n'avais pas eu cette preuve. Cela nous rappelle combien il faut être prudent dans la police.

— Vous êtes absolument sûr de vos empreintes, monsieur ? insista Rogers.

— Je suis sûr que la jeune femme a tripoté la montre, dit James sur un ton sarcastique. Ce qui revient à dire qu'elle y a laissé ses empreintes. Je suis certain de l'avoir mise dans une boîte et envoyée à la brigade centrale. Je suis également certain que la police y a trouvé trois empreintes féminines qui ne figurent pas au fichier.

Il se gratta le menton et poursuivit :

— Si la jeune fille qui habite chez Crane est Grace Clark, comment se fait-il qu'à Scotland Yard on n'ait pas ses empreintes ? Réponds-moi par un argument convaincant et je croirai que c'est elle, mais pas avant.

— J'y perds mon latin, dit Rogers en grattant sa tête ronde. La ressemblance est extraordinaire, fit-il en regardant attentivement la photographie.

Tout en devisant, James avait brisé les cachets d'une enveloppe marquée du timbre *Secret*. Il en extirpa une notice imprimée et fit signe à Rogers de se taire.

Rogers l'observait avec un intérêt passionné.. Il y avait longtemps qu'ils ne recevaient plus d'enveloppes portant la mention : *Secret*. Cela remontait aux années de guerre et concernait toujours des affaires d'espionnage.

— Ça alors ! s'écria James en posant sa feuille pour regarder Rogers avec des yeux ébahis. Ecoute-moi bien, mon gars, je te communique cette information, mais, motus, hein ? Je vous connais, les jeunes. Toujours à vouloir en mettre plein la vue à vos petites amies. Il s'agit pas de bavarder, ce coup-ci.

— J'ai compris, monsieur, dit Rogers en se raidissant.

— La dernière fois qu'on a vu cette Grace Clark, elle était avec un individu du nom de David Ellis, lut James en brandissant la notice imprimée. Voici son signalement, je te conseille de le lire attentivement. Mais j'en viens à ce qui est confidentiel : ce David Ellis pourrait bien être Edwin Cushman, le renégat. On sait qu'il s'est enfui d'Allemagne et on croit qu'il se cache en Angleterre. Qu'est-ce que tu en dis ?

Rogers était stupéfait.

— Cushman ? Le type qui parlait à la radio allemande ?

— C'est bien ça, répondit James. Ça serait rudement bien pour Taleham si nous arrivions à mettre le grappin dessus, pas vrai ?

— Et comment ! monsieur, dit Rogers qui pensait déjà à son avancement.

— S'il attrapait Cushman, il serait peut-être nommé à Scotland Yard et alors sa situation lui permettrait de demander Daphné en mariage.

— Puis-je voir ce papier, monsieur ?

— Un peu de patience, mon gars, dit James qui étudiait la notice avec un soin exaspérant.

Rogers remarqua qu'il avait l'air déçu.

— Hum ! Je n'ai pas l'impression qu'il se trouve dans notre district. Il a été vu pour la dernière fois à la gare de King's Cross. On pense qu'il est remonté vers le nord.

— Mais il était avec cette Grace Clark, n'est-ce pas, monsieur ?

— C'est ce qu'ils disent. Ils ont été identifiés par un chauffeur de taxi. Il semblerait qu'avant de partir, ils aient manqué d'assommer leur propriétaire.

— C'est bizarre que la fille soit ici pendant qu'il se balade là-haut, vous ne trouvez pas, monsieur ? demanda-t-il pensivement.

— Qui a parlé de ça ? fit James sèchement. Prends garde mon gars, je viens de te dire qu'elle n'était pas dans ce secteur.

Les regards des deux hommes se croisèrent, pleins de doutes.

— Si ce n'était pas pour ces maudites empreintes, poursuivait James en tirillant sa moustache. Ça lui ressemble, mais comment se fier à ces saletés de photos. Si ce n'était qu'elle est sourde...

— En fait, patron, fit Rogers d'une voix excitée, M. Crane a bien vu un type qui rôdaillait du côté du club. J'ai noté son signalement.

Il sortit son carnet et le feuilleta.

— Nous y voici, monsieur. Jeune, environ vingt ans, grand, cheveux noirs, complet bleu-marine, souliers bruns, chemise verte et cravate noire. Pas de chapeau, légère claudication. Ça colle-t-il avec le signalement de Cushman ?

— Absolument pas, dit James à regret. Cushman est de petite taille, mince, âgé de trente-cinq ans, ses cheveux sont blonds, il a une cicatrice qui va de l'œil droit au menton et on pense qu'il s'est délibérément tailladé le visage pour se défigurer. La dernière fois qu'on l'a vu, il portait un complet marron, une chemise blanche et une cravate bleue.

— Je me demande si M. Crane a remarqué la cicatrice, fit Rogers qui s'accrochait à son hypothèse.

— Allons, va faire ta ronde, mon gars, dit James sèchement. (Il avait l'impression que Rogers se montrait un peu trop zélé.) Ta tête travaille trop, tu vas nous procurer des ennuis.

Il rangea ses papiers dans un tiroir de son bureau qu'il ferma à clé.

— M. Crane est un homme influent. Il est préférable de ne pas fourrer le nez dans ses affaires. Laisse-moi faire. Il faut beaucoup de tact dans cette histoire et permets-moi de te dire qu'en cette matière je suis imbattable. Allons, ne t'occupe pas de ça.

— Très bien, monsieur, dit Rogers bien décidé à n'en faire qu'à sa tête. Puisqu'on en reste là je vais me mettre en route.

James se gratta le menton et regarda la pointe de ses chaussures.

— Je me demande qui est cette M^{me} Brewer, dit-il pensivement. Je ne savais pas que M. Crane avait une sœur mariée, et toi ?

— Moi non plus, monsieur, mais cela ne veut rien dire. Nous ne savons pas grand-chose sur lui, n'est-ce pas ?

— Pas encore, dit James doucement. Mais rien ne nous empêche d'ouvrir les yeux, pas vrai ? Il n'y a pas de mal à cela.

— Sans doute, monsieur, dit Rogers intrigué.

James s'empara de l'annuaire du téléphone de Londres, parcourut une liste de noms, grogna et ferma l'annuaire.

— Elle figure dans l'annuaire. L'adresse est la même que sur sa carte d'identité : 47 c Hays Mews, Berkeley Square, Mayfair. Bonne adresse. Il va nous falloir être prudents, Rogers, mais je crois que nous pourrions quand même nous livrer à une enquête discrète.

— Oui, monsieur, dit Rogers, dont le visage rougeaud s'éclaira.

— Je ne crois pas qu'il serait adroit de nous adresser à Scotland Yard, si nous voulons terminer ce que nous ayons mis en route, dit James en se levant. Demain je suis de congé. Je pourrais faire un saut à Londres. Oui, je crois que j'irai faire un tour là-bas, je pourrais même passer à Somerset House. Es-tu jamais allé à Somerset House, Rogers ?

— Non, monsieur, dit Rogers. C'est là qu'ils enregistrent les naissances, les décès et les testaments, n'est-ce pas ?

— Et aussi les mariages. J'aimerais bien me renseigner sur M. Brewer également, dit James. Allons, file, mon gars, et laisse-moi faire.

— Bien, monsieur, dit Rogers, le cerveau bouillonnant de projets personnels. Alors je ne vous revois que demain soir ?

— C'est ça. ouvre l'œil, et n'arrive pas en retard demain matin. Et surtout, Rogers, ne va pas fourrer ton nez du côté de chez M. Crane pendant mon absence, compris ? C'est un ordre.

Déçu, Rogers opina de la tête.

— Très bien, monsieur, dit-il.

Mais en pédalant à travers la grand-rue du village, il prit la décision d'aller jeter un coup d'œil au bungalow de Crane, aussitôt qu'il aurait terminé son service.

« Qui sait, se dit-il en riant sous cape, j'y trouverai peut-être Cushman. Ma parole ! j'en connais un qui serait stupéfait ! – Ce bon vieux James – avec son Somerset House ! »

CHAPITRE XVIII

Sous les rayons de la pleine lune d'été qui flottait sereine, dans le ciel pur, la nuit était presque aussi claire que le jour. La route blanche et poudreuse qui serpentait à travers le village de Taleham pour se perdre dans les collines, ressemblait à un ruban phosphorescent.

Le gendarme Rogers prit son vélo dans la resserre à bois derrière son logement, et, le poussant à la main, quitta son jardin pour s'engager sur la route.

A cet instant, il croisa Casey, le propriétaire de l'estaminet de Taleham.

— Te voilà sur les routes, fit-il surpris. Et en civil, hein ?

Rogers lui sourit, se pencha sur sa lampe et en arrangea la mèche.

— Je vais faire une visite, dit-il en clignant de l'œil.

— J'aimerais bien t'accompagner, dit tristement Casey, mais j'ai dans l'idée que ce n'est plus de mon âge. Méfie-toi, George. Elles ont vite fait de vous attraper, -les garces.

— T'en fais pas pour moi, répondit Rogers en se mettant en selle. Bonsoir, Casey.

Il s'éloigna en pédalant sur la route sinueuse.

Le bungalow de Crane se trouvait à deux kilomètres. 58 environ, et Rogers ne se pressait pas. Il connaissait bien la région et attendait la montée de la lune au-dessus des bois qui entouraient le bungalow. Il ne voulait pas tâtonner dans l'obscurité ou faire usage de sa lampe électrique. Dans une demi-heure, il y verrait assez clair.

Il dépassa la maison de James et fut enchanté d'apercevoir de la lumière dans le salon. Cela signifiait que son chef écoutait les nouvelles de neuf heures à la radio. Il y avait peu de chances pour qu'il ressorte ensuite. Rogers connaissait ses habitudes : James était un couche-tôt.

A l'extrémité du jardin de James, Rogers ralentit et mit pied à

terre pour jeter un coup d'œil sur la fenêtre de Daphné. La pièce était éclairée, mais un store jaune la protégeait des regards indiscrets. Il attendit quelques minutes dans l'espoir d'apercevoir au moins sa silhouette profilée sur le store, mais en vain. Il poussa un soupir déçu, remonta sur sa machine et poursuivit son chemin.

Bien qu'il fût d'une nature placide, Rogers éprouvait une étrange excitation en quittant le village. Tant de choses dépendaient de ce qu'il allait découvrir chez Crane. Depuis qu'il savait que Daphné fréquentait Crane en cachette, se baladait avec lui en voiture sans en parler à son père, il avait pris ce solide gaillard en grippe. Mais il n'allait pas vendre la mèche à James, bien qu'il en ait eu l'envie à plusieurs reprises.

Il y avait quelque chose en Crane qui déplaisait à Rogers. Extérieurement, Crane présentait toutes garanties. Il faisait partie de l'équipe de cricket et, sur le terrain, traitait Rogers en camarade. Il jouait bien, beaucoup mieux que Rogers. Mais il avait quelque chose de bizarre, il devait être faux jeton.

Et puis il était très libre avec les femmes. A un certain moment, il avait reçu des tas d'amies qui arrivaient de Londres en auto et passaient la nuit chez lui. Rogers avait repéré leurs voitures au cours de ses patrouilles nocturnes. Une ou deux fois, il avait aperçu des femmes dans le jardin : élégantes, minces, fraîches comme des fleurs. Rogers avait été ennuyé de savoir que Daphné sortait avec Crane. Il l'avait vue plusieurs fois dans la Buick de Crane et au cinéma.

Mais de là à abriter un salaud comme Cushman, il y avait loin. Crane s'était très bien conduit à la guerre, il était un des rares pilotes survivants de la bataille d'Angleterre : décoré de la D. S. O. pour avoir abattu onze avions ennemis. Mais sait-on jamais ? Ces casse-cou pleins aux as sont capables de tout : il cachait peut-être Cushman pour s'amuser. Peut-être même qu'il ignorait l'identité de l'homme qu'il cachait ?

Rogers s'engagea dans la pente escarpée qui conduisait au bungalow de Crane. Il descendit de bicyclette, éteignit sa lanterne, et longea la pelouse.

La nuit était toute d'ombre et de lumière. Rogers avait été scout et savait ramper : il était sûr de pouvoir atteindre le bungalow sans être vu.

Il plaqua son vélo contre un taillis, à quelques mètres de la

barrière d'entrée, ouvrit le portillon sans bruit, fit quelques pas dans l'allée et, s'abritant contre la haie qui la bordait, avança à pas feutrés.

Les rayons de la lune traversaient les arbres, de sorte que Rogers y voyait clair. Pour un homme de son gabarit, il se déplaçait avec une surprenante agilité, sans faire de bruit. A mesure qu'il approchait de la maison, il sentait grandir en lui l'énervement et le désir d'en finir au plus vite avec cette besogne.

A l'extrémité de la haie s'étendait la pelouse. Rogers fit halte et jeta un coup d'œil sur les fenêtres éclairées. Il n'y avait ni rideaux ni volets et il pouvait voir ce qui se passait dans la salle à manger.

Crane et Grace étaient assis à une table devant la baie vitrée. Il y avait des lampes à abat-jour à chaque extrémité de la table, et Rogers voyait briller les verres et l'argenterie. Crane, en smoking, était penché en avant, les coudes sur la table, le menton dans ses mains. Il avait l'air de parler à Grace assise à l'autre bout de la table, les mains posées sur les bras sculptés de son fauteuil.

Rogers les observait avec un sentiment d'envie. Cette pièce était exactement ce qu'il rêvait d'offrir à Daphné. Un carafon de vin rouge brillait comme un rubis sous la lampe, et tandis que Rogers regardait, Crane le déboucha et emplit son verre. Il en offrit en souriant à Grace qui, secouant négativement la tête, lui rendit son sourire.

Rogers étouffa un grognement. C'était un joli tableau, mais il perdait son temps.

Il se mit à genoux et rampa à travers la pelouse, les yeux fixés sur la fenêtre de la salle à manger. Il l'atteignit juste au moment où Crane se levait, repoussant son siège. Grace était déjà près de la porte.

Elle quitta la pièce et Crane se retourna pour prendre un cigare dans une boîte d'or posée sur le rebord de la fenêtre.

Rogers l'observa, tandis qu'il perçait son cigare, l'allumait et regardait pensivement son extrémité rougeoyante. Il voyait Crane très nettement : sur le visage du grand gaillard, Rogers put lire une expression qui lui déplut, une expression amusée, cynique, méprisante et cruelle. Crane jeta un coup d'œil sur la porte, sourit encore et se versa un verre de porto.

Rogers se demanda où Grace était allée. Il y avait plusieurs fenêtres éclairées à prospecter ; il se mit à ramper dans l'ombre. Au beau milieu de la pelouse, il tourna la tête ; mû par le pressentiment

d'un danger, il s'aplatit dans l'herbe sans bouger. Crane, debout à la fenêtre, regardait dans sa direction. Il avait dû se lever au moment où Rogers s'était remis à ramper. Le cœur battant, immobile, Rogers se demanda si Crane l'avait vu.

Par bonheur, il se trouvait dans l'ombre de deux grands sapins qui se dressaient au centre de la pelouse. Il sentit qu'il était impossible à Crane de le repérer. Il portait un complet bleu marine, une chemise bleue et une cravate assortie qui devaient être difficiles à distinguer dans l'obscurité. Au bout de quelques instants, il respira plus librement. Crane, après avoir secoué la cendre de son cigare par la fenêtre, s'était rassis à table.

Rogers poussa un soupir de soulagement. Il avait frôlé le danger. Il fallait maintenant redoubler de prudence. Si Crane l'avait pincé, il n'aurait pu s'en prendre qu'à lui-même.

Sans quitter la zone d'ombre, il rampa jusqu'à la fenêtre suivante. Il était si impatient de découvrir quelque chose qu'il ne sentait pas la rosée qui transperçait son pantalon et lui trempait les genoux.

La présence de Grace à la fenêtre l'effraya. Mais il fut vite rassuré : elle ne regardait pas dehors. Debout et de profil, elle conversait avec une personne invisible.

Rogers l'étudia de près. Son visage était bien éclairé, mais il eut un instant d'hésitation : elle ressemblait à la photo, mais il n'aurait pu jurer qu'elle fût Grace Clark. La robe et la coiffure y étaient peut-être pour quelque chose ?

— A qui parle-t-elle ? » se dit-il, le cœur battant. Il se redressa. Un lit apparut dans son champ visuel ; alors il se releva au risque d'être repéré, afin de voir qui occupait ce lit.

Dès qu'il l'eut aperçu, Rogers sut qui était Ellis. Il avait reconnu la cicatrice livide allant de l'œil au menton ; les cheveux cendrés et l'expression dure et mauvaise du visage rendaient sa tâche facile.

Pendant un long moment, Rogers demeura immobile à contempler Ellis, la bouche sèche, le cœur battant. « Le Voilà donc ce traître, se disait-il, à portée de ma main. Je n'ai qu'à l'arrêter et j'aurai de l'avancement. » James ne lui tiendrait pas rigueur d'avoir enfreint la consigne. Quelle publicité pour Taleham ! Les reporters accourraient de partout. Il y aurait des interviews : sa photo serait dans le journal. L'Intelligence Service lui passerait la main dans le dos ; Scotland Yard s'occuperait de lui. Qui sait s'il n'allait pas être

promu inspecteur ? Et puis il y avait Daphné. Elle allait changer d'attitude s'il devenait héros national. Il bomba le torse : Rogers, l'homme qui arrêta le traître Cushman !

Il se remit à quatre pattes, mais garda la tête dressée, afin de surveiller la chambre. Il s'agissait de ne pas faire de gaffes. Fallait-il aller chercher du secours au village ou l'arrêter sur-le-champ ? Il était assez grand pour se débrouiller tout seul...

C'est alors qu'il entendit un bruissement. Sans savoir pourquoi il eut terriblement peur, si peur qu'il n'eut pas le courage de se retourner et demeura accroupi, sentant son cœur peser contre ses côtes. Un objet dur lui piquait le dos et il comprit qu'il allait se passer quelque chose d'horrible. Un cri de terreur monta de sa gorge, mais avant d'avoir eu le temps de le proférer, de se ruer vers la fenêtre éclairée qui était comme un havre de salut, il reçut un coup terrible entre les omoplates et une douleur fulgurante lui traversa le corps. Il tomba en avant dans l'herbe humide, ses mains labourant le terreau d'un parterre de fleurs. Il comprit qu'on l'assassinait et réussit à émettre un cri, une sorte de râle assourdissant. Sa bouche s'emplit de sang et il eut l'impression qu'il se noyait. Alors la fenêtre éclairée s'avança vers lui à une allure folle. Comme elle touchait son visage, tout explosa.

CHAPITRE XIX

Les mains dans les poches, le visage fermé, le commissaire James se tenait à l'extrémité du quai de la gare de Taleham. Il souhaitait que personne ne lui adressât la parole car il était fort préoccupé.

Sur son chemin, il avait dépassé le logement de Rogers et s'était demandé si ce dernier était réveillé. Il se dit que c'était peu probable et résista au désir d'envoyer un caillou dans ses fenêtres. Il savait que Rogers serait capable de se débrouiller tout seul ; ce n'était pas une mauvaise recrue. On pouvait lui confier une tâche en toute sécurité. Rogers était consciencieux ; un peu buté, peut-être, avec une tendance à défendre ses idées. Mais il était actif et loyal et, pour un policier, c'étaient les deux qualités essentielles.

Tout le temps que dura le voyage, James demeura plongé dans ses réflexions. Bien qu'il n'eût fait qu'une allusion discrète à Rogers sur ce qui se passait chez Crane, il était convaincu que Julie Brewer et Grace Clark n'étaient qu'une seule et même personne. Il avait trop de bon sens pour imaginer la coexistence de deux jeunes filles identiques. Pourtant, avant d'agir, il était décidé à se procurer le maximum de preuves.

Il était demeuré éveillé la plus grande partie de la nuit à retourner dans sa tête le mystère des empreintes digitales, et il commençait à entrevoir la solution du problème.

James connaissait à fond la vie secrète du village, et bien que Rogers ne s'en doutât point, il était parfaitement au courant des relations de sa fille avec Crane. Au début, il avait trouvé cela flatteur. James savait que Daphné était différente des autres jeunes filles du village et s'il était loin d'approuver sa conception moderne de l'existence, il avait assez confiance en elle pour savoir qu'elle saurait éviter un faux pas. Mais, avec le temps, il avait commencé à se demander s'il n'avait pas eu tort de fermer les yeux. Il se trouvait dans une situation difficile. Depuis longtemps, Daphné volait de ses propres ailes : elle était volontaire et obstinée. Chaque fois que ses parents avaient tenté d'intervenir dans sa vie privée elle s'était mise en colère. Il y avait eu quelques scènes fort déplaisantes au cours desquelles M^{me} James avait naturellement pris le parti de sa fille. James, qui aimait sa tranquillité, avait cédé, hésitant à parler de Crane. Au bout

de quelque temps, Crane s'était montré moins empressé, et à présent Daphné ne le voyait plus. James espérait que l'engouement était passé.

Mais l'était-il vraiment ? se demandait James en regardant par la fenêtre du wagon, le visage tendu. Et si Crane avait persuadé Daphné de mettre ses empreintes à la place de celles de Grace ? Cette idée lui était brusquement venue pendant la nuit et il l'avait trouvée si ridicule qu'il l'avait aussitôt chassée. Pourtant elle revenait sans cesse. Si c'était ça il n'y avait plus de mystère. Daphné avait très bien pu s'emparer de la montre : il l'avait emballée dans une boîte et laissée dans sa chambre à coucher durant sa ronde matinale. Il ne l'avait portée à Eastwood que par le train de l'après-midi. Oui, elle avait très bien pu tripoter la montre ; si elle avait fait cela, il allait se taire. Si on apprenait la chose en haut lieu, James risquait de sérieux ennuis. Il demeura un long moment ratatiné dans son coin, le regard triste. En voilà une histoire ! Et sa propre fille encore ! Quelle petite sotte ! En tout cas, si c'était elle qui avait fait le coup, il se chargeait de lui flanquer une telle frousse qu'elle ne l'oublierait pas-de si tôt. Il avait emporté la photographie des empreintes trouvées sur la montre et une petite boîte chromée qu'elle avait sur sa cheminée, avec l'intention de porter le tout à Scotland Yard afin de comparer les empreintes. Après quoi il se rendrait à Hays Mews pour se renseigner sur Julie Brewer. Peut-être avait-elle fait un séjour chez Crane et perdu la carte d'identité ?

Et David Ellis ? ou plutôt Edwin Cushman ? Où était-il ? Avait-il abandonné Grace Clark ? L'avait-elle accompagné à la gare pour aller ensuite à Taleham ou bien était-ce une fausse piste et se trouvaient-ils ensemble à Taleham ? Le cas échéant, où donc se cachait-il ?

James avait en tête une idée qui le tracassait. Pourquoi le brancard avait-il disparu du club ? Tout d'abord il s'était dit qu'on s'en était servi pour emporter le butin, mais il fallait être deux pour le porter. L'avait-on utilisé pour transporter des biens volés ou un blessé ? Cushman était-il mal en point ? La jeune fille l'avait-elle traîné jusque dans les bois ? Dans ce cas, elle serait revenue en terrain découvert pour donner le change à Rogers. Et Crane en la voyant, aurait décidé, pour des raisons mystérieuses de la sauver ?... James se gratta le menton. « Ça divague un peu trop dans ma cervelle, se dit-il, mais c'est une hypothèse intéressante. »

En débarquant à Paddington, il se rendit immédiatement à Scotland Yard et, enfilant une série interminable de couloirs, pénétra dans le bureau de son ami Ted Edwards, du Service anthropométrique. Ils étaient entrés dans la police la même année et avaient fait la guerre

ensemble.

Edwards était un grand et gros gaillard à la mine débonnaire, il avait les cheveux roux et des taches de rousseur.

— Et alors, ma beauté, fit-il d'une voix douce et vibrante. Je ne m'attendais pas à voir ta vilaine bobine par une aussi belle journée. Qu'est-ce qui t'amène ? Les affaires ?

James, qui ne se sentait pas d'humeur particulièrement joviale, hocha la tête d'un air solennel.

— C'est une affaire personnelle, dit-il. Je voudrais que tu compares ces empreintes. Tu me rendrais service en activant la chose, Ted. Je suis pressé.

Ted le regarda, stupéfait.

— Et je t'en prie, change d'expression ; tu as l'air plus bête que tu ne l'es, grogna James en posant la boîte chromée sur le bureau d'Edwards.

Edwards sourit ironiquement.

— Tu t'es levé du mauvais pied, hein, ce matin ? fit-il en ramassant la boîte qu'il inonda de poudre spéciale.

James sortit sa pipe, la bourra et se mit à arpenter la pièce. Le verdict d'Edwards avait une énorme importance. De ce verdict dépendait sa tranquillité familiale et peut-être l'arrestation de Cushman.

Après quelques instants de silence, Edwards déclara :

— Ce sont les mêmes empreintes.

— Tu en es sûr ? demanda James en poussant un soupir.

— Evidemment j'en suis sûr, dit Edwards avec un large sourire. Tu m'as jamais vu me tromper ?

— Je dois avouer que non, dit James qui reprit la photo et la boîte et les fourra dans sa poche. Merci quand même, Ted.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Edwards dont le visage devint grave. Tu as des ennuis, Joe ?

— Oh ! ce n'est rien, répliqua James. Maintenant, je vais me sauver. Merci bien, Ted.

Edwards émit un grognement et regarda le commissaire qui s'éloignait. Son dos se voûtait, sa démarche était moins souple. « Il se fait vieux », se dit-il.

Le corridor parut interminable à James. Ainsi, comme il l'avait pensé, Daphné avait tripoté la montre. La petite imbécile ! Comment avait-elle pu faire une chose pareille ? Il ne fallait pas que ça se sache. Absolument pas. James allait tendre un piège à Grace et à Crane, et si Cushman se faisait prendre dans le coup, ce serait tant mieux.

Onze heures sonnaient à l'horloge de Big Ben lorsque James atteignit la grille de Scotland Yard. Il fit un signe de tête au policier de service qui lui répondit d'un air distrait. « Ces jeunes gens, se dit tristement James. Ils ont bien changé. Tout a changé d'ailleurs. Il faut vivre avec son temps. »

Il héla un taxi.

— Conduisez-moi au 47 c Hays Mews, à côté de Berkeley Square, dit-il au chauffeur.

— Ça va, patron, dit le chauffeur qui fila le long des berges de la Tamise, longea Whitehall et se dirigea sur Trafalgar Square.

CHAPITRE XX

L'inspecteur James avançait dans Hays Mews sous l'œil intéressé de trois ou quatre chauffeurs qui lavaient leurs voitures au rez-de-chaussée. Il avait hâte de terminer son enquête afin de rentrer au plus vite à Taleham : il avait à parler à sa fille et il était impatient de le faire.

Le numéro 47 c comportait un garage au rez-de-chaussée et un appartement au premier, comme c'était le cas pour toutes les maisons des Mews. Il se distinguait néanmoins des autres : la porte d'entrée était peinte en vermillon avec d'étincelantes garnitures chromées. L'encadrement des fenêtres était également vermillon et deux caisses remplies de fleurs multicolores ajoutaient leur éclat à la gaieté de l'ensemble.

C'était certainement la maison la plus luxueuse des Mews et James la regarda avec respect. Il connaissait le pouvoir de l'argent et il lui vint brusquement à l'idée qu'il n'avait pas reçu d'ordres officiels pour accomplir cette démarche, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de sonner à la porte.

Il attendit patiemment, sentant peser sur lui le regard ironique des chauffeurs. Il attendit une minute et sonna encore, toujours sans réponse. Il s'écarta de la porte et jeta un coup d'œil aux fenêtres : les rideaux protégeaient soigneusement l'intimité de leur propriétaire.

— T'es un peu en avance sur l'horaire, mon pote, fit l'un des chauffeurs.

C'était un petit homme aux yeux de rat, la bouche mince, les oreilles curieusement déformées et sans lobes.

James le devisagea avec froideur.

— C'est à moi que tu parles, mon gars ? grommela-t-il.

Le chauffeur ricana.

— Faut te demander la permission ? fit-il les poings sur les hanches. J'ai dit que t'arrivais un peu tôt pour ce genre de sport et j'ajoute qu'à ton âge on devrait savoir mieux.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda calmement James dont les moustaches frémissaient.

— Suffit, grand-père, fit le chauffeur sarcastique. On sait de quoi il retourne.

— Vraiment ! fit James, sérieusement agacé. Je ne sais pas de quoi tu parles, mais je te conseille de t'expliquer au plus vite, sinon tu riras jaune.

Le visage du chauffeur prit une expression menaçante.

— Dis donc, grand-père, tu ferais bien de te méfier. Si t'avais pas un pied dans la tombe, t'aurais déjà un œil au beurre noir.

Avec un sourire glacial, James lui tendit ses papiers.

— Un coup d'œil là-dessus, fit-il, te fera peut-être changer d'attitude.

A la vue de la carte de James, le chauffeur se détendit.

— Un poulet ! s'écria-t-il. Vous pouviez pas me le dire plus tôt ? C'est le premier que je vois qui n'ait pas de grands pieds. Je vous ai pris pour un type de la cambrousse, sans blague !

— Qu'importe pour qui tu m'avais pris, dit James en le dévisageant de son œil bleu. Maintenant tu pourrais peut-être me dire qui tu es ? Comment t'appelles-tu ?

— Sam White, répondit l'homme qui changea de couleur. Je ne cherche pas d'histoires, monsieur, c'était seulement pour rigoler.

— Ce genre de rigolade ne me plaît pas, fit James d'une voix aigre. Explique-toi sur ce que tu viens de dire. Un peu trop tôt, pour quoi ?

— Mais je blaguais, fit White en dansant d'un pied sur l'autre.

Les autres chauffeurs échangèrent un sourire et s'arrêtèrent pour écouter.

— En vous voyant sonner à la porte, je vous ai pris pour un client.

— Ah, vraiment ? dit James qui commençait à comprendre. (Il réprima un sourire.) C'en est une, hein ?

— C'est bien ça, patron, dit White anxieux de se faire pardonner. Elle est très chic, elle fréquente pas n'importe qui, mais c'en est une quand même.

James regarda l'appartement.

— J'aurais pu le deviner, fit-il à mi-voix. En tout cas, elle soigne sa façade.

White sourit, gêné.

— Forcément, ça rend mieux. On l'appelle la Dame Rouge, dans le coin. C'est pas une mauvaise fille, un peu dédaigneuse avec les purotins, voilà le reproche qu'on pourrait lui faire.

— Je suppose qu'elle est encore couchée, dit James.

— Non, patron, elle est en voyage. Ça fait plus d'un mois qu'on ne l'a pas vue.

James fronça les sourcils. Etait-ce elle, par hasard, qui habitait chez Crane ? Il en doutait. La jeune fille n'avait rien d'une professionnelle. Elle avait l'air très simple même.

— C'est dommage, j'aurais voulu lui parler. Tu ne sais pas où elle est partie ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, patron, mais sa femme de ménage pourrait peut-être vous renseigner.

— Elle vient tous les matins ?

— Elle sera là d'une minute à l'autre. (White inspecta la rue.) Elle arrive en général vers dix heures.

James lui tendit la photo de Grace.

— Est-ce que c'est elle ?

White jeta un coup d'œil sur la photo et éclata de rire.

— Ça ! Vous voulez rire ? Elle ressemble à Julie tomme moi à Heddy Lamarr.

James émit un grognement et reprit la photo. « Voilà qui est réglé », se dit-il. La fille n'était pas Julie bien qu'elle eût sa carte d'identité. Crane semblait être fort compromis. Il avait présenté la

jeune fille comme Julie Brewer, à moins que ce ne soit elle qui ait volé la pièce d'identité. Crane, dans ce cas, serait de bonne foi. James était de plus en plus persuadé que la jeune fille était Grace Clark. Était-ce la peine de se renseigner davantage ? Après un moment d'hésitation, il décida de rester pour essayer de savoir comment Grace Clark avait pu s'emparer de la carte d'identité de Julie Brewer. Il désirait également savoir si cette dernière connaissait Crane.

— La voilà, dit White en indiquant du doigt une femme qui se hâtait dans leur direction.

— Parfait. Reprends ton travail et ne t'occupe pas de moi, dit James sur un ton autoritaire. Et, à l'avenir, je te conseille de modérer tes expressions.

— Entendu, patron, fit White, comme un enfant pris en faute.

Il retourna vers la vieille Daimler qu'il était en train d'astiquer.

James dévisagea la femme qui s'approchait. Elle avait un visage dur et hostile et le regardait d'un air soupçonneux. James la salua de la tête.

— Bonjour. Je cherche M^{me} Brewer.

— Elle est pas là, dit la femme.

— Alors, je voudrais vous parler, dit James.

Elle le regarda des pieds à la tête.

— Police ? fit-elle, le visage fermé.

— Oui, entrons dans la maison, on sera plus à l'aise pour parler.

— Pas question, répondit la femme. Vous pouvez déballer votre paquet ici. Je n'ai pas de temps à perdre avec les flics.

— Il s'agit de choses graves, dit James de son ton le plus officiel. Impossible d'en parler dans la rue.

La femme hésita.

— Entrez, alors.

Elle ouvrit la porte.

— Mais ne restez pas longtemps, j'ai beaucoup de travail.

Il était facile de voir que la femme était tourmentée, malgré son air soupçonneux et sa froideur. James eut l'impression en la suivant dans le raide escalier, qu'elle était plutôt soulagée par sa visite. Elle l'introduisit dans un salon très luxueux et se planta devant la cheminée. James, en examinant la pièce, fut surpris du goût avec lequel on l'avait meublée. La décoration avait dû coûter des milliers de livres.

— Ma parole, s'exclama-t-il, elle ne s'embête pas !

La femme eut un mouvement d'impatience.

— Que voulez-vous ? dit-elle. Allez. Déballez votre paquet et mettez les voiles en vitesse.

— Votre nom, pour commencer, dit James en déposant son chapeau sur une chaise. Il sortit son carnet.

— M^{me} Fowler, s'il faut vraiment que je vous le donne.

— Depuis combien de temps M^{me} Brewer a-t-elle disparu ?

La femme détourna les yeux.

— Je ne crois pas vous avoir dit qu'elle avait disparu. Elle est en voyage.

— Allons, parlons franchement, fit James. Vous savez comme moi qu'elle a disparu. Nous avons trouvé sa carte d'identité.

M^{me} Fowler sursauta.

— Sa carte d'identité ? répéta-t-elle avec des yeux effrayés. Où ça ? Comment l'avez-vous trouvée ?

— Nous l'avons trouvée, dit James fermement décidé à ne rien lui dire. Par conséquent, vous feriez bien de nous aider dans la mesure du possible au cas où elle aurait disparu.

M^{me} Fowler se laissa choir sur une chaise.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? fit-elle. Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Je n'insinue rien. Elle a disparu : nous avons trouvé sa carte

d'identité, ce qui signifie peut-être qu'elle a eu un accident.

Il y eut un long silence, puis M^{me} Fowler dit à voix basse :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Depuis combien de temps est-elle absente ?

— Quatre semaines environ.

— Pourriez-vous préciser ? Quel jour exactement a-t-elle quitté son domicile ?

M^{me} Fowler réfléchit un moment, traversa la pièce pour consulter un calendrier.

— C'était un samedi. Ça devait être le 10 juillet.

— Et nous sommes le 20 août. Hum ! vous a-t-elle dit où elle allait ?

— Elle a vaguement parlé d'un séjour d'une ou deux semaines à la campagne.

— Seule ?

— Non. Il lui arrivait parfois de partir avec l'un de ces messieurs. Je crois bien qu'elle était accompagnée.

— Allons, allons, dit James sèchement. Je ne suis pas né d'hier. C'est une professionnelle, n'est-ce pas ?

— Elle n'a rien d'une vulgaire poule, si c'est cela que vous essayez d'insinuer. Elle a des amis ; s'il lui plaît de leur donner du bon temps et s'il leur plaît de lui faire un cadeau de temps à autre, il n'y a pas de mal à cela, pas vrai ? Et permettez-moi de vous dire qu'elle ne fréquente que le dessus du panier. Le mois dernier encore, lord...

— Bon, bon, interrompit James. (Il avait horreur de fourrer son nez dans la vie secrète des aristocrates.) Alors elle projetait de passer une quinzaine de jours à la campagne, c'est bien ça ?

M^{me} Fowler opina de la tête.

— Elle ne vous a pas laissé entendre où elle allait ?

— Ce n'était pas dans ses habitudes de me faire part de ses

projets, dit M^{me} Fowler sur un ton cassant.

— Mais elle a bien dit qu'elle serait de retour au bout d'une quinzaine de jours ? Elle n'a pas fait allusion à une prolongation éventuelle de son séjour ?

— Elle devait être de retour le 27 pour passer le week-end avec Sir Charles..

— Qu'importe avec qui elle avait l'intention de passer le week-end, fit James. Est-ce qu'elle a écrit ou téléphoné ?

— Je n'ai rien reçu d'elle. J'ai été surprise et assez ennuyée le 27, en voyant qu'elle n'était pas là. Sir Charles était tout désespéré.

— Je m'en doute, fit James sèchement. Elle ne s'est jamais absentée aussi longtemps ?

— Jamais, c'est bien ce qui m'inquiète. Ça fait longtemps que je connais Julie et cela m'ennuie de changer de place, mais si elle continue à ne pas donner signe de vie, c'est bien ce que je serai obligée de faire. On ne vit pas de l'air du temps.

— Vous n'avez pas la moindre idée de la personne avec laquelle elle est partie ? Vous ne l'avez pas vue ?

— Je l'ai bien vue partir. J'étais à la cuisine quand la Buick est arrivée. J'ai crié « au revoir et bonnes vacances » à Julie.

— La Buick ? fit James alerté.

— Oui. Une grosse voiture noire, aussi longue que la rue. Je n'ai jamais vu le monsieur. Il ne descendait pas de voiture, il klaxonnait et Julie descendait le rejoindre. J'ai souvent regardé par la fenêtre mais je n'ai jamais pu l'apercevoir. C'est difficile, vous savez, avec ce genre de fenêtres. On ne voit que le toit des voitures.

— Vous n'avez pas pensé à relever le numéro de la Buick ? demanda James qui songeait à la grosse voiture de Crane dans laquelle Daphné s'était fréquemment promenée.

— Pourquoi, mon Dieu ? répliqua M^{me} Fowler. J'ai mieux à faire, vous comprenez, qu'à relever les numéros des voitures. En voilà une idée !

— Ainsi ce type – le propriétaire de la Buick – était déjà venu

ici ?

— Oui. Il vient environ deux fois par mois chercher Julie. Ils passent la nuit ensemble, mais il est très généreux. Une fois, il lui a fait cadeau d'un manteau d'écureuil.

— Vous n'avez jamais entendu son nom ?

— Julie l'appelait Dick. Je l'ai entendue au téléphone. Vous ne pensez pas qu'il lui a fait du mal dites ?

— Je ne sais pas, dit James faisant un effort pour demeurer calme.

« Ça doit être Crane, se dit-il. Même petit nom, même voiture. Ça doit être lui. »

— Les jeunes femmes qui s'entourent de tant de messieurs, poursuivit-il gravement, risquent les pires ennuis.

M^{me} Fowler blêmit.

— Eh bien ! vous feriez bien d'agir vite, fit-elle en se levant. Vous feriez bien de les retrouver.

— Je les retrouverai, dit James en exhibant la photo de Grace. Avez-vous déjà vu cette femme ?

M^{me} Fowler secoua négativement la tête.

— Qui est-ce ?

— Ça n'a pas d'importance, fit-il en soupirant. Dès que je saurai quelque chose, je vous le communiquerai.

Il la quitta, dégringola les marches de l'escalier et se retrouva dans les Mews. Le dénommé White lui jeta un coup d'œil interrogateur qu'il fit semblant de ne pas voir. Plongé dans ses pensées, il se dirigea à pas lents dans Berkeley Square. Cette affaire était encore plus complexe qu'il ne l'avait imaginé. Qu'était-il advenu de Julie Brewer ? Il arrêta un taxi qui passait :

— Somerset House, dit-il au chauffeur.

Puis il s'assit, le visage rendu par l'anxiété.

CHAPITRE XXI

Le major général, Sir H'ugh Franklin-Steward, commissaire divisionnaire du district, était occupé à soigner ses roses lorsqu'on lui annonça James.

Sir Hugh, grand vieillard aux cheveux blancs, poussa un soupir de regret et répondit qu'il arrivait tout de suite. « De nos jours, on n'a plus un instant de tranquillité, se disait-il. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir encore, celui-là ! Ça doit être une histoire personnelle. James passerait par la voie hiérarchique si c'était une affaire de police. »

Il posa son sécateur, s'attarda à contempler ses rosiers bien alignés et trottina vers sa demeure, grande maison devenue trop vaste depuis que ses trois fils avaient été tués à la guerre et que sa fille était sur le point de se marier. L'inspecteur James l'attendait dans le hall. Il se tenait au garde-à-vous sous une belle tête de tigre abattu par sir Hugh vingt ans auparavant, dans le Bengale. Il paraissait terriblement gêné.

— Bonjour, James, dit Sir Hugh avec un cordial sourire. Vous vous faites rare ces temps-ci. Je crois bien que c'est la première fois que vous venez chez moi, pas vrai ?

— Oui, monsieur, dit James de plus en plus embarrassé.

— C'est une demeure charmante, mais elle est trop grande pour nous à présent, et les impôts sont écrasants. Il va falloir chercher quelque chose de plus petit, mais ce ne sera pas facile et mes roses vont me manquer. Vous les avez vues ?

— Oui, monsieur, permettez-moi de vous dire qu'elles sont superbes.

Sir Hugh eut un sourire ravi.

— Elles ne sont pas mal, répliqua-t-il. Les « Sultan de Zanzibar » et les « Lady Ashton » devraient avoir le premier prix à l'exposition florale, bien que le colonel Harrison prétende qu'il me réserve une surprise. Vous avez vu ses roses ?

James, dansant d'un pied sur l'autre, répondit négativement. Sir

Hugh le regarda d'un œil vague, se souvint que James avait dû lui rendre visite avec une intention très précise, et poussa un soupir.

— Ne nous attardons pas sur la question, dit-il en prenant James par le bras et en le conduisant à son bureau, pièce confortable, remplie de livres, de fleurs et de trophées de chasse. J'ai bien peur d'assommer tout le monde avec mes roses. Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise.

Il jeta un coup d'œil sur le cartel qui décorait la cheminée et vit qu'il était plus de six heures.

— Si on prenait un petit quelque chose, hein ? poursuivit-il en extrayant une bouteille de whisky d'un des tiroirs de son bureau. Je n'ai pas l'habitude de boire du whisky à cette heure-ci, mais il me semble qu'à l'occasion de votre première visite à la maison, cela s'impose.

James se racla la gorge. Il appréciait les efforts de Sir Hugh pour le mettre à l'aise, mais il était terriblement pressé d'en arriver à l'objet de sa visite.

— Non, vraiment, monsieur, dit-il d'un air gêné.

Merci infiniment mais je... j'ai quelque chose de grave à vous communiquer.

— Allons, allons, fit Sir Hugh en versant deux énormes mesures de whisky dans les verres qu'il venait de sortir de son tiroir. Vous êtes nerveux comme une jeune mariée. Buvez donc ça et remettez-vous. Il ne faut pas avoir peur de moi, voyons. Si je vous disais que j'avais plus peur de mon sergent major que de n'importe quel général en inspection.

Le visage de James demeura crispé. Il prit son whisky et le posa sur le bureau.

— Merci. Tout à l'heure, peut-être. Je suis venu vous voir parce que j'ai pensé que vous deviez être le premier informé de cette affaire. C'est une affaire de police, monsieur.

Sir Hugh se carra dans son fauteuil de cuir.

— Mais, mon ami, nous nous écartons de la procédure en vigueur. Ne devriez-vous pas envoyer votre rapport au quartier général, ou bien est-ce déjà fait ?

— Non, monsieur, dit James. Je sais que ce n'est pas très régulier, mais les circonstances sont exceptionnelles. Peut-être faudrait-il considérer ma visite comme officieuse. J'ai grand besoin de connaître votre opinion, monsieur.

Sir Hugh se frotta la joue et se plongea dans la contemplation du plafond.

— Je ne sais que vous dire, James, répondit-il. Ne feriez-vous pas mieux d'envoyer votre rapport ? Cela éviterait bien des ennuis par la suite. Le chef n'appréciera pas votre visite ici, vous savez.

— Je m'en rends bien compte, fit James, mais je suis fermement persuadé que vous êtes la seule personne capable de m'aider au point où j'en suis. En vérité, c'est une affaire d'espionnage.

— Qu'entendez-vous par là, mon Dieu ?

Sir Hugh se raidit.

— Je ferais peut-être mieux de prendre l'affaire à son début, monsieur. Cela nous permettra de gagner du temps par la suite.

— Allez-y, mon vieux, fumez donc si cela vous chante. Si seulement vous aviez l'air plus à votre aise ! Je n'ai pas l'intention de vous mordre, vous savez !

Sir Hugh esquissa un sourire, puis voyant qu'il ne réussissait pas à dérider James, il secoua la tête et dit :

— Eh bien ! racontez-moi tout.

James débuta avec le cambriolage du club. Sir Hugh fronça le sourcil.

— Mais je connais tout ça, dit-il. Qu'est-ce qu'un incident de cet ordre vient faire dans une histoire d'espionnage ?

— J'ai peur que cette histoire soit longue et compliquée, dit James. Laissez-moi le temps de tout vous raconter, je tâcherai d'être aussi bref que possible.

— Vous voulez dire par là qu'il ne faut pas que je vous interrompe ? dit Sir Hugh en souriant. Bon. Allez-y, James. Je vous promets de ne plus ouvrir la bouche.

— Merci bien, monsieur, dit James en tirillant sa moustache. Eh

bien ! pour enchaîner, Rogers poursuivit la jeune fille qu'il soupçonnait être l'auteur du cambriolage et eut la surprise de la découvrir en train de jouer au golf avec M. Crane.

Sir Hugh sursauta et se redressa.

— Avec Crane ? Vous en êtes sûr ? (Il était tout oreilles.) Qui était-ce alors ?

— J'y arrive, monsieur, dit James sans se hâter. Naturellement, Rogers s'est rendu compte qu'il s'était trompé. Il a attendu l'arrivée de ces messieurs du club et ce sont eux qui ont interrogé M. Crane.

Sir Hugh prit une gorgée de whisky.

— Et alors ? fit-il impatient.

— M. Crane présenta la dame sous le nom de M^{me} Julie Brewer qu'il m'a dit plus tard être sa sœur mariée.

Sir Hugh, surpris, haussa les sourcils.

— Il vous a dit ça ? Je ne savais pas qu'il avait une sœur.

— M. Crane m'a *dit* que c'était sa sœur, poursuivit James tranquillement. Il m'a même expliqué qu'elle était sourde et qu'elle lisait sur les lèvres, mais qu'à distance elle n'avait pu entendre les appels de Rogers. Ce dernier avait fait confiance à M. Crane et lui avait présenté ses excuses.

— Si je comprends bien, Rogers a eu tort de le faire. Qu'est-ce que vous cherchez à me dire ? fit Sir Hugh en fronçant le sourcil.

— Un instant, s'il vous plaît, monsieur, je vous en reparlerai, répliqua James. M. Crane ajouta qu'il avait aperçu un jeune homme sur le terrain et en donna une description détaillée. Rogers partit aussitôt dans la direction indiquée par M. Crane, sans toutefois retrouver le suspect.

— Vous en avez encore pour longtemps ? dit Sir Hugh en consultant sa pendule.

— Je ne vous retiendrai plus bien longtemps, monsieur, dit James d'une voix si calme et si grave que Sir Hugh en fut troublé. Rogers m'ayant fourni un rapport détaillé sur l'affaire, j'ai décidé d'aller trouver M. Crane.

— Pourquoi, mon Dieu ?

— Les explications que M. Crane avaient fournies au sujet de la jeune fille ne m'avaient pas entièrement satisfait, dit James en évitant le regard de Sir Hugh.

— Bonté divine ! marmonna Sir Hugh en poussant son verre sur le bureau. Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

— M. Crane était sorti au moment de ma visite, monsieur, mais j'ai conversé avec la jeune personne qui prétendait être M^{me} Brewer. Comme je n'étais pas convaincu, je lui ai demandé sa carte d'identité.

— N'était-ce pas un peu exagéré, James ? fit Sir Hugh.

— Je m'y suis pris avec tact, dit James pour le rassurer, et d'ailleurs je ne croyais pas qu'elle fût M^{me} Brewer. J'avais l'impression qu'elle pouvait bien être mêlée à l'affaire du cambriolage, et que M. Crane la protégeait généreusement, si j'ose ainsi m'exprimer.

— Mais tout cela est idiot, fit Sir Hugh rouge de colère. Avant toute chose, je tiens à ce que vous sachiez que M. Crane est un de mes amis et que je l'aime beaucoup. C'est un type épatant, et – ceci doit rester entre nous – il sera bientôt mon gendre. Je vous prierai donc de peser vos paroles et, pour l'amour du ciel, cessez d'échafauder d'aussi folles et absurdes théories.

Il y eut un long silence. James regardait Sir Hugh avec des yeux vides, désespérés.

— Votre gendre, monsieur ? répéta-t-il stupidement. Je ne savais pas.

— Bien sûr que vous ne saviez pas, personne ne sait. Ils ont décidé de n'en rien dire avant l'annonce officielle des fiançailles. Ne me demandez pas pourquoi. De nos jours, les jeunes gens ont des idées bizarres. En tout cas, Richard sera mon gendre d'ici six mois et il sera un bon gendre et un bon mari. Vous connaissez ses prouesses de guerre ?

James tira sa moustache.

— Oui, monsieur, c'est un véritable héros, dit-il piteusement.

Il s'agita, se gratta le menton, évitant de regarder Sir Hugh.

— Allons, poursuivez votre histoire, James. J'avoue que vous n'avez guère simplifié les choses. Il va falloir que j'en parle à M. Crane, que je fasse des excuses à sa sœur, dit Sir Hugh. Pour l'amour du ciel, ne me dites pas que vous avez poussé plus loin vos gaffes.

— Je ne pense pas, monsieur, dit James. Tout ceci est bien embarrassant, à présent que je sais que votre fille...

— Pourquoi ça ? A moins, évidemment, que vous n'ayez... mais poursuivez, racontez-moi. Il vaut mieux que je sache le pire.

— Eh bien ! monsieur, j'ai pris la liberté de relever ses empreintes digitales.

Sir Hugh eut un grognement.

— Mon vieux..., commença-t il.

Mais James l'interrompit aussitôt.

— Je l'ai fait avec beaucoup de tact.

Il raconta l'histoire de la montre.

— Seigneur ! s'écria Sir Hugh qui s'était levé et arpentait la pièce. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. Ce qui m'étonne c'est que M. Crane ne soit pas déjà venu me trouver. Quand dites-vous que tout cela s'est passé ?

— Hier matin, monsieur, dit James en s'éclaircissant la voix.

Il se demandait quelle serait la réaction de Sir Hugh lorsqu'il apprendrait toute la vérité. Il sortit son mouchoir pour s'éponger le visage.

— Les empreintes ne figuraient pas au fichier, poursuivit-il doucement.

— Evidemment, fit Sir Hugh furieux. J'aurais pu vous le dire tout de suite.

— Mais il y avait une raison à cela, monsieur, dit James. On avait touché à la montre entre-temps. Les empreintes de la jeune dame avaient été remplacées par celles de ma fille. Il est évident qu'elles ne figuraient pas au fichier.

Sir Hugh écarquilla les yeux.

— Votre fille ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— A un moment donné, il y a environ trois ou quatre mois, M. Crane et ma fille étaient très bons amis. Je regrette d'être obligé de vous le dire. Mais je crois que M. Crane a réussi à obtenir de Daphné qu'elle se charge de cette substitution d'empreintes.

Il y eut de nouveau un long silence puis, d'une voix étouffée, Sir Hugh dit :

— J'espère que vous êtes absolument sûr de ce que vous avancez ?

— Hélas, monsieur, dit James d'une voix navrée. J'ai tenté d'obtenir de Daphné qu'elle me dise la vérité, mais elle nie obstinément, et pourtant ce sont ses empreintes qu'on a trouvées sur la montre.

— Je m'en fiche pas mal. Vous n'avez pas le droit de dire que c'est M. Crane qui a persuadé votre fille de le faire, dit Sir Hugh d'une voix furieuse. C'est une accusation grave, James.

— J'ai l'impression que M. Crane l'a fait pour éviter que l'on connaisse la véritable identité de M^{me} Brewer. Je suis persuadé que M. Crane, pour des raisons que j'ignore, cache cette jeune femme. Je suis allé à Somerset House, monsieur. Il n'a pas de sœur. J'ai vérifié sur les registres toute sa généalogie.

Sir Hugh se laissa choir dans son fauteuil. Son visage était décomposé.

— Mais c'est absolument extravagant, dit-il. Si ce n'est pas sa sœur, qui est-ce ?

— Vous avez vu le rapport secret concernant Cushman, monsieur ?

Sir Hugh le dévisagea d'un œil rond.

— Bien sûr, que je l'ai vu, qu'est-ce...

— Vous vous souvenez que ce Cushman a été vu pour la dernière fois en compagnie d'une femme qu'on a identifiée comme étant Grace Clark, une reprise de justice recherchée pour vol ?

Sir Hugh hocha la tête.

— Je crois que la jeune femme hospitalisée chez M. Crane est Grace Clark, dit James qui s'attendait à un éclat de la part de Sir Hugh.

— Vous êtes fou, dit Sir Hugh en serrant les poings.

Il lança un regard furieux à James.

— Vous dites qu'elle est... mais, bon Dieu, vous venez de me déclarer qu'elle s'appelle Julie Brewer et que vous avez vu sa carte d'identité.

— Julie Brewer est une fille entretenue, monsieur, dit lentement James. J'ai fait une enquête sur elle et j'ai appris que M. Crane lui rendait assez fréquemment visite. Elle a disparu et je crois que M. Crane est en possession de sa carte d'identité ; il l'aurait donnée à cette Grace Clark.

— Ce que vous insinuez là est abominable, dit Sir Hugh, absolument furieux. C'en est assez ! A dire vrai, je ne crois pas un mot de tout ce que vous me racontez. Il faut que j'aie un entretien avec votre chef en ce qui vous concerne. La seule explication que je puisse trouver à tout cela, c'est que vous souffrez d'une dépression nerveuse et que vous ne savez plus ce que vous faites. Comment osez-vous dire que M. Crane fréquente une prostituée ?

— Je suis navré, monsieur, répondit James. (Il était blême, mais décidé à vider son sac.) Si je n'avais pas toutes les preuves à l'appui de ce que j'avance, je ne serais pas venu vous trouver.

— Je me refuse à vous croire, vociféra Sir Hugh. Et je n'écouterai pas plus longtemps vos sornettes. Retournez immédiatement à votre poste. Je m'occuperai de cette affaire avec votre chef direct.

James se leva, et s'approchant de Sir Hugh, le regarda droit dans les yeux.

— J'ai encore une chose à vous dire, monsieur, fit-il sans se troubler. Rogers a disparu. Il a quitté son domicile hier soir et je le soupçonne d'être allé chez M. Crane. On ne l'a pas revu. Voici ce que je pense : on a vu Grace Clark avec Edwin Cushman. Elle se trouve en ce moment chez M. Crane. Cushman y est peut-être aussi. C'est un homme dangereux. Si Rogers l'a repéré, il se peut que... Je sais que je vous donne l'impression de faire du mélodrame, mais Rogers pourrait

bien être assassiné. Voyez son *curriculum vitae*, monsieur. C'est un tueur. Il est arrivé quelque chose à Rogers. Voilà pourquoi je suis venu vous trouver. A présent, l'affaire est entre vos mains, monsieur. Je vous demande ce qu'il faut que je fasse ? Je suis entièrement à vos ordres.

CHAPITRE XXII

— Où est-il ? demanda Ellis à Grace qui rentrait dans la pièce.

L'abat-jour rose de la lampe de chevet accusait l'éclat de son teint. Elle avait les yeux brillants, une expression radieuse qui la transfigurait : elle était belle.

— Il termine son cigare, dit-elle.

Le timbre de sa voix avait une résonance nouvelle et Ellis se rendit compte qu'elle était plus heureuse encore qu'elle ne le paraissait.

— Voulez-vous quelque chose ? poursuivit-elle, ou bien préférez-vous que j'éteigne la lampe ? Vous devriez dormir à présent.

« Comme elle est heureuse, se dit Ellis. Quand je pense qu'il y a seulement quelques heures, c'était une misérable, prête à accepter ce que je lui jetais, et à présent... »

— Vous ne voulez pas que nous bavardions un peu ? demanda-t-il sur un ton de fausse humilité. J'ai été seul toute la journée. Ce n'est pas drôle la solitude. Vous deux, évidemment...

Elle referma la porte et s'approcha de lui :

— Je ne puis m'attarder. De quoi voulez-vous parler ?

Ellis se contint. A quoi bon étaler sa colère ? Elle s'en irait. Il fallait absolument qu'il lui parle, qu'il la raisonne, qu'il la sauve, si c'était en son pouvoir.

Pendant qu'ils dînaient, Ellis avait ruminé les paroles de Crane : *Grace a promis d'être ma femme*. Et chaque fois qu'il se les répétait, il avait l'impression de recevoir un jet de vitriol. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ellis était sûr que Crane n'avait pas l'intention d'épouser une fille comme Grace. Il la faisait marcher, il cherchait à la séduire et cette promesse de mariage était destinée à endormir ses soupçons. Elle prenait tout ce qu'il lui racontait pour de l'argent comptant parce qu'elle était romanesque, stupide et fruste. Mais comment la mettre en garde ? Eviter qu'elle souffre ? A présent elle l'avait pris en grippe et

n'avait plus confiance en lui. Crane l'avait certainement montée contre lui. Ce qu'il dirait ne servirait à rien, mais il fallait tout essayer.

« Très bien, reconnais-le, se dit-il plein de rage. Tu es amoureux d'elle. Pour la première fois de ta vie, tu découvres l'amour. Tu ne veux pas qu'on lui fasse du mal. Quelle rigolade, quand on pense au mal que tu lui as fait toi-même, aux méchancetés que tu lui as fait subir. Et, tout à coup, voilà que tu tombes amoureux, sachant que tu es sur le point de la perdre. Tu es affolé. Tu ferais n'importe quoi pour la garder. Et, ce qu'il y a de plus marrant, c'est qu'elle se fiche de toi, qu'elle te déteste, même. C'est Crane qu'elle aime. Jamais elle ne croira que tu es sincère, si tu essaies de la sauver. Jamais elle ne croira que Crane lui veut du mal. »

— Il prétend qu'il va vous épouser, dit Ellis lentement, sans la quitter des yeux.

Elle détourna la tête en rougissant.

— Je préfère ne pas en parler, dit-elle en jouant avec ses doigts. C'est une chose qui ne concerne que Richard et moi...

Ellis serra les poings sous le drap. Il aurait voulu lui crier : « espèce d'idiot ! », mais il se maîtrisa et dit d'une voix calme :

— Je ne comprends pas. Vous venez seulement de faire connaissance. Il blague sûrement. Vous avez vraiment envie de l'épouser ?

Elle sourit d'un sourire secret qui l'effraya. Il comprit aussitôt qu'il était inutile d'insister, d'essayer de lui prouver qu'on lui tendait un piège.

— Oh ! oui, dit-elle. Il m'a aimée dès qu'il m'a vue. Il me l'a dit et moi aussi je l'ai aimé tout de suite.

Ellis s'efforça de garder son sang-froid devant cette sentimentalité bêlante.

— Mais il ne peut pas vous épouser, insista-t-il. Vous n'êtes pas de son milieu. Il faut que vous compreniez cela. Il est riche, bien élevé. C'est un monsieur. Et vous, qu'est-ce que vous êtes ?

Elle sourit de nouveau.

— Il dit que cela n'a pas d'importance. Après le dîner, nous avons

longuement parlé de nous. Vous comprenez, il se sent seul. Il a besoin de quelqu'un pour s'occuper de lui et il dit que je suis son type de femme. (Elle jeta sur Ellis un regard pensif.) D'abord, je n'ai pu en croire mes oreilles. Personne n'a jamais voulu de moi. Mais, à présent, je le crois. Il a besoin de quelqu'un pour lui tenir sa maison et il ne veut pas d'une jeune fille du monde, comme il les appelle. Je peux me mettre au courant. Pour lui je ferai n'importe quoi. Je pourrai apprendre et... et... de toute façon, il m'aime.

— Mais vous ne seriez pas heureuse, dit Ellis qui tâtonnait, cherchant à découvrir le point sensible. Cela irait peut-être un an ou deux, mais vous allez vous empâter. Vous le savez bien. Pensez à votre mère. D'ici quelques années vous serez comme elle, une énorme bonne femme. Et vous croyez qu'il vous aimera encore ?

Il avait frappé à l'aveuglette, mais une rougeur subite envahit le visage de Grace.

— Je ne ressemblerai pas à ma mère, dit-elle vexée, vous ne savez pas de quoi vous parlez. Elle était mauvaise, elle a quitté mon père. Moi je ferais n'importe quoi pour lui, pour Richard.

— Il aura honte de vous. Vous êtes une voleuse, dit Ellis avec le sentiment qu'il avait marqué un but dont il fallait tirer le maximum de profit. Ses amis refuseront de vous voir. Vous n'avez rien à leur offrir, ni bonnes façons, ni expérience de la vie mondaine ; vous ne parlez même pas correctement l'anglais.

Elle s'éloigna d'Ellis.

— Si vous continuez comme ça, je m'en vais.

— Ne partez pas, fit-il plein d'inquiétude. (Si elle le quittait, il perdrait toute chance de la sauver.) Je vous ai dit que je n'avais pas confiance en lui. C'est exact. Il a ses raisons pour vous avoir promis le mariage, j'en suis sûr. Il vous désire tout simplement. Vous ne comprenez donc pas ? (Il hésita un instant, cherchant ses mots.) Il veut vous séduire, petite sottise que vous êtes, après quoi il vous laissera tomber. Je suis convaincu que c'est ce qu'il cherche.

— Je refuse de vous écouter davantage, s'écria Grace qui se planta devant lui. Vous êtes mauvais. Il m'a mise en garde contre vous. Nous nous aimons, et je me fiche pas mal de ce que vous racontez. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de guérir au plus vite et de vous en aller d'ici. Vous ne voyez pas que vous nous encombrez ? Vous êtes de trop. Nous vous détestons !

Elle s'enfuit en claquant la porte derrière elle.

Ellis retomba sur son oreiller, partagé entre la fureur et le désespoir. Il voulait l'obliger à plaquer Crane pour le suivre. Il lui aurait donné un logis ; elle se serait occupée de lui, l'aurait aidé. Mais elle se refusait à l'écouter.

Il ferma les yeux, songeant à ce qu'il pourrait encore tenter. Parler à Crane ? Crane lui rirait au nez, s'il le menaçait, s'il lui interdisait de faire du mal à Grace. Si seulement il avait pu mettre la main sur Scragger ! Scragger saurait intimider Crane. Il les sortirait de là. Grace finirait bien par entendre raison si on pouvait l'éloigner de Crane. Mais comment retrouver Scragger ? Avait-il seulement le téléphone ? C'était peu probable, mais possible, après tout.

Tout en songeant au moyen de se procurer l'annuaire du téléphone, il eut le sentiment d'être épié. Du coin de l'œil, il regarda par la fenêtre sans apercevoir autre chose que le reflet de la vitre et les ténèbres environnantes. Pourtant il était sûr que quelqu'un regardait dans la pièce et il sentit ses cheveux se hérissier. Il n'osait pas se tourner directement vers la fenêtre, ayant peur d'être surpris. Était-ce la police ? Qui cela pouvait être ? Ni Grace ni Crane, assurément. Il pouvait les entendre bavarder dans la pièce voisine.

Il fut pris de terreur. A l'exception de la vue, tous ses sens étaient paralysés. Quelque part dans les grands arbres, un hibou poussa un hululement et ce fut de nouveau le silence. Mais dehors, il y avait toujours cette présence. On regardait dans la chambre, on l'épiait.

Il allait appeler Crane, mais se ravisa et d'une main tremblante éteignit la lumière. Dès qu'il fut dans l'obscurité, il aperçut le contour sombre des arbres et des haies qui se profilaient dans la lueur diffuse des rayons de lune. Il vit aussi quelque chose d'autre. Quelque chose qui le pétrifia, lui glaça le sang, le laissa sans voix. Sous la fenêtre, accroupi, il y avait un homme dont la tête et les épaules se profilaient distinctement sur les ténèbres.

Etouffant un cri, Ellis se redressa. Il vit deux yeux braqués sur lui et un nez aplati contre la vitre, mais le visage était informe, quasi inexistant. C'était une vision horrible et terrifiante.

Alors le silence de la pièce fut brisé par un son plus horrible encore – un son faible et furtif comme un crissement de souris. La fenêtre s'ouvrit doucement.

Ellis sentit sur son visage l'air chaud de la nuit, vit s'approcher la

tête et les épaules et, sur le rebord de la fenêtre, le contour imprécis de deux mains.

— Pas un bruit, murmura le docteur Safki. C'est moi. Je ne voulais pas vous faire peur.

Malgré sa terreur, Ellis réussit à allumer la lampe. Il n'était pas encore remis du choc causé par cette vision effrayante et gisait immobile, le regard fixé sur le docteur Safki.

Le docteur Safki passa son buste à travers la fenêtre sans chercher à l'enjamber.

— Où est-il ? murmura-t-il en roulant les yeux.

— Merde alors ! fit Ellis plein de hargne. Vous m'avez fait une peur épouvantable. Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce qui vous prend d'arriver de la sorte ?

— Chuuut ! siffla le docteur Safki. Il va vous entendre. Parlez bas. J'ai vu la fille. J'ai entendu ce qu'il a dit et je suis venu vous mettre en garde.

Oubliant sa peur, Ellis dressa l'oreille.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il en se penchant vers le docteur. Me mettre en garde contre quoi ?

— Contre lui, expliqua le docteur Safki en tournant les yeux vers la porte. Quand il m'a dit qu'elle était Julie Brewer, j'ai compris ses intentions. Il faut que vous la fassiez partir, vous me comprenez ? Quoiqu'il arrive, il faut qu'elle s'en aille.

— Mais pourquoi ? demanda Ellis gagné par la peur qui défigurait le visage du petit homme. Expliquez-vous, voyons. Racontez-moi tout. Qu'est-ce qu'il va faire ?

— Je ne peux pas le dire, murmura le docteur Safki.

Je ne peux rien vous confier. Mais je vous supplie de la faire partir. Agissez comme bon vous semble, mais il faut absolument qu'elle parte.

Il se pencha sur le rebord de la fenêtre et brandit ses mains potelées dans un geste suppliant.

— Ne les laissez pas seuls ce soir. C'est la nuit qu'elle est le plus

exposée : l'obscurité, le silence, le sommeil... tout cela est dangereux.

Ellis se mit à l'injurier.

— Parlez, voyons ! Qu'est-ce qu'il va faire ?

Il y eut un léger bruit de pas derrière la porte.

— Ne le laissez pas seul avec elle ce soir, implora-t-il à voix basse.

Il avait disparu quand la porte s'ouvrit.

— Tout seul ? demanda Crane en entrant. Je croyais vous avoir entendu parler.

— Je suis seul, dit Ellis entre ses dents.

Crane jeta un coup d'œil tout autour de la pièce et regarda Ellis :

— On vous a un peu délaissé, aujourd'hui. Voulez-vous que je vous tienne compagnie ?

Il se dirigea sans hâte vers la fenêtre ouverte, inspecta les alentours les mains derrière le dos.

Ellis avait les yeux fixés sur la chemise empesée de Crane : une tâche rouge en maculait la surface.

Ellis se sentit pris de nausée.

CHAPITRE XXIII

— Je suppose que vous avez fait ça vous-même, dit-il en pointant son index sur la cicatrice d'Ellis. Vous avez eu du courage. Je ne crois pas que j'attache une importance suffisante à mon existence pour la conserver à ce prix. Vous êtes vraiment un drôle de petit bonhomme.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Ellis avec hargne. Vous ne voulez pas me laisser en paix ? Je suis malade. Vous ne voyez donc pas que je suis malade ?

Crane s'écarta de la fenêtre. Prenant une chaise, il s'approcha du lit d'Ellis et s'assit.

— Quand j'étais dans la R. A. F. j'écoutais votre voix à la radio du mess. Nous vous écoutions tous. C'était pour nous l'occasion de rigoler. Qu'est-ce que vous nous avez débité comme sottises ! Je suppose qu'on vous fabriquait les textes et vous vous contentiez de les lire. Combien ils vous payaient pour cela, Cushman ? Racontez-moi, ça m'intéresse.

— Je ne suis pas Cushman, dit Ellis qui avait des sueurs froides. Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

Crane sourit.

— C'est votre voix, dit-il. Elle ne trompe pas. Pourquoi avez-vous peur ? Je n'ai pas l'intention de vous dénoncer. Je ne crois pas à la justice. Ce n'est qu'une forme détournée de la vengeance. Vous n'êtes plus dangereux. Vous ne pouvez vivre que traqué. Si je vous donnais à la police, on vous pendrait. A quoi bon ? Vous avez ce que vous méritez : une existence misérable. A mon avis, vous n'aviez pas conscience de ce que vous faisiez. Vous n'êtes pas assez intelligent pour vous débrouiller par vous-même. Je suppose que vous en aviez marre de l'armée et que les Boches vous ont offert un bon petit boulot ; vous avez cru qu'ils allaient gagner, vous avez cherché à vous mettre du bon côté. C'est ce qu'aurait fait à votre place n'importe quel imbécile dépourvu de patriotisme.

Rejetant la tête en arrière, il éclata de rire.

— Je suis mal placé pour exalter le sentiment du devoir. Au plus

profond de chacun de nous se cache un traître. Vous vous souvenez de ce qu'a dit Safki ? Je ne crois ni à la morale, ni à l'ordre social. Je crois que nous avons tous la possibilité de fabriquer nos propres destinées. Je pense qu'il est dangereux de réprimer une émotion, de supprimer ce que l'on appelle les impulsions criminelles. J'estime que l'on porte atteinte à la liberté en essayant de sublimer la sexualité. Je ne crois pas en Dieu ni au mal ; c'est une invention des hommes, destinée à maintenir une certaine règle sociale. Nous sommes censés avoir un libre arbitre ; eh bien ! profitons-en. Si quelqu'un assassine mon frère, j'en ferai de même pour sa sœur. Vous êtes d'accord ?

— Où voulez-vous en venir ? dit Ellis. Je vous répète que je ne suis pas Cushman. Je suis David Ellis. Arrêtez votre baratin et fichez-moi la paix.

— Vous me décevez, dit Crane en secouant la tête. Je pensais vous intéresser par mes théories. La plupart des gens pensent que je blague quand je leur parle de la sorte, mais ils se trompent. L'ennui avec vous, c'est que vous avez peur. Vous attachez trop d'importance à votre petite existence. Vous ne pensez qu'à sauver votre peau.

Je ne vous dénoncerai pas. Vous êtes Cushman, n'est-ce pas ?

— Non ! s'écria rageusement Ellis qui s'assit en roulant des yeux fous. Je vous répète que non.

— Safki sort d'ici, hein ? dit brusquement Crane. Je l'ai vu qui traversait la pelouse tout à l'heure.

Ellis se raidit.

— Vous ne faites que parler, parler sans arrêt. Vous sautez du coq à l'âne. Je ne vous écouterai pas davantage.

— Il vous a dit de la faire filer, n'est-ce pas ? poursuivit Crane. (Il y avait une expression moqueuse dans ses yeux.) Mais comment vous y prendre ? Vous êtes vous-même dans l'incapacité de bouger !

Ellis serra les poings. Il avait envie de lacérer le visage de Crane.

— Laissez-la tranquille, dit-il en essayant de garder son calme. Si vous la touchez, je vous supprime.

— Ne faites donc pas d'histoires, dit Crane en sortant son étui à cigarettes. Vous ne pouvez rien contre moi. Même si vous étiez valide, vous n'auriez aucune chance. Je vous casserais les reins en moins de

deux.

Il prit une cigarette et tendit son étui à Ellis.

Blanc de colère, Ellis envoya l'étui à cigarettes à l'autre bout de la pièce. Le tapis était jonché de cigarettes.

— En voilà des manières ! dit Crane sur un ton de reproche.

Il alluma sa cigarette et jeta l'allumette par la fenêtre.

— Vous ne pouvez donc pas discuter sans vous mettre en rogne ? Toute la journée je me suis réjoui à l'idée de la conversation que nous allions avoir ensemble. Pour l'amour du ciel, mon vieux, calmez-vous, et reprenez-vous en main.

Ellis se contint.

— Vous méditez un sale coup, dit-il. Mais, je vous préviens, si vous lui faites du mal, vous me le payerez.

— Mais vous ne pouvez rien contre moi, pas plus d'ailleurs que Safki. J'en sais trop long sur vous, répliqua Crane en se calant sur sa chaise avec un sourire. S'il me trahit, je le lui ferai payer. Il sait ce qui va se passer. Mais il est tout aussi désarmé que vous. D'ailleurs, ça m'amuse beaucoup. C'est que moi, voyez-vous, je me fiche pas mal de ce qui peut m'arriver. Je sais fort bien qu'un jour ou l'autre quelqu'un découvrira ce qui se passe ici, et alors ce sera ma fin. Mais au moins, je profite de la vie pour mon argent et je continuerai jusqu'à ce que je sois pris. (Il envoya au plafond un nuage de fumée et sourit à Ellis.) Je ne suis pas comme vous et comme Safki : si on me disait que je dois mourir demain, je m'en ficherais éperdument. C'est l'immédiat qui compte : l'avenir est trop incertain. J'ai toujours vécu de la sorte et plus je vieillis, plus je me désintéresse de mon avenir.

Ellis s'installa confortablement dans son lit. Il était intrigué, effrayé par cet homme étrange.

— Mais parlez donc, dit-il enfin. Tout ça c'est des rébus. Qu'avez-vous fait ? Qu'allez-vous faire ?

Crane rit.

— Tiens, on devient curieux, hein ? fit-il. Allons, puisque j'en sais assez pour vous faire prendre, il n'est que juste que je vous en dise autant sur mon compte. Seulement, je ne suis pas comme vous, moi. Si

vous me dénoncez, je m'en fiche, Cushman.

— Je ne suis pas Cushman, dit Ellis. Je m'obstine à vous le dire.

— Vous tremblez pour votre misérable petite existence, hein ? Tout comme Safki. Il n'y a évidemment pas de quoi être fiers. Vous êtes un traître et Safki un avorteur maladroit, qui a la mort de quatre personnes sur la conscience.

Ellis comprit alors pourquoi Safki avait peur. « Il nous tient, le salaud », se dit-il.

— Vous parlez trop, fit-il. Si j'étais Cushman, je ne vous le dirais pas. Pour qui me prenez-vous ? Pour un cinglé ?

— Ils ont vos empreintes, dit Crane en haussant ses épaules massives. Je n'ai qu'à faire venir la police et déclarer que je vous soupçonne d'être Cushman. De plus, vous seriez vite repéré par votre voix. Voulez-vous que je le fasse ?

— Vous ne pouvez donc pas me fiche la paix ? glapit Ellis. Qu'est-ce que ça peut vous faire que je sois Cushman ?

— Sur le plan moral, ça ne me fait ni chaud ni froid, répliqua Crane en écrasant sa cigarette sur le rebord de la fenêtre. Mais en tant que matérialiste, cela m'intéresse. Je veux être sûr, malgré tout, que vous ne me doublerez pas. Si j'ai la preuve que vous êtes Cushman, je suis rassuré. Je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais téléphoner au major général Franklin-Steward. C'est le Chef de la Sûreté. Je le connais bien et je lui demanderai de me fournir une description de Cushman. Je pourrai même lui suggérer que j'ai une vague idée de l'endroit où il se cache. Le vieux Franklin-Steward est féroce quand il s'agit de traîtres, il les exècre et ne serait pas long à vous tomber dessus. Si je le faisais, hein ?

— Ça va, dit Ellis en détournant la tête.

Il ne se sentait plus la force de feindre ; d'ailleurs Crane avait tous les atouts en main.

— Je suis Cushman, fit-il presque soulagé par cet aveu. Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Eh bien ! vous avez mis du temps à vous décider, dit Crane en le regardant avec une expression rusée, comme s'il se livrait à une sorte de calcul. Je vous ai déjà dit que je n'avais pas l'intention de

vous livrer à la police. Je me fiche pas mal de ce qui peut vous arriver : si vous vous tenez bien, personne n'a besoin de savoir que vous êtes ici.

Ellis, étudiant son visage, se dit qu'il était sincère. Il n'arrivait pas à comprendre ce type.

— Maintenant que vous avez admis le fait que vous êtes Cushman, je puis vous parler un peu de moi, poursuivit Crane en croisant les jambes. Je suis curieux de connaître vos réactions. Je n'ai pas souvent l'occasion de parler à cœur ouvert. Vous êtes la première personne à qui je fais des confidences, si l'on excepte Safki. Il m'a beaucoup intéressé : il m'a fourni toutes sortes d'explications scientifiques sur mon cas. Avec vous, naturellement, ce n'est pas pareil. Vous manquez de culture, d'idées générales ; mais je pense que vous êtes suffisamment, intelligent pour m'éclairer sur la question.

Ellis eut un mouvement d'impatience.

— Allons, fit-il, expliquez-vous. Cessez de tourner autour du pot. Qu'est-ce que vous manigancez ?

— Je suis vivement intéressé par la mort, dit Crane en souriant.

Ses yeux s'étaient assombris et, en dépit de ses efforts pour demeurer flegmatique, il parut brusquement tendu, crispé, moins sûr de lui.

— Est-ce que cela vous semble étrange ?

— Quelle mort ? La vôtre ? fit Ellis, attentif.

Crane secoua la tête.

— Oh ! non, fit-il. Ma propre mort m'importe peu. La date et la façon dont je mourrai, je m'en fiche éperdument. Non, c'est la mort des femmes qui me passionne.

Il y eut un long silence. Un frisson parcourut Ellis.

— Qu'est-ce que vous cherchez à insinuer ? fit-il enfin.

Crane sourit d'un sourire qui lui tordait légèrement la bouche et donnait à son visage une expression bizarre, peu rassurante.

— C'est curieux, n'est-ce pas ? La mort des femmes. Ce qui m'intéresse le plus au monde, c'est de supprimer une vie de femme. Je

suis ce que les journaux appellent un monstre. C'est un cas intéressant, hein ?

— Voulez-vous dire que vous tuez les femmes ? balbutia Ellis affolé par l'expression de Crane et ce qu'il venait de dire.

— Allons, allons, dit Crane en allumant une autre cigarette. Faites marcher vos méninges, mon vieux. Je ne fais pas ça en série. Je n'en ai pas, hélas ! l'occasion. Vous n'imaginez pas combien il est difficile de dénicher une femme sans attaches, sans famille susceptible de poser des questions embarrassantes. Et puis il ne faut pas oublier la police... Non. Mais je profite de l'occasion quand elle se présente.

Il envoya une bouffée de cigarette dans la direction d'Ellis et, de sa main, chassa la fumée.

— Jusqu'à présent je n'ai tué qu'une femme ; c'est peu, je le sais. Mais d'ici un jour ou deux, j'espère bien en tuer une autre.

— Vous voulez dire Grace ? demanda Ellis le cœur battant.

Crane le dévisagea longuement avant de répondre. Son visage, à présent, était, pâle et figé comme un masque. Ses yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites.

CHAPITRE XXIV

— Si loin que je remonte dans mes souvenirs, dit Crane en versant une rasade de whisky dans un verre de cristal taillé, j'ai été comme fasciné par la mort.

Il prit la bouteille et jeta à Ellis un regard interrogateur.

— Vous n'en voulez pas une goutte ? Ça ne vous ferait pas de mal, vous savez.

— Non, répondit sèchement Ellis.

Sa tête était brûlante et sa jambe le faisait souffrir. Il avait l'estomac noué et sans cesse se demandait : « Se moque-t-il de moi ou parle-t-il sérieusement ? Si oui – et je crois qu'il est sérieux – c'est un fou. A-t-il vraiment l'intention de tuer Grace ou bien est-ce un moyen de me torturer ? » Crane parlait avec tant de calme et de détachement qu'il était difficile de se faire une idée.

Pendant que Crane cherchait à boire dans la pièce voisine, Ellis fit un effort désespéré pour se lever. Il voulait aller jusqu'à la fenêtre pour voir si Safki était encore dans les parages, le supplier de ne pas s'éloigner. Il s'aperçut qu'il n'était même pas en état d'extirper sa jambe du lit.

A son retour, Crane remarqua son visage crispé par la douleur, inondé de sueur, et les couvertures tout en désordre. Il sourit malicieusement sans rien dire.

Il s'assit sur l'appui de la fenêtre, un verre à la main, la cigarette au bec. Il paraissait très à son aise et parlait tranquillement sans chercher ses mots, comme s'il eût répété cent fois cette histoire, tel un acteur qui apprend un rôle.

— C'est fou ce que j'ai pu tuer d'animaux avant de partir au collège ! Je passais mes journées à l'affût, apprenant l'art d'être patient. J'en suis arrivé à tuer des oiseaux au couteau, pendant qu'ils étaient occupés à chercher des vers. J'avais l'impression que mon couteau symbolisait la puissance. Je ne m'en séparais jamais, et je l'ai emporté au collège.

Il but une gorgée de whisky et reposa son verre.

— Une ou deux fois j'ai manqué d'être pincé au collège. J'avais découvert que mon couteau, non seulement me procurait des animaux, mais me débarrassait également des importuns. Un des gosses m'avait pris en grippe et m'empoisonnait la vie. Cela n'a pas duré longtemps : je l'ai menacé, et, comme il persistait, je l'ai attendu un soir dans le noir, et l'ai blessé.

Crane souriait.

— Je ne me suis jamais tant amusé. Si vous aviez vu sa tête, tandis qu'il courait à l'infirmerie en pleurant. Il ne savait pas qui l'avait frappé, et il saignait comme un goret. A cette époque je n'y connaissais rien et j'avais fait un beau gâchis. La pointe du couteau avait glissé, de sorte que la blessure était sans gravité.

Son visage se crispa et il ajouta méchamment :

— Je voudrais l'avoir tué.

— Je ne veux pas vous écouter davantage, dit Ellis.

Il ressentait une douleur lancinante à la jambe et la voix de Crane l'agaçait comme s'il avait reçu des gouttes d'eau froide sur la tête.

— Mais ceci vous intéressera, dit Crane en remplissant encore son verre. C'est important pour expliquer ma condition présente. Je passe sur ma jeunesse puisque cela vous ennuie. Je crois vous avoir suffisamment expliqué le rôle du couteau. Vous avez bien compris comment tout cela a commencé, n'est-ce pas ? Plus tard, j'ai pris goût aux femmes. Cela vous surprendra peut-être d'apprendre qu'au début elles me faisaient peur. Je ne savais comment m'y prendre, et une fois encore je me suis senti frustré. Vous voyez où cela nous mène ? J'ai commencé à me demander si j'en aurais moins peur quand elles seraient mortes.

Il s'interrompit, se pencha en avant et regarda fixement Ellis. Il y eut un silence pénible. Enfin, il poursuivit :

— Une nuit il m'est arrivé une chose décisive, du moins le docteur Safki le prétend.

Il se chercha une autre cigarette, l'alluma et jeta l'allumette par la fenêtre. Ellis s'aperçut que sa main tremblait.

— J'avais seize ans. Mon père et moi revenions de chez des amis. Il faisait nuit et nous étions en retard. Mon père conduisait vite, trop vite. Dans un tournant, nous sommes entrés en collision avec une autre voiture. Un accident terrible ! Mon père a été tué sur le coup. Quant à moi j'ai été projeté en dehors de la voiture et m'en suis tiré sans une égratignure. La femme qui conduisait l'autre voiture a été également projetée, mais elle avait les reins brisés.

Il s'agita fébrilement et ses yeux redevinrent sombres.

— Je me suis approché d'elle pour m'assurer qu'elle était bien morte. Elle seule m'intéressait. La mort de mon père me laissait indifférent. Je l'ai touchée, et j'ai compris que, mortes, les femmes ne me faisaient plus peur.

Il essayait en vain de sourire. Ellis, écœuré, le trouva horrible : il grimaçait, s'efforçant de prendre un air détaché, malgré ses mains tremblantes et ses yeux d'animal traqué.

— Elle était charmante, vingt ans environ, blonde, élégante, raffinée. Nulle trace de sang sur elle ; on aurait pu la croire endormie.

— Ça va, dit sèchement Ellis. Trêve de détails, ça ne m'intéresse pas.

— A votre guise, dit Crane. Je ne veux pas vous ennuyer. Bref, cette expérience m'a donné des idées. Je les ai ruminées durant des années, sans prendre aucune décision. D'abord, j'avais peur de la police ; ensuite, l'occasion ne voulait jamais se présenter, je rencontrais toujours des obstacles. La jeune fille avait des parents, ou alors ses amis savaient que je sortais avec elle, ou c'était elle qui refusait de me suivre. Ce n'était pas facile, Cushman, mais, pour finir, j'ai réussi mon coup. Julie Brewer présentait toutes les garanties. Je l'ai tuée.

— Vous mentez, dit Ellis. Je ne crois pas un mot de ce que vous me racontez. Vous cherchez à me torturer.

— Mon cher ami, dit Crane en fronçant le sourcil, ne soyez pas si égoïste. Je ne cherche pas du tout à vous torturer. Maintenant que vous savez tout, vos réactions m'intéressent. J'ai tué Julie Brewer et vous êtes le seul avec Safki à le savoir.

— Safki ? répéta Ellis.

— Safki n'a pas eu de chance, dit Crane.

Une rougeur légère recouvrait son visage, ses yeux avaient repris du brillant : le whisky produisait son effet.

— Nous jouions au golf ensemble. Il m’amusait. Je le connaissais bien et je me suis renseigné sur lui. J’en ai découvert assez pour être en mesure de le faire chanter. Il est venu me rendre visite à l’improviste, alors que Julie venait d’expirer dans une mare de sang. Vous ne pouvez vous figurer la quantité de sang qu’elle a perdu ! A la voir, on aurait pensé qu’elle était plutôt anémique, mais j’ai changé d’avis... Mon tapis était dans un état ! – Pauvre petit Safki ! Tout d’abord, il voulut me dénoncer et s’est précipité sur le téléphone afin d’avertir la police. Mais j’ai réussi à le persuader de rester tranquille. Dès qu’il a su que j’étais renseigné sur ses activités, il s’est calmé et m’a même aidé à me débarrasser du corps.

— Et Grace ? demanda Ellis fou d’inquiétude.

— Grace ? répéta Crane en éclatant de rire. Mon cher Cushman, n’est-ce pas qu’elle est inouïe ? Je n’ai jamais rencontré de fille semblable. Elle est étonnante. Elle doit s’être nourrie de feuilletons et de films. Son cerveau – si l’on peut appeler ça un cerveau ! – fonctionne d’une manière véritablement insensée. Elle croit dur comme fer que j’ai eu le coup de foudre pour elle ! Avez-vous jamais entendu quelque chose d’aussi drôle ?

Il riait tellement qu’il faillit renverser son verre.

Ellis s’accota péniblement au dossier de son lit, les yeux étincelants de fureur.

— Salaud ! glapit-il. Vous l’avez fait marcher, c’est vous qui lui avez fourré ces idées dans la tête. Je... je voudrais...

— Assez ! dit brusquement Crane agacé. Vous êtes une sale petite vermine et je vous interdis de me menacer. Cette fille est cinglée. J’admets que je lui ai raconté des blagues, mais je n’ai jamais cru qu’elle allait les gober. Elle veut veiller sur moi. Sur moi ! Qu’est-ce qu’elle connaît des hommes, je vous le demande ? Elle n’est pas fichue de veiller sur elle-même, la pauvre idiote !

— Ainsi vous n’avez pas l’intention de l’épouser ? dit Ellis hésitant entre la colère et le soulagement.

— L’épouser ? fit Crane. Cette souillon ? Non, alors ! Pour qui se prend-elle ? Je vais vous dire quelque chose.

Il se pencha vers Ellis.

— Je suis censé épouser la fille du major général Sir Hugh Franklin-Steward !

Il sourit ironiquement.

— Une fille très lancée, froide comme la glace, refoulée au dernier degré et embêtante comme la pluie. Ça m'amuserait de lui coller mon couteau dans le corps, mais cela mettrait certainement un terme à ma carrière. Le vieux ne me louperait pas, et quand il se fâche il devient féroce.

Il secoua la tête en faisant la grimace.

— Pourtant, je trouve l'idée fort séduisante. Je préférerais la tuer que l'épouser. Je vous ai dit que je me fichais pas mal de ce qui pouvait m'arriver dans l'avenir, mais en attendant je veux m'amuser.

— Et Grace ? dit Ellis qui n'arrivait pas à croire que Crane fût sérieux.

— Eh bien ! parlons d'elle, si vous le désirez. Pauvre petite gourde, je n'ai jamais rencontré d'être plus pitoyable ! Je n'ai pu résister à l'envie de la faire grimper à l'arbre. Elle a tout gobé, tout cru, et je l'ai achevée en tombant à genoux près du parterre d'œillettes pour lui demander sa main.

Il rit encore.

— N'importe quelle fille se serait aperçue que je faisais le pitre, mais pas elle. Vous auriez dû nous voir. Je ne sais pas comment j'ai fait pour garder mon sérieux. Et, le plus marrant, c'est qu'elle a consenti !!!

Il riait tant qu'il en avait les larmes aux yeux et qu'il dut les essuyer.

Ellis, immobile, l'observait.

« Je te tuerai, se disait-il, pris d'une rage froide. Je serai sans pitié. Qu'importe ce qui m'arrive par la suite, mais je te ferai payer cette vilénie, et ton compte sera réglé avant qu'elle ne découvre la vérité. »

Crane empocha son mouchoir, posa son verre sur le rebord de la

fenêtre et s'assit sur la chaise.

— Je ne me suis jamais autant amusé, avoua-t-il. Ça dépasse vraiment mes rêves les plus fous. Le plus formidable, c'est que personne ne m'arrêtera dans mon entreprise. Vous moins que personne. Si elle arrivait à cet instant dans la pièce et que vous lui rapportiez ce que je viens de vous dire, elle ne vous croirait pas. Elle me prend pour un saint. Elle refuserait de vous écouter : vous pouvez essayer si vous le désirez. Ça m'amuserait tellement d'entendre ce qu'elle vous dira !

Ellis resta muet. Crane avait raison. Grace ne le croirait pas.

— Je m'amuserai avec elle encore un jour ou deux et puis... (Crane se leva) je la liquiderai. Je pense que je serai également obligé de me débarrasser de vous, mais pas de la même façon. Je vous enverrai chez Safki. Il s'occupera de vous. Vous pourrez parler de moi ensemble. Il vous racontera l'histoire de Julie, vous lui raconterez celle de Grace. Si vous me livrez, vous vous trahirez du même coup, et je ne crois pas que vous ayez le courage de le faire.

Il étira sa grande carcasse, fit une grimace à Ellis.

— Avouez que je me suis bien débrouillé. Dès que j'ai su que Grace avait des ennuis, j'ai décidé d'en faire l'objet de ma prochaine expérience. Mais je n'ai jamais pensé qu'elle était recherchée pour d'autres vols. Tout a failli rater à cause de ça. Evidemment, j'aurais pu vous livrer tous les deux à James ; mais alors plus question de rigoler. Heureusement, j'ai réussi à embobiner le pauvre vieux James. Daphné – sa fille – s'est trouvée un jour dans l'obligation de recourir aux bons offices de Safki. Elle sait que je suis au courant de la chose, alors elle m'obéit. Je trouve que j'ai mené tout ça de main de maître. Le pauvre James ne devinera jamais la supercherie. Avec du sang-froid, et en faisant agir ses méninges, on arrive à rouler la police.

Il regarda par la fenêtre, demeura un long moment à sonder les ténèbres et se retourna.

— Ce soir, un flic est venu nous épier. Un dénommé Rogers avec lequel je jouais au cricket, un gros balourd inoffensif. Il vous avait vu : je l'ai surpris en train de regarder dans la pièce.

Il regarda la tâche rouge de son plastron.

— Il n'y avait qu'une chose à faire. Je me suis débarrassé de lui. Vous devriez m'être reconnaissant, Cushman. J'ai sauvé votre

misérable peau.

Blême et crispé, Ellis demeurait silencieux cependant que Crane se dirigeait vers la porte.

— Je ne puis la faire attendre davantage, poursuivit Crane. Elle se change. Je parie qu'elle aura mis un déshabillé suggestif. Je lui ai donné toute la garde-robe de Julie. La pauvrete se prépare pour la grande scène d'amour. Je parie que son cœur fait boum, qu'elle se figure être Joan Bennett ou quelque autre créature de rêve, et qu'elle se promet de déposer son amour à mes pieds.

Il ouvrit la porte et sourit aimablement à Ellis.

— Voilà. A présent vous commencez à me connaître. Pensez à ce que je vous ai raconté. Nous en reparlerons demain.

Il s'attarda sur le seuil.

— Dormez bien, Cushman. Et ne nous dérangez pas pendant une heure ou deux. Je ne veux pas la faire attendre. Ce ne serait pas galant de ma part.

Il rit encore.

— Demain je vous raconterai ce qui s'est passé.

Comme il sortait, il s'arrêta, tourna la tête et ajouta :

— Du moment qu'elle ne voit pas mon visage, je puis l'injurier de toutes les façons possibles et imaginables. Je trouve cela follement amusant. Elle adore poser sa tête sur mon épaule et alors, je lui parle sans qu'elle s'en doute. Vous devriez m'entendre, à ce moment-là !

Ellis écouta son pas léger qui s'éloignait le long du corridor. Il l'entendit ouvrir puis refermer une porte. Alors tout devint calme et le bungalow fut plongé dans un silence étrange.

CHAPITRE XXV

La chambre à coucher de Grace n'était éclairée que par deux petites lampes à abat-jour, ce qui créait une atmosphère intime, voire un peu sensuelle, accentuée par le parfum capiteux que Grace avait vaporisé dans toute la pièce.

Elle était allongée sur une chaise longue capitonnée qui se trouvait au milieu de la pièce. Elle portait un déshabillé noir et translucide qui seyait mal à son type ingénu, bien qu'il mît en valeur ses formes, des mules rouges, et dans les cheveux, un étroit ruban rouge.

Elle avait laissé sa porte entrouverte. Elle vit Crane sortir de chez Ellis et fut prise de panique. Elle avait envie de s'enfuir, de se cacher, mais elle domina sa timidité et attendit, retenant son souffle.

Sans détourner les yeux, Crane se dirigea rapidement vers sa propre chambre, y pénétra et referma la porte derrière lui.

Elle regardait la porte, atrocement déçue. « Ne viendra-t-il pas me rejoindre ? » se dit-elle et, quittant sa chaise longue, elle se dirigea vers la porte afin d'inspecter le couloir.

Mais elle songea que Crane devait être en train de se changer, et retournant à sa chaise longue, elle reprit, sa pose alanguie.

« Que je suis donc idiote et naïve ! se dit-elle furieuse. Bien sûr qu'il ne va pas faire l'amour en smoking ! » Et à l'idée que sous peu elle serait dans ses bras avec ses lèvres contre les siennes, elle rougit violemment.

Plus d'un quart d'heure s'était écoulé lorsque Crane entra dans la pièce. Entre-temps, Grace avait souffert mille tourments. Était-ce bien d'agir de la sorte ? Ne suivait-elle pas les traces de sa mère ? Pourtant, puisqu'ils s'aimaient, c'était son droit de se donner à lui s'il le désirait. Lorsqu'elle s'aperçut qu'il était en pyjama sous sa robe de chambre, elle en eut le souffle coupé. Debout près de la porte, il la contemplait. Leurs regards se croisèrent et Grace fut comme hypnotisée. Pourtant, en voyant son visage souriant et plein de bonté, elle se détendit.

— Hello ! fit-il. Je pensais qu'à cette heure tardive vous seriez

profondément endormie au fond de votre lit.

— Oh non ! répondit-elle en se sentant rougir jusqu'à la racine des cheveux. (Il avait espéré la trouver au lit. Avait-elle gaffé, l'avait-elle mis dans une position embarrassante en restant debout ?) Je n'avais pas sommeil.

— Puis-je entrer alors ? fit-il, toujours sur le seuil de la porte, ou bien préférez-vous que nous en restions là ?

— Oh ! non, je vous en prie, dit-elle en lui tendant la main, qu'elle ramena d'ailleurs aussitôt. Ne partez pas, je vous en prie.

Il ferma la porte derrière lui et avança dans la pièce.

— Vous êtes bien belle, fit-il à haute voix. Je suis sûr que c'est pour moi que vous avez mis cette chose noire, n'est-ce pas ?

Grace, évitant son regard, souffrait de se sentir si rouge.

— Je... Je... J'ai pensé...

Il s'assit au pied de la chaise longue et lui sourit.

— Qu'avez-vous pensé ? fit-il gentiment.

Elle s'assit. Ses yeux scrutaient anxieusement le visage de Crane comme pour y découvrir le fond de sa pensée.

— Avez-vous vraiment envie de m'épouser ? réussit-elle à dire.

— Mais bien sûr. fit-il en lui prenant la main. Je vous veux plus que tout au monde. Dès que je vous ai vue...

— Oui. Je sais. Vous me l'avez dit. Mais je n'arrive pas à vous croire. J'ai réfléchi. Je... je suis un peu idiot, je le sais. Je ne connais rien à la vie, mais assez quand même pour savoir que les hommes... enfin qu'ils peuvent avoir envie d'une fille sans pour cela vouloir l'épouser. Si vous n'avez pas vraiment envie de m'épouser...

Elle s'interrompit.

— Allez-y, dites-moi, fit-il. Je vous en prie, dites. Si je n'ai pas envie de vous épouser... alors quoi ?

— Vous avez été si bon pour moi... je ferais n'importe quoi pour vous.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne veux pas vous épouser ? demanda Crane en l'attirant vers lui.

— J'ai parlé à Ellis. Il dit que je vous ferais honte, que je ne suis pas la femme qu'il vous faut et que vous regretteriez de m'avoir épousée.

Les doigts charnus de Crane se refermèrent sur son poignet. Leur chaleur lui redonnait de l'assurance.

— Il faut avoir pitié d'Ellis, dit Crane avec douceur. Il est amoureux de vous. Il me l'a dit. Vous êtes le genre de femme qui plaît aux hommes. Je sais ce qu'il éprouve, ma chère. Il ne sait plus ce qu'il dit, tant il est jaloux.

— Amoureux de moi ? répéta Grace surprise. Oh ! mais je n'en crois pas un mot. Il a été trop horrible avec moi... ce n'est pas comme vous. Non, je ne puis y croire.

— Mais, c'est la vérité, dit Crane en lui caressant le poignet. Le pauvre type est fou de jalousie. Il dirait n'importe quoi pour empêcher notre mariage. Il m'accuse en ce moment des choses les plus extravagantes.

Il se pencha vers elle et lui frôla la joue.

— Il dit que je vais vous assassiner.

— Comment peut-on être aussi méchant, dit Grace en sursautant.

Un frisson la parcourut. Sans savoir pourquoi, elle revit brusquement Crane à la cuisine, son visage défiguré par une terreur abjecte et ses lèvres qui formaient les mots : « J'ai cru que c'était Julie. » Elle frissonna encore.

— Mais il n'en pense pas un mot, dit Crane qui ne la quittait pas des yeux. Il est tout simplement fou de jalousie. N'importe quoi lui serait bon s'il pouvait gâcher notre bonheur. Vous n'avez pas peur, dites ? Serait-ce possible, ma chérie, que je vous fasse peur ?

Elle scruta son visage et n'y lut que tendresse et bonté. Alors elle lui saisit la main :

— Non, je n'ai pas peur de vous, dit-elle très vite. Je me refuse à croire un mot de ce qu'il a dit. Mais si vous aviez envie de me tuer, eh bien ! je me laisserais faire.

Elle tendit brusquement les bras et prononça d'une voix bouleversée par l'émotion :

— Je vous aime tant, Richard. Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez ; mais je vous en conjure, aimez-moi un tout petit peu.

« Incroyable, se dit-il. Elle a une âme de bonniche.

Où a-t-elle pu trouver des conneries pareilles ? » Mais il prit son visage dans ses mains et l'embrassa sur la bouche.

Pendant une seconde, prête à s'abandonner, elle lutta contre la tentation, songeant à sa mère, aux coups qu'elle avait reçus. Elle essaya de raidir son corps, de détourner la tête, de s'écarter de lui. Elle sentait ses doigts épais courir le long de son dos, s'attarder sur ses hanches. Les lèvres dures écrasaient les siennes, drainant ses forces. Alors, vaincue, elle se laissa aller.

Il la serrait tout contre lui, une main sur ses genoux, l'autre au bas de ses reins. Elle cédait à sa force sans savoir ce qui allait advenir, sentant que ceci n'était qu'une étape avant l'extase suprême. Puis, brusquement, elle se rendit vaguement compte qu'il s'était passé quelque chose, que les lèvres de Crane ne se pressaient plus contre les siennes ; que sa main reposait mollement sur son genou, qu'il avait desserré son étreinte. Elle eut le sentiment qu'il s'écarterait d'elle.

Elle ouvrit des yeux pleins de reproche et vit qu'il la contemplait avec une telle fixité qu'il ne devait même plus la voir, qu'il devait l'avoir oubliée. Et, répondant à son regard, il fronça le sourcil, pinça les lèvres et leva son index, comme pour l'avertir d'un danger.

Elle se sentit gagnée par l'inquiétude.

— Ne parlez pas, dit-il en approchant ses lèvres des siennes. Il y a quelqu'un dehors. J'ai entendu un bruit, comme si quelqu'un rampait derrière la porte.

Horriifiée, elle le saisit par les poignets.

— Rampait ? articula-t-elle silencieusement.

Il acquiesça de la tête, mit un doigt sur la bouche de Grace et demeura aux aguets.

— Je vais voir, murmura-t-il. N'aie pas peur. Tant que je suis là, tu ne crains rien.

— Non, fit-elle les yeux agrandis par le peur. Il ne faut pas. C'est dangereux...

Impatienté, il s'écarta d'elle, se leva et silencieusement gagna la porte. L'oreille collée au battant, il écoutait. Tandis qu'elle l'observait, Grace se dit soudain qu'il avait l'air terriblement inquiétant, menaçant.

Elle quitta la chaise longue, fit quelques pas, s'arrêta angoissée. Crane tourna doucement la poignée de la porte entrouverte. Il jeta un coup d'œil dans le couloir et se raidit.

Grace le rejoignit, la main sur la bouche, le cœur palpitant. La main de Crane lui enserra le poignet. Le contact de ses doigts épais lui donnait du courage. Il ouvrit légèrement la porte et indiqua le hall du doigt.

Ellis était là, par terre. Il avait réussi à s'emparer de l'annuaire du téléphone et le feuilletait d'une main tremblante. Il avait le teint cireux, les cheveux collés par la sueur et son pyjama noir et or était plaqué sur son dos. Grace aurait pu dénombrer ses vertèbres, pareilles à des billes alignées.

Sans lâcher le poignet de Grace, Crane l'observait. Ellis esquissa un geste triomphant comme s'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Après quoi, mettant l'annuaire de côté, il essaya d'atteindre le téléphone.

Tel un grand chat silencieux, Crane s'approcha de lui et lui retira le téléphone des mains à l'instant où il décrochait le récepteur.

— Vous ne devriez pas sortir de votre lit, vous savez, dit Crane avec douceur.

Un instant, Ellis demeura immobile, fou de rage, livide de peur. Puis il poussa un cri d'animal blessé et saisissant les chevilles de Crane se mit à les lacérer. Il avait baissé la tête et s'apprêtait à lui mordre la jambe lorsque Crane se décida à agir. Il n'eut aucun mal à se libérer les chevilles et s'emparant des mains d'Ellis, il les lui tordit derrière le dos. A genoux, il scruta le visage d'Ellis.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux, dit-il d'une voix sévère. Vous vous conduisez comme un fou et vous faites peur à Grace.

— Merde ! hurla Ellis, qui trop solidement maintenu était incapable de bouger. Lâchez-moi ! Je vous tuerai ! Vous ne la toucherez pas, je vous en empêcherai.

Crane regarda Grace par-dessus son épaule.

— Comprends-tu à présent ? fit-il en plongeant son regard dans ses yeux étonnés. Ou bien il est timbré, ou bien il est véritablement très malade. A ton idée, que dois-je faire ?

Comme Grace s'approchait, Ellis se tourna vers elle.

— Il va vous tuer, dit-il fiévreusement. Il faut absolument que vous m'écoutez. Il vous raconte des blagues. Votre seule chance de salut est dans la fuite immédiate. Il vous tuera comme il a tué l'autre. Il est fou. Vous ne comprenez pas ? Il tue pour le plaisir de tuer !

Grace s'agenouilla près de lui. Son visage respirait la pitié.

— Vous êtes malade, dit-elle doucement. Il ne faut pas vous énerver. Il est incapable de me faire du mal, voyons : il m'aime et moi aussi je l'aime. Ne dites pas de méchancetés, je vous en prie.

— C'est la vérité, fit Ellis haletant. Il a l'intention de vous tuer, pauvre petite sotte aveugle que vous êtes. Quittez cette maison ! Sauvez-vous à toutes jambes ! Vous ne comprenez donc pas ? C'est un tueur !

Grace se détourna, horrifiée par ses yeux hagards, désespérés.

— Vous êtes trop méchant. Il m'aime...

Ellis se tourna vers Crane.

— Salaud ! s'écria-t-il dans un sanglot hystérique, le visage complètement défait.

Il se mit à pleurer doucement et les larmes ruisselaient sur ses joues hâves.

— Vous lui avez bourré le Crane, mais vous n'arriverez pas à vos fins. Je trouverai bien le moyen de vous en empêcher. Vous ne lui ferez pas de mal. Je jure que vous...

— Allons, allons mon vieux, dit Crane avec douceur. Regagnez votre lit. Personne n'a l'intention de faire de mal à qui que ce soit. Vous avez eu un cauchemar. Vous êtes souffrant et fatigué. Allons, venez vous coucher, je vous soignerai.

Lui maintenant toujours les poignets, Crane prit Ellis dans ses bras.

— Je vous porterai aussi doucement que possible, dit-il. Et ne vous tourmentez pas pour Grace. Elle ne craint rien. Je vais la rendre très heureuse.

Tandis qu'il l'emportait, Ellis cria à Grace :

— Sauvez-vous, petite sotte ! Sauvez-vous !

— Elle ne se sauvera pas, dit Crane d'une voix suave. Elle m'a dit qu'elle était prête à faire n'importe quoi pour moi. Elle est à ma merci, Cushman. Vous perdez votre temps.

Ellis lui cracha au visage.

CHAPITRE XXVI

Grace se réveilla en sursaut. Elle avait rêvé que Crane était venu la retrouver dans sa chambre et qu'ils avaient fait l'amour ensemble. Emportée par l'extase, elle le tenait dans ses bras, le visage collé contre le sien. Elle sentait la caresse de ses doigts fermes sur sa nuque et de petits frissons lui parcouraient le dos. Mais brusquement, les doigts de Crane lui pressèrent la gorge, s'enfonçant dans sa chair avec une sauvage férocité ; elle était sur le point d'étouffer. Alors elle s'aperçut qu'Ellis avait pris la place de Crane, qu'il était là, contre elle. Prise d'une terreur indescriptible, elle observait son visage défiguré par une rage meurtrière, cependant que ses mains s'efforçaient de lui retirer la vie. Au même instant elle se réveilla, le cœur battant, trop effrayée pour avoir le courage d'ouvrir les yeux.

Elle demeura ainsi pendant plusieurs minutes. Peu à peu, elle finit par comprendre que c'était un mauvais rêve et, s'asseyant dans son lit, consulta la pendulette lumineuse qui se trouvait sur sa table de chevet. Il était deux heures moins le quart.

Nerveusement, elle inspecta du regard la pièce familière. Elle avait tiré les rideaux avant de se mettre au lit et, à la lumière de la lune, elle pouvait voir le contour des meubles et la lueur diffuse de la glace. Rassurée, elle s'allongea sous ses couvertures et referma les yeux, mais son cœur battait toujours et elle ne parvenait pas à vaincre son agitation.

« Ellis est vraiment un terrifiant petit homme, se dit-elle. Il a tout gâché. » Crane avait eu beaucoup de mal à le mettre au lit et lui avait administré un calmant. Comme il était bon pour Ellis ! Grace, qui avait le cœur tendre, était émerveillée par la douceur de Crane.

— Je vais le veiller, avait-il dit à Grace. Va donc te reposer. Je suis navré, mon petit, mais nous avons des tas de nuits en perspective, il nous faut être patients.

Et, lui prenant les mains, il l'avait attirée contre lui et embrassée.

Elle s'était mise au lit et n'avait pas réussi à s'endormir. Elle pensait sans cesse à ce qui se passait dans la chambre d'Ellis. Vers minuit, incapable de rester au lit, elle avait revêtu une robe de

chambre et s'était dirigée vers la porte. Apercevant de la lumière chez Ellis, elle s'était glissée jusqu'à la porte entrebâillée.

Bien calé dans une chaise confortable, la cigarette aux lèvres, la tête rejetée en arrière, Crane semblait étudier les moulures du plafond. Devinant sa présence, il s'était retourné brusquement, lui avait fait signe de se taire et, la poussant dans le couloir, avait refermé la porte derrière lui.

— Il dort, avait-il dit à voix basse. Le pauvre type est épuisé. Tu as vu comme il est hystérique ? Je suppose que c'est la fièvre. S'il n'est pas mieux demain matin, je ferai venir Safki.

— Faut-il que tu restes avec lui ? avait demandé Grace.

— Ça vaut mieux. Il est tellement bizarre ! S'il se réveillait pour se trouver tout seul, Dieu sait ce qu'il serait capable de faire.

Elle avait frissonné.

— Mais tu dois être fatigué, avait-elle dit en le prenant tendrement par la manche. Tu devrais essayer de dormir.

Il avait souri.

— Ça va très bien. Je n'ai pas besoin de sommeil. Retourne dans ton lit.

Maintenant qu'elle s'était démaquillée, il avait été surpris de la trouver aussi jolie dans son peignoir de soie, avec ses cheveux épars et son visage que la chaleur de l'oreiller avait rosé.

— Allons, viens. Je vais te border.

Il l'avait prise dans ses bras. « Elle ne pèse rien, s'était-il dit, mais quel corps merveilleux ! Est-il bien nécessaire que je surveille cette brute imbécile ? » Mais il avait résisté à la tentation. Si Ellis se réveillait et qu'il se trouvât seul, il était bien capable d'aller téléphoner et tout serait gâché. Non. Demain il se débarrasserait d'Ellis en le confiant à Safki et alors il serait libre d'accorder toute son attention à la petite. Elle était plus jolie qu'il ne l'avait pensé. Il y avait du sport en perspective.

Il l'avait portée dans sa chambre, posée sur le lit.

— Allez, retire ton peignoir, et au lit, ma belle. Je vais t'apporter

quelque chose à boire. Il faut que tu dormes, sinon demain tu seras fatiguée.

Grace avait senti redoubler son amour. « C'est le meilleur des hommes, s'était-elle dit. Comment Ellis peut-il affirmer de pareilles horreurs sur son compte ? »

Crane lui apporta une tasse de thé et un cachet.

— Ça te fera dormir. Je vais retrouver mon malade. Fais de jolis rêves, mon petit.

Le cauchemar l'avait réveillée, et il y avait peu de chances pour qu'elle se rendorme. Allongée dans la pénombre, elle revivait les heures qui venaient de s'écouler. Quel merveilleux changement ! C'était comme un conte de fées. Si seulement Ellis n'avait pas été là, elle serait couchée au côté de Crane. Brusquement, elle se mit à haïr Ellis : tout était sa faute. Il gâchait leur bonheur. Qu'il guérisse au plus vite et qu'il s'en aille. Tant qu'il serait dans la maison, la vie commune avec Crane n'était qu'un vain espoir.

Elle eut soudain terriblement envie de revoir Crane et, se glissant hors du lit, se dirigea à pas de loup vers la chambre d'Ellis. La lumière était allumée, mais la chaise de Crane était vide.

Elle hésita, se demanda s'il ne valait pas mieux qu'elle aille chercher son peignoir et décida finalement de jeter un coup d'œil dans la pièce, au cas où Crane se trouverait du côté de la fenêtre. Ellis avait les yeux ouverts et la regardait. Aussitôt, elle recula.

— Ne partez pas, supplia-t-il. Je vous en prie, il faut que je vous parle.

— Je n'ai pas envie de vous parler, dit-elle. Je retourne dans mon lit.

Puis elle ajouta :

— Où est-il ?

— Dehors, dans le jardin, dit Ellis doucement. Il a cru que je dormais. Je savais qu'il devait y aller, alors j'ai attendu en faisant semblant de dormir. Il enterre le flic.

— Que voulez-vous dire ? fit Grace suffoquée.

— Un agent est venu ce soir, dit Ellis très vite, comme s'il avait peur d'être interrompu. Celui qui vous a couru après, sur le terrain de golf. Il s'appelle Rogers. Il m'a vu par la fenêtre.

— Oh ! s'écria Grace en portant la main à sa bouche. Il vous a vu ? Et alors, il...

Elle s'arrêta, incapable d'approfondir la pensée qui venait de surgir dans son esprit.

— Oui, il m'a vu, mais Crane l'avait repéré, il savait que ce flic allait chercher du secours et nous arrêter, alors il l'a tué.

Grace le regarda fixement, puis rougit violemment.

— Vous n'avez donc pas fini de mentir ? s'écria-t-elle furieuse. D'abord vous dites que Richard veut me tuer, ensuite c'est le tour de l'agent. Comment pouvez-vous ? A quoi ça vous sert de mentir de la sorte ?

Elle se tordit les mains.

—... Richard dit que vous m'aimez. Je suis navrée pour vous, mais je ne puis vous aimer. Tous vos mensonges m'obligent à vous haïr. Je ne puis vous aimer. J'appartiens à Richard. Vous ne voyez donc pas que je suis sa chose ?

Elle avança dans la pièce, oubliant dans son agitation qu'elle portait un pyjama transparent.

— Cessez de dire des choses horribles, je vous en supplie. Je n'y crois pas. Jamais je ne vous croirai.

— Il l'a tué avec le couteau, celui dont il s'est servi pour poignarder Julie Brewer, dit Ellis sans la quitter des yeux. Il est dans le jardin, en train de l'enterrer. Allez-y voir, si vous ne me croyez pas. Prenez-le sur le fait et, quand vous aurez vu, fichez le camp en vitesse. Ne vous en faites pas pour moi. Peu m'importe ce qui m'arrive ; cela ne m'intéresse plus. C'est vous que je veux sauver.

— Mais Julie s'est suicidée ! cria Grace. Comment pouvez-vous dire de pareilles horreurs ? Il me l'a dit lui-même, il m'a raconté comment c'était arrivé. Vous êtes un monstre.

— Et à moi aussi, il a tout raconté, poursuivit Ellis en lui faisant signe de se taire. Il était là, debout, à se vanter. C'est un cas

pathologique. Il me l'a avoué. La mort des femmes l'intéresse. Du moins c'est ce qu'il dit. Safki est au courant, mais n'ose rien faire parce que Crane le tient. Crane a fait venir Julie et l'a tuée. Safki est arrivé au moment où Julie agonisait. Demandez-lui si vous ne voulez pas me croire. Voilà pourquoi Crane nous protège. Il vous a choisie comme victime. Demain, il se débarrasse de moi. J'irai chez Safki et vous resterez seule avec lui. Quand il se sera bien amusé avec vous, il vous tuera.

— Comment pouvez-vous imaginer de pareilles inepties ? demanda Grace en élevant la voix. Je refuse de vous écouter, de vous croire. Personne ne vous croirait.

— Il dit que vous êtes incroyable de naïveté ! Il pense que vous êtes farcie de romans feuilletons et de mauvais films. Il croit que vous êtes un peu demeurée. Il vous traite de bonniche et il est fiancé avec la fille d'un gros ponton qui est bardé de décorations.

Ecoeurée, Grace se détourna.

— Je crois que vous êtes fou, dit-elle. Et je vous hais. Ne m'adressez plus jamais la parole. Je vous ai assez vu et je le dirai à Richard.

Ellis éleva ses poings au-dessus de sa tête. Que faire ? Scragger était son seul espoir, il fallait absolument qu'il lui téléphone, maintenant qu'il avait repéré son numéro dans l'annuaire.

— A votre guise, dit-il en se calmant. Je vous sauverai malgré vous. Mais allez dans le jardin. Vous l'y trouverez.

Puis la colère le reprit et il se mit à hurler :

— Cela vous convaincra peut-être, espèce de gobe-tout !

— Je sors, dit-elle calmement, mais seulement parce que je sens qu'il a besoin de moi. Comme je n'ai aucune confiance en vous, je ferme la porte à clé.

Elle fit tourner la clé dans la serrure.

Furieux, Ellis essaya de se redresser.

— Non ! hurla-t-il. Ne m'enfermez pas ! J'ai besoin du téléphone. Il faut absolument que je téléphone.

— Richard ne veut pas que vous vous serviez du téléphone, dit Grace.

CHAPITRE XXVII

La pleine lune éclairait le jardin. Il n'y avait pas de vent, l'air était calme et chaud : c'était une nuit d'été paisible, merveilleuse.

Debout sur le seuil de la porte d'entrée, Grace inspectait la pelouse : Crane n'était pas sur le gazon ni du côté des massifs. Si, comme Ellis l'affirmait, Crane était dans le jardin, il devait se trouver du côté du bosquet. Grace retourna dans la maison, ouvrit la penderie du hall et revêtit un manteau de tweed léger qu'elle avait repéré dans la journée, puis elle sortit et se dirigea d'un pas rapide vers les sapins.

Elle allait retrouver Crane, non parce qu'elle avait cru Ellis, mais parce qu'elle ne pouvait plus supporter de demeurer seule avec lui dans le bungalow. Elle voulait voir Crane, se faire réconforter, lui répéter les mensonges d'Ellis et le supplier de se débarrasser de lui avant qu'il n'ait gâché leur bonheur.

Elle fit halte à la barrière qui menait au bosquet. Il faisait très noir et elle regretta de ne pas avoir emporté de lampe électrique. Elle s'était promenade par là avec Crane au cours de l'après-midi. Dans la journée, c'était un coin ravissant : d'étroits chemins bordés de grands arbres, des taillis pleins de fleurs et de roses grimpantes bordaient un grand étang qui se trouvait au centre du bosquet. Au-delà de l'étang, il y avait une lande, qui au printemps, se couvrait de narcisses et de jacinthes sauvages. Au-delà de la lande, il y avait un petit chemin étroit et tortueux qui menait à un bois. Lorsqu'ils l'avaient atteint, Crane avait fait demi-tour en disant qu'ils avaient suffisamment marché.

Elle se demanda dans quel coin du bosquet il pouvait bien être, espérant qu'il avait une lampe Grace à laquelle il lui serait possible de le repérer. Etant sourde, l'idée de l'appeler ne l'effleura pas.

Elle marcha longtemps dans l'obscurité totale et, déjà, elle commençait à s'inquiéter, à se demander si elle ne s'était pas égarée, si elle ne tournait pas en rond. Elle s'arrêta ; tout autour, c'était la nuit noire et le silence. Elle lutta contre la panique et poursuivit sa route. « Richard ne doit pas être loin, se dit-elle, et je serai sauvée. » Peu après, elle arrivait à l'étang qui miroitait sous la lune. Elle fit halte près de l'eau tranquille et scruta vainement la lande, dans l'espoir de

découvrir Crane.

Elle hésita à se diriger vers la lande, mais sachant que le chemin faisait le tour du lac, elle se décida à poursuivre son exploration.

Le chemin avait quelque chose d'étrange qui l'effrayait. Elle se demanda s'il y avait des chauves-souris dans les arbres ou bien des chouettes. Elle resserra les pans de son manteau et s'engagea lentement sur la lande. La terre céda sous ses pas, elle avançait difficilement, avec le sentiment d'être poussée par des mains invisibles et, par deux fois, elle s'arrêta, hésitante, jetant un regard en arrière vers l'étang. Mais elle reprit sa marche, décidée à retrouver Crane, songeant aussi qu'elle n'aurait pas le courage d'affronter seule l'obscurité du bosquet sur le chemin du retour.

La lande était féerique sous la lune qui éclairait le tapis de mousse à travers les arbres, ruisselait sur les roses grimpantes, les orchidées sauvages et les rhododendrons. Grace s'arrêta un instant, rassérénée, et reprit sa route. A l'orée du bois, elle hésita encore. Elle se sentait comme un enfant dans les contes de fées, sur le point d'aborder une forêt pleine de dragons et de créatures étranges. Elle avançait pas à pas, prête à battre en retraite au premier bruit. Soudain, elle se rendit compte qu'elle était prisonnière des ténèbres. La peur s'empara d'elle à tel point qu'elle en tomba à genoux, pétrifiée, haletante.

Elle demeura quelques instants couchée sur la mousse, luttant contre la peur. « Il faut que je revienne sur mes pas », se dit-elle. Elle fermait les yeux pour échapper à l'impression terrible que produisait sur elle l'obscurité environnante. « Il n'y a rien à craindre, dit-elle à mi-voix. Je n'ai qu'à retourner sur mes pas jusqu'à l'étang et, là, je me reposerai jusqu'à l'arrivée de Richard. Il faut que je retourne à l'étang. »

Elle ouvrit les yeux, se leva : au loin, droit devant elle, il y avait une vague lueur.

Aussitôt, elle reprit courage. Richard était tout près. Elle avait eu raison de venir, mais comme c'était bête d'avoir eu si peur. Elle se hâta vers la lumière.

Elle s'engagea dans un tournant et aperçut une lampe-tempête posée en plein milieu du chemin à une centaine de mètres de distance. Mais il n'y avait personne en vue : pas de Richard.

Elle atteignit la lanterne, la souleva et inspecta les alentours. A

présent ce n'était plus pour elle, mais pour Richard qu'elle avait peur. Affolée, elle se dit qu'il lui était arrivé malheur. Il avait dû glisser et se blesser ; avant de perdre connaissance, il avait rampé dans le sous-bois. A la lueur de la lanterne, elle constata qu'elle se trouvait dans un lieu particulièrement sauvage. Le chemin était bordé d'épais taillis, surplombé d'arbres centenaires, aux branches tordues, menaçantes. L'herbe était haute, emmêlée, le sous-bois envahi par les ronces, les racines et le lierre.

Elle allait appeler lorsqu'elle aperçut quelque chose qui la glaça d'effroi : une chaussure d'homme qui dépassait d'un buisson.

— Richard, cria-t-elle en se précipitant. Richard, tu es blessé ?

A quatre pattes, elle regarda sous les branches, reconnut une jambe de pantalon et une main. Mais au toucher, elle se rendit compte que c'était de la chair morte, et, affolée, se redressa. Pendant un moment, elle ne put coordonner ses pensées. Elle s'agenouilla encore, horrifiée. Puis elle se dit que Richard était mort et elle se mit à crier et à courir comme une folle.

Ses cris brisaient le silence de la nuit, effrayant les oiseaux endormis et les renards au fond de leurs tanières, mais elle ne savait pas qu'elle criait.

Richard était mort. Plus rien n'avait d'importance. Grace ne pouvait le laisser là. Il fallait appeler quelqu'un ; trouver une aide et ramener Richard chez lui. Safki, peut-être...

Elle revint sur ses pas en sanglotant, se baissa pour ramasser la lanterne et s'immobilisa, paralysée de peur. Quelque chose venait de bouger devant elle : une forme diffuse qui semblait issue de la terre et devenait à chaque instant plus grande, plus menaçante.

D'étranges yeux d'animal brillaient dans la lumière de la lanterne. Pétrifiée d'horreur, Grace vit Crane émerger des buissons. Il la prit dans ses bras et plongea ses yeux dans les siens.

— Je crains de t'avoir fait peur, je suis absolument navré, mon petit.

Elle s'accrocha à son manteau, se sentit prise de nausée, inondée de sueurs froides. Ses genoux se dérobaient sous elle et s'il ne l'avait pas solidement maintenue, elle serait tombée. Elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle retrouva ses esprits, elle était toujours dans ses bras. Allongée sur le sol, sa tête reposait sur les genoux de Crane. Elle le regarda, vit sur ses lèvres ce bon sourire qu'elle aimait, et avec un soupir de soulagement, se détendit.

— J'ai cru que tu étais mort, dit-elle en pleurant. Oh ! Richard, j'ai eu si peur !

— Bien sûr que tu as eu peur, mon petit, dit-il en lui caressant les mains. Tu n'aurais pas dû l'aventurer dans ces bois. Pourquoi es-tu venue ?

— Je voulais te voir, dit-elle. Ellis disait de telles horreurs !

Elle s'assit brusquement, lui agrippa les bras :

— Cet homme ! Il est mort ! J'ai cru que c'était toi !

Crane l'attira contre lui :

— N'aie pas peur, mon petit, fit-il. Je ne voulais pas que tu saches.

Elle se souvint des paroles d'Ellis.

— C'est l'agent ? fit-elle en le regardant, horrifiée.

Crane fit un signe affirmatif.

— Tu l'as tué ? demanda Grace en secouant sa manche. Tu l'as tué ?

A présent, le regard de Crane était attentif.

— C'est Ellis qui te l'a dit ?

— Oui.

Inconsciemment, elle tirait toujours sur sa manche.

— C'est un accident, dit Crane. Je ne cherchais qu'à te sauver. Je ne l'ai pas tué. Il regardait dans la chambre d'Ellis. Tu étais là. J'ai vu qu'il vous reconnaissait. Je me suis approché de lui à pas de loup et je lui ai assené un coup sur la tête. En tombant – il avait un couteau dans les mains, peut-être voulait-il s'en servir pour ouvrir la fenêtre – il s'est blessé à mort !

— Tu l’as happé ? et Grace stupéfaite.

— J’ai cru que nous aurions le temps de nous enfuir, dit Crane. Jamais je ne pourrai me pardonner. Je voulais faire ma vie avec toi, ma chérie. Je ne pouvais supporter l’idée d’être séparé de toi. Je ne l’ai pas frappé bien fort... mais il est tombé sur son couteau.

Elle ne douta pas un instant de la véracité de son récit et, l’entourant de ses bras, le serra contre elle.

— Tu es si bon pour moi, dit-elle en sanglotant. Je ne sais comment te le rendre. Tu ferais donc n’importe quoi pour moi ?

Sardoniquement, il sourit, sachant qu’elle ne pouvait le voir, puis il passa ses doigts dans les cheveux de Grace et approcha sa tête de la sienne, afin qu’elle puisse lire ses paroles.

— Je vais l’enterrer. J’étais en train de creuser sa tombe quand je t’ai entendue crier. Jamais on ne le retrouvera dans les bois. Gardons notre calme, c’est le seul moyen de nous en tirer. Demain, je me débarrasserai d’Ellis, et puis nous quitterons le pays – nous irons en Suisse ou en Amérique.

— Mais on le trouvera, dit-elle terrifiée. Cela finit toujours comme ça.

Il l’attira doucement contre lui.

— N’aie pas peur. Il faut avoir confiance en moi, dit-il. Tu vas m’attendre ici pendant que je l’enterre. Je n’en ai pas pour longtemps.

— Il faut que je t’aide, répliqua-t-elle en frissonnant. Tout cela est ma faute. Il n’y a pas de raisons pour que tu en supportes tout seul les conséquences.

Il eut un léger mouvement d’impatience qu’elle ne remarqua pas.

— Je te demande de rester ici, dit-il d’une voix légèrement irritée. Je suis assez grand pour me débrouiller tout seul.

Elle resta docilement auprès de la lanterne. L’attente fut longue. Elle était assise dans l’herbe, la tête entre les mains, incapable de comprendre que cette chose horrible fût une réalité. Il avait tué un homme ! Il l’avait fait pour la sauver. Elle était responsable de ce forfait, et à présent, il était en danger. Quand enfin elle leva la tête, elle le vit émerger des ténèbres à l’extrémité du chemin. Il y avait de

la boue sur ses chaussures et le bas de son pantalon. Ses mains aussi étaient pleines de boue.

Elle se leva brusquement et demeura figée sur place. Les yeux de Crane avaient une expression étrange qui l'effraya. Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras. Elle fut affolée par la brutalité de son étreinte, par son souffle rauque. Il écarta maladroitement les pans de son manteau, et, l'attirant brusquement contre lui, prit son visage dans sa main boueuse et l'approcha du sien.

Ce qu'elle lisait dans le regard de Crane, la fil s'écrier :

— Non ! Je t'en prie, pas ici !

Mais il ne parut pas l'entendre, car il écrasa sa bouche contre la sienne.

CHAPITRE XXVIII

Crane était debout, près de la fenêtre ouverte, dans la salle à manger ; les mains dans les poches, l'air préoccupé. Un silence étrange pesait dans le bungalow ; sous l'ardent soleil de midi, le jardin paraissait immobile.

Grace prenait un bain. Elle avait dormi tard et il ne l'avait pas revue depuis les événements de la nuit. Il se demandait si elle allait lui donner du fil à retordre.

Il avait rendu visite à Ellis : les petits yeux noirs du malade ne s'étaient pas détachés une seconde du visage de Crane ; des yeux durs, mauvais, à l'expression vengeresse. Il avait refusé d'ouvrir la bouche malgré les efforts de Crane qui, perdant patience, avait fini par le laisser. Il avait ensuite essayé d'obtenir Safki au téléphone, mais son appel était demeuré sans réponse. Crane en avait été fort irrité, car il voulait se débarrasser d'Ellis au plus vite. Il avait brusquement plein le dos de Grace et d'Ellis et désirait terminer cette affaire au plus tôt.

Ses deux énormes mains étaient serrées au fond de ses poches. Ce soir il tuerait Grace et l'enterrerait à côté de Julie et de Rogers, là-bas, dans le bois solitaire. A cette idée, il sentit battre son sang dans ses artères et, une fois encore, il fut possédé par cette sensation qu'il connaissait si bien ; elle obscurcissait sa conscience et paralysait toutes ses facultés.

Mais d'abord, il fallait se débarrasser d'Ellis. Il s'éloignait de la fenêtre, dans l'intention d'aller téléphoner à Safki, lorsqu'une chose insolite capta son attention. Il jeta un coup d'œil dans le jardin et sentit son cœur s'arrêter.

Il pouvait apercevoir les barrières qui clôturaient l'extrémité de la grande allée centrale. Derrière ces barrières, était arrêtée une Rolls-Royce démodée. Le major général Sir Hugh Franklin-Steward en descendait. Il dit un mot à son chauffeur et s'engagea à pas lents dans l'allée.

Un instant, Crane perdit la tête. Il sentit fléchir ses jambes, blêmir son visage. Qu'est-ce que ce bon vieux pouvait bien lui vouloir ? Et à cette heure encore ? Cela faisait des mois qu'il n'avait pas mis les

pieds dans le bungalow. James était-il allé le voir ? Avait-il des soupçons ?

Crane se ressaisit vite. Non, il ne s'était sûrement rien passé d'extraordinaire ; il était bien trop malin pour cela. Il avait roulé James. Le vieux venait sans doute lui faire une petite visite, ne l'ayant pas vu depuis plusieurs jours. Crane retrouva son assurance. Cette rencontre pouvait être palpitante s'il savait jouer serré. C'était quand même marrant de penser qu'il recevait le chef de la police du district chez lui, alors que dans la pièce voisine il cachait un criminel célèbre et une voleuse. Excellente épreuve pour ses nerfs, mais il valait mieux auparavant s'assurer de ne pas être dérangé.

Il gagna rapidement la salle de bains : Grace était en train de mettre son peignoir. Ses cheveux étaient embués par la vapeur et son visage sans fard paraissait jeune et innocent. Elle avait néanmoins des cernes sous les yeux.

A la vue de Crane, elle eut un léger mouvement de recul, rougit et détourna la tête. Il la prit par le bras et l'attira vers lui.

— Ecoute-moi bien, dit-il. Le chef du district est dans l'allée. J'ignore ce qu'il me veut, mais je suis certain qu'il ne sait pas qu'Ellis et toi vous vous cachez chez moi. Va chez Ellis et reste avec lui. Enferme-toi.

il lui tendit un fusil qu'il avait décroché du râtelier, dans le hall.

— S'il fait l'idiot, menace-le avec cet outil. Et maintenant, ouste !

Grace faillit lâcher le fusil. Elle tremblait, s'accrochait à Crane :

— Mais je n'ose pas, balbutia-t-elle. Je... j'ai peur. Oh ! Richard ! s'ils savaient ?

— Vas-y et tais-toi, dit Crane sèchement. Il sera ici d'un instant à l'autre. Laisse-moi faire. Je saurai m'y prendre avec lui. Il n'y a rien à craindre, mais il faut qu'Ellis reste tranquille.

Il la poussa hors de la salle de bains, tout le long du couloir jusqu'à la porte d'Ellis.

— Enferme-toi à clé et pas un bruit, dit-il en ouvrant la porte qu'il referma sur elle.

Au même instant, le timbre de la porte d'entrée résonna. Il eut un

sourire narquois qui découvrit une rangée de grandes dents blanches.

« Allons-y, se dit-il. Ce vieux fossile ne me possédera pas. Si ce fou d'Ellis reste tranquille, on va rigoler cinq minutes. Mais il ne fera rien, se dit-il pour se rassurer. Il a trop peur ; il tient trop à sa peau. »

Il se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit.

— Oh ! bonjour, monsieur, dit-il avec un sourire aimable. Je ne m'attendais pas au plaisir de votre visite. Entrez donc, vous arrivez à temps pour l'apéritif.

Sir Hugh jeta un regard pensif sur le beau visage ouvert de Crane. « Beau garçon, se dit-il. James doit être cinglé. Ce gars-là ne ferait pas de mal à une mouche. Enfin, tant pis, il va falloir que je m'exécute. »

— Comment va, Richard ? dit-il en lui serrant la main. Cela fait plus d'une semaine que je ne vous ai vu. Qu'est-ce que vous devenez ?

« Jusqu'à présent, ça peut aller, se dit Crane en le conduisant au salon. Le vieux a l'air songeur – rien d'affolant –, mais d'assez bon poil. »

— J'ai essayé de baisser mon handicap, monsieur, dit-il en riant. Impossible de descendre au-dessous de trois. J'ai passé presque tout mon temps sur le terrain de golf. J'espérais vous faire une surprise.

— Trois, hein ? dit Sir Hugh en choisissant un siège confortable dans lequel il s'installa. Je voudrais en être à trois de handicap. La dernière fois que j'ai marqué mes coups sur une carte, ils m'ont fichu un misérable handicap de douze. Enfin, je suppose qu'à mon âge, ce n'est pas trop moche.

— Je n'aurais pas pensé que vous eussiez plus de six, monsieur, dit Crane avec gentillesse.

Il chercha des yeux la bouteille de whisky, se souvint qu'il l'avait laissée chez Ellis et jura à mi-voix. Ça ne lui aurait pas fait de mal et au vieux non plus. Heureusement qu'il y avait du xérès. Il se dirigea vers la cave à liqueurs.

— Gin ou xérès, monsieur ? Je suis navré, mais je n'ai plus de whisky.

— Merci, je ne prendrai rien, dit Sir Hugh. Je préfère ne rien prendre avant le déjeuner. Mais servez-vous. Ne vous en privez pas à

cause de moi.

Il se caressa la mâchoire en se demandant comment il allait s'y prendre pour entamer la conversation.

— J'y ai renoncé aussi – du moins avant le déjeuner. dit Crane, en pensant qu'il valait mieux garder toute sa tête. Comment se portent les roses, monsieur ? fit-il en voyant Sir Hugh hésiter.

« Le vieux a quelque chose qui le turlupine, se dit-il. Le mieux est d'entretenir la conversation afin de lui rendre la besogne aussi difficile que possible. »

Au mot de roses, le visage du vieillard s'éclaira. Puis il se rendit compte que s'il commençait à parler de son violon d'Ingres, il n'arriverait jamais à ses fins et, résistant à la tentation, il dit :

— Passons sur les roses, Richard. Je suis venu vous demander un renseignement.

« Il sait donc quelque chose, se dit Crane. Minute papillon. Ça doit être sérieux. C'est la première fois qu'il ne donne pas dans le panneau des roses. Qu'est-ce qui se mijote ? »

— Oui, monsieur, dit-il en s'asseyant.

Il alluma une cigarette, et s'aperçut, vexé, que ses mains tremblaient.

— On me dit, Richard, que vous avez une sœur mariée – une M^{me} Julie Brewer – commença Sir Hugh très mal à l'aise et caressant sa joue.

James ! Il avait fait son rapport à Sir Hugh. Il s'agissait maintenant de faire bien attention. Avec Sir Hugh, l'histoire de la sœur ne pouvait pas coller. C'était son futur beau-père, et Sarah voudrait évidemment faire la connaissance de sa future belle-sœur. Il avait manqué de sagacité, oublié les conséquences possibles d'une pareille affirmation. Tant pis, il était trop tard pour revenir là-dessus. Mais comment s'en sortir ?

— Vous avez vu James ? dit-il. De quoi s'agit-il, monsieur, d'un interrogatoire ?

— Non, mon ami, mais je suis ennuyé. James est venu me raconter une histoire extravagante dans laquelle vous êtes impliqué,

dit Sir Hugh en décidant de jouer cartes sur table.

Il n'allait tout de même pas essayer de prendre son futur gendre au piège. C'était un héros et il en était fier. D'autre part, sa fille, un être glacé, trop bien élevée, lui faisait peur. S'il l'avait pu, il l'aurait volontiers troquée pour Crane.

— S'il faut en croire James, vous prétendez que cette Julie Brewer est votre sœur. Or, il s'est rendu à Somerset House et a découvert que vous n'avez pas de sœur.

« Merde, se dit Crane. Je ne m'attendais pas à celle-là ! » Il fit un effort pour surmonter son inquiétude, mais ses mains étaient moites et glacées.

— Il n'a pas perdu son temps, fit-il en souriant. J'ai grand-peur qu'en m'espionnant de la sorte, il m'ait fourré dans un terrible pétrin.

— Oh ! (Les yeux d'un bleu fané prirent une expression peinée.) Vous feriez peut-être mieux de vous expliquer, Richard. Vous ne niez pas avoir dit qu'elle était votre sœur ?

— Bien sûr que non, répondit Crane sur un ton de franchise. Et, bien entendu, je lui ai menti. Je n'ai pas de sœur.

— En effet, James l'a vérifié. Il me dit que cette Brewer est... heu... une...

Sir Hugh bredouilla, se racla la gorge, secoua la tête :

— Je suppose qu'il sait ce qu'il dit ?

— J'en ai bien peur, monsieur, c'en est une, en effet...

— Et elle demeurerait ici ? demanda Sir Hugh sans réussir à dissimuler ses sentiments. Une femme de cette espèce ? Ce n'est pas possible !

— Oh ! non, monsieur, dit Crane. Pas ici, non ; je n'ai tout de même pas ce genre de fréquentation !

— Je suis bien heureux de vous l'entendre dire, déclara Sir Hugh dont le soulagement évident avait quelque chose de pathétique. J'ai dit à cet imbécile de James que vous étiez un gentleman.

Il se rendit brusquement compte qu'il n'avait pas tiré au clair l'affaire que James lui avait relatée et regarda Crane en clignant des

yeux.

— Mais, bon Dieu, elle était ici ! Vous l'avez présentée à James comme votre sœur, vous lui avez même montré sa carte d'identité.

— Je lui ai montré la carte d'identité de Julie, monsieur ; mais la jeune femme n'était pas Julie.

Sir Hugh croisa puis décroisa ses longues jambes. Il passa sa main sur son Crane chauve et fronça le sourcil.

— Et qui donc était-ce ?

— Je ne puis vous le dire, monsieur, fit Crane sèchement. Il s'agit de l'honneur de quelqu'un d'autre.

— Mais il faut que je le sache, insista Sir Hugh, d'une voix glaciale. James dit que la jeune femme était une dénommée Grace Clark, recherchée par la police.

Crane, désespéré, comprit qu'il n'avait pas réussi à rouler James. « Tant pis, se dit-il. Je vais rouler Sir Hugh, et si j'y réussis, James n'osera pas pousser plus loin son enquête. »

— Qui ça, monsieur ? fit-il en feignant la surprise.

— Grace Clark, répéta Sir Hugh. Vous avez peut-être vu son nom dans les journaux ?

— Il me semble que oui, en effet. Vous parlez de cette fille sourde ? Mais qu'est-ce... Pourquoi vraiment... écoutez-moi, monsieur, ceci est grotesque.

— C'est sérieux, mon ami, fit Sir Hugh d'une voix grave. Il me faut une explication. Il faut que je sache comment vous êtes entré en possession de la carte d'identité de cette femme et le nom de la personne qui demeure chez vous.

— Mais elle ne demeure plus ici, dit Crane précipitamment. Elle est partie hier soir.

— Eh bien, qui était-ce ?

Crane se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Voilà qui me met dans une situation embarrassante, dit-il. Vous ne pensez pas que ce soit Grace Clark, dites, monsieur ? Vous ne

croiriez tout de même pas une chose pareille ?

Fort embarrassé, Sir Hugh observait Crane. Le jeune homme paraissait ennuyé : il avait sûrement mauvaise conscience. James aurait-il eu raison ?

— Vous n'avez toujours pas répondu à mes questions, Richard, fit-il sèchement. Il va falloir que vous y répondiez, vous savez. Sinon je serai obligé de passer l'affaire à qui de droit, et vous savez ce que cela signifie.

— Seigneur ! s'écria Crane. Ceci doit rester entre nous, monsieur. C'est une histoire terriblement délicate.

Il fit semblant d'hésiter, se rassit. Il avait trouvé.

— Très bien, monsieur, je vais tout vous dire. Je ne vous demande pas de me promettre la discrétion ; j'espère seulement que vous ferez votre possible pour étouffer l'affaire quand vous connaîtrez tous les faits.

— Je ne promets rien, dit Sir Hugh, de plus en plus ennuyé. Si c'est une affaire qui concerne la police, il faudra bien l'en informer.

— Je comprends bien, mais ce n'est pas une affaire de police. D'abord, je vais vous parler de Julie Brewer, dit Crane. Lorsque j'étais cantonné à Biggin Hill, monsieur, avec mon escadrille, j'ai fait la connaissance d'un garçon du nom de Ronnie Chadwick. (« Je suis navré, mon vieux Ronnie, mais je suis dans le pétrin et cela ne peut te faire de mal », se dit Crane.) Nous sortions souvent ensemble et nous sommes devenus copains. Le jour où on nous a désignés pour le raid sur Dieppe, Ronnie m'a demandé au cas où il lui arriverait quelque chose, de renvoyer ses effets personnels à sa mère. Naturellement, je le lui ai promis et nous nous sommes mis à blaguer, bien persuadés qu'il n'arriverait rien. Malheureusement, le pauvre Ronnie n'est pas revenu. En examinant ses affaires, monsieur, j'ai découvert qu'il avait donné quelques bagues à une personne du nom de Julie Brewer. Je n'y ai attaché aucune importance jusqu'au jour où la mère de Ronnie a écrit à son chef d'escadrille pour lui réclamer les fameuses bagues. Ce dernier m'en a parlé et m'a conseillé d'aller voir cette Julie Brewer pour tâcher de savoir pourquoi Ronnie lui avait donné les bagues. Quand j'ai pu me rendre à Londres, je suis allé chez elle pour découvrir que c'était une grue. Elle a refusé naturellement de me rendre les bagues et il m'était difficile d'écrire à la mère de Ronnie pour lui expliquer la chose. Alors j'ai décidé de les lui acheter.

Sir Hugh hochait la tête. Ses yeux s'étaient adoucis. Il paraissait presque heureux.

— Voilà qui vous honore, mon garçon.

— L'idée était bonne, monsieur, dit Crane avec modestie, mais ça n'a pas marché. Elle a refusé de se séparer des bagues tant qu'elle n'avait pas l'argent. Lorsque je lui ai donné l'argent, elle a prétendu qu'elle n'avait pas eu le temps d'aller chercher les bagues à la banque et qu'elle me les enverrait. Elle était astucieuse et elle m'a eu jusqu'au trognon. Je lui ai barboté sa carte d'identité en guise de gage, mais je n'ai jamais eu les bagues et je ne les aurai sans doute jamais.

— Je vois, dit Sir Hugh qui commençait à comprendre. Bon Dieu, mon garçon, vous avez agi en gentilhomme. Vous savez qu'elle a disparu ?

— Vraiment ? dit Crane feignant la surprise. Tant pis pour mes cinq cents livres. Quel idiot j'ai été de lui faire confiance. Je suppose que la police... non, il vaut mieux que la police ne soit pas informée. La mère de Ronnie pourrait apprendre quelque chose.

— Très délicat, dit Sir Hugh en se mouchant violemment. Enfin, vous avez fait de votre mieux, et vous avez voulu rendre service à un vieux camarade. C'est un beau geste, Richard.

— Je n'ai pas encore fini, monsieur, dit Crane en essayant de prendre un air gêné. J'espère que vous serez également satisfait quand vous saurez la suite.

— Oui, oui, dit Sir Hugh dont le visage se rembrunit. Allez-y mon ami. Qui était la personne qui habitait sous votre toit ? Je dois vous dire, Richard, que ce fut un choc pour moi de découvrir qu'il y avait ici une femme seule. Je m'étais figuré que vous aimiez Sarah.

— Bien sûr que je l'aime, dit Crane précipitamment. Et vous savez bien que j'espère l'épouser. Cette femme – il n'y avait rien entre nous, monsieur, je vous le jure. Je sais que les apparences sont contre moi, mais... – enfin je crois qu'il vaut mieux que je commence par le commencement.

— Vous me rassurez, Richard.

Les yeux bleus le scrutaient attentivement.

—... Vous êtes trop chic pour vous blanchir avec de vils

mensonges, n'est-ce pas, mon ami ?

— Je l'espère bien, monsieur, fit Crane en se retenant pour ne pas éclater de rire.

(Ce vieux fossile était vraiment incroyable ! Pire encore que Grace !)

— Voici la partie délicate de mon histoire, monsieur, poursuivit-il, et j'ai hésité à... – franchement, monsieur, vous êtes bien la seule personne à qui je le dirais. Il s'agit de Lady Cynthia Crowbridge.

Sir Hugh se raidit, quitta son siège.

— La fille du général Crowbridge ? fit-il d'une voix étranglée.

— Oui, monsieur. Vous savez qu'elle divorce ?

— Et alors ?

— Elle s'est éprise d'un de mes amis, monsieur, et ils ne voulaient plus attendre. Si cela se savait, le vieux général en mourrait, monsieur. Vous savez combien il est à cheval sur les convenances ; le divorce de Cynthia serait dans le lac. Je suppose que j'ai eu tort, mais ils me faisaient pitié. Je leur ai proposé de se retrouver chez moi. Ils ont passé plusieurs nuits sous mon toit. Le procureur du roi en ferait une maladie, s'il le savait.

— Sans aucun doute, dit Sir Hugh en se frottant la tête. C'est vraiment effrayant, Richard. J'aimerais mieux, dans un sens, que vous ne me l'eussiez pas dit.

— Je sais, monsieur, dit Crane en réfrénant son envie de rire, mais imaginez dans quelle situation je me suis trouvé. Vous savez que Cynthia est passionnée de golf – ou, du moins, je suppose que vous ne le savez pas. Elle joue merveilleusement bien et m'a suivi sur le terrain, l'imbécile, bien décidée à faire quelques balles. Elle est tombée sur Rogers et a perdu la tête. Elle s'est figurée que Rogers la reconnaîtrait – on voit chaque semaine sa photo dans le Tatler – et elle était censée se trouver à Londres auprès de sa tante, à jouer les épouses innocentes au cœur brisé. Elle a fichu le camp. Rogers, qui l'avait prise pour la voleuse du club, l'a poursuivie. J'ai vite inventé n'importe quel bobard, disant qu'elle était sourde et qu'elle n'avait pas entendu Rogers l'appeler. J'avais espéré qu'ils prendraient cela pour de l'argent comptant, mais j'aurais dû me méfier. Vos agents sont très futés.

Sir Hugh était radieux.

— Voilà qui est extraordinaire ! s'écria-t-il. Beaucoup de bruit pour peu de chose. Et qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter à James ? Il vous attend avec des menottes.

« J'ai gagné, se dit Crane. Je l'ai possédé ! » Il se sentit si soulagé qu'il éclata de rire.

— C'est comique, n'est-ce pas, monsieur ? Ce pauvre vieux James qui se figurait que je protégeais une voleuse !

Sir Hugh eut un sourire gêné.

— Je ne crains pas de vous avouer, mon ami, que j'étais un peu préoccupé moi-même. Enfin, il s'agit de ne pas vendre la mèche. J'ai eu le général Crowbridge comme chef. Pour rien au monde je ne voudrais lui causer de la peine.

— Vous pourriez peut-être dire à James que vous avez discuté avec moi et que je vous ai fourni des réponses satisfaisantes. Vous n'êtes pas obligé de lui raconter toute l'histoire, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, je ne le pense pas. Mais dites-moi, Richard, ce n'est pas tout. James a les empreintes digitales de Lady Cynthia. Le saviez-vous ?

Le visage de Crane se rembrunit. Il hocha la tête.

— Oui, et là aussi je suis intervenu. Si vous vous en souvenez, monsieur, Lady Cynthia est allée un jour à Scotland Yard (« j'espère que le vieux ne va pas vérifier mes dires ») et par blague on a enregistré ses empreintes. Je ne savais pas si elles figuraient au fichier et j'avais peur que James ne découvre sa véritable identité. Alors j'ai persuadé Daphné de substituer ses empreintes à celles de Lady Cynthia. C'est une brave fille et, naturellement, je l'ai dédommée.

— C'est très mal de sa part, dit Sir Hugh. Mais je comprends bien dans quel but vous avez agi. En fait, Richard, vous vous êtes remarquablement bien comporté.

Crane se leva, se dirigea vers sa cave à liqueurs et remplit deux grands verres de xérès.

— Vous n'allez pas me le refuser, monsieur. J'ai l'impression que

nous l'avons tous deux bien mérité. Je dois vous avouer que toute cette histoire m'a terriblement tourmenté et que je suis ravi de m'être confié à vous.

Sir Hugh prit son verre et le regarda en fronçant les sourcils.

— Rogers a disparu, dit-il en songeant brusquement à James. James dit que... mais à présent, tout cela ne tient plus debout.

« Minute, papillon, se dit Crane. Tu n'es pas encore tiré d'affaire. »

— Rogers a disparu ? dit-il.

Il se fut un instant et poursuivit :

— Etant donné les circonstances, cela ne me surprend pas.

— Les circonstances ? dit Sir Hugh étonné. Quelles circonstances ?

— Je vais encore être indiscret, monsieur, mais je vais vous le raconter. J'ai l'impression que tout le monde se confie à moi. Il s'agit de Daphné.

— Vous parlez de la fille de James ?

— Oui. Il se trouve que je la connais assez bien. Elle est venue me demander conseil la semaine passée. Elle avait des ennuis : Rogers lui avait fait un enfant.

— Bonté divine ! s'écria Sir Hugh qui faillit lâcher son verre de xérès.

— J'en ai parlé à Rogers, mais il avait pris son plaisir et n'avait nullement l'intention de régulariser. Je lui ai dit que s'il ne se décidait pas à la fin de la semaine, je vous en parlerais. Je suppose qu'il a perdu la tête et qu'il a mis les voiles. Je ne pense pas que nous entendions jamais parler de Rogers, monsieur.

— Et ce sera tant mieux, dit Sir Hugh rouge de fureur. Des hommes de ce genre, nous n'en voulons point. Il va pourtant falloir que nous mettions la main sur lui. De toute façon, vous avez bien fait, mon ami. Et la fille ? Que va dire ce pauvre James ?

— Elle n'a pas voulu suivre mes conseils et s'est fait... qu'importe, monsieur, tout est rentré dans l'ordre. Elle a eu tort, mais

c'est comme ça. Est-il besoin de le dire à James ? Si vous lui racontiez que Rogers a déserté et que vous n'avez pas l'intention de poursuivre l'affaire, vous éviteriez bien des tourments à ce pauvre vieux. Il a rendu de grands services à la police, n'est-ce pas, monsieur ? Ce serait charitable de le ménager. Il adore sa fille, et de savoir la vérité lui porterait un coup terrible.

Sir Hugh vida son verre et se leva.

— Vous êtes un brave type, Richard, je vous demande pardon si j'ai douté de vous, ne fût-ce qu'un instant, dit-il en posant sa main sur l'épaule de Crane. Vous serez un mari épatant pour Sarah. Vous pensez sans cesse aux autres. Je m'en étais déjà rendu compte et j'ajoute que vous vous êtes comporté en gentilhomme dans toutes ces lamentables histoires. Mon ami, je suis fier de vous.

CHAPITRE XXIX

Debout sur le seuil de la porte. Crane regarda Gracè, puis Ellis. Tous deux étaient crispés, mais c'était Grace qui semblait avoir le plus peur. Il était ravi de les maintenir en haleine et pénétra dans la pièce avec sur son visage une expression fermée, secrète. Il s'arrêta, attendant qu'ils le questionnent.

Mais ils ne disaient rien, comme s'ils eussent redouté de briser la magie du silence.

Alors, ne pouvant plus contenir sa jubilation, il s'écria ;

— Tout va bien ! Il est parti !

Il eut un rire bref, triomphant.

— J'avais l'impression de jouer avec une truite. C'était merveilleux ! Il a cru tout ce que je lui ai raconté !

Il pointa son index en direction d'Ellis.

— J'ai retiré la corde de votre cou de poulet. J'aurais voulu que vous m'entendiez. J'ai été formidable. J'ai trouvé une réponse à tout. Ce vieux singe de James a découvert des tas de choses, mais j'ai démolì ses hypothèses et Sir Hugh est parti en se disant que j'étais le meilleur des types... Il... il dit qu'il est fier de moi, ajouta Crane, dans un éclat de rire hystérique.

Grace posa le fusil, aspira une longue bouffée d'air.

La tête d'Ellis retomba sur son oreiller, mais ses yeux étaient pleins de méfiance et d'inquiétude.

Crane s'arrêta brusquement de rire en voyant qu'ils l'observaient d'un air étrange.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il. Vous n'êtes pas contents ? Vous ne trouvez rien à me dire – merci, ou n'importe quoi ? C'est pourtant Grace à moi que vous avez échappé à la police à cette heure !

— Et vous ? demanda Ellis.

Crane rougit :

— Je crois que je vous ai assez vu, dit-il avec un regard mauvais. Vous ne pensez qu'à faire des histoires. Vous partirez aujourd'hui même. Safki s'occupera de vous et, quand vous serez guéri, vous serez libre de faire ce que bon vous semble. Mais vous quitterez cette maison aujourd'hui.

— Oui ? dit Ellis, le regard fixe. Et elle ?

— Ne vous occupez donc pas d'elle, dit Crane. Elle reste avec moi.

— Oh ! non, dit Ellis. Nous sommes venus ensemble, nous partirons ensemble.

Crane se rendit compte qu'il avait laissé tomber le masque et fit un effort visible pour se ressaisir. Il se tourna vers Grace, avec cette expression tendre qu'il prenait si facilement, et lui dit :

— Je suis navré de m'être mis en colère, ma chérie, mais je viens de passer un mauvais quart d'heure avec le vieux. Tu as saisi les dernières paroles d'Ellis ? Il veut que tu partes avec lui. Tu es libre, tu sais. Est-ce que tu désires partir avec lui ?

Grace frissonna, secoua la tête.

— Elle vient avec moi, quand même, dit calmement Ellis. Vous pourrez trouver quelqu'un d'autre pour vous distraire. Regardez-la, elle n'est vraiment pas formidable. Vous pouvez trouver bien mieux.

— La ferme ! cria Crane.

Il s'approcha de Grace, lui prit la main :

— Je ne veux que toi. Tu le sais, n'est-ce pas ? Si tu restes, nous serons très heureux ensemble.

— Ne l'écoute pas, fit Grace, haletante, sortons d'ici, je t'en conjure. Il va tout gâcher si nous le laissons faire.

— Voilà qui me paraît définitif, fit Crane.

Et sans que Grace s'en aperçoive, il décocha un sourire ironique à Ellis.

— Si elle connaissait toute la vérité, elle ne voudrait pas rester,

dit Ellis.

Crane fut surpris par son calme. Ellis poursuivait.

— Expliquez-lui donc quel genre de salaud vous êtes et laissez-lui faire son choix.

Crane eut un rire gêné.

— Allons, allons, à quoi bon m'insulter ? dit-il. Mais si ça peut vous faire plaisir, on va lui donner le choix.

Il regarda Grace.

— Tu as compris de quel nom il vient de me traiter ? Eh bien ! je tiens à ce que tu saches quel genre d'homme il est, lui. C'est un traître. C'est Cushman, Lord HawHaw n° 2 : le type qui parlait à la radio de Berlin. Tu ne l'as jamais entendu à la radio ?

Grace eut un mouvement de recul.

— Je m'en fiche pas mal. Il... il ne m'intéresse pas. Je ne veux plus rester dans cette pièce à écouter ses méchancetés.

— Mais il ne faut pas t'en fiche, dit Crane doucement. La police le recherche et, si on le trouve, il sera pendu. C'est quelque chose que tu pourras raconter à tes petits-enfants, (« si jamais ça t'arrive d'en avoir »). Mais c'est un criminel célèbre, voyons !

— Je t'en prie, Richard, dit Grace en se tordant les mains. Je t'en prie, ne parlons plus de lui...

— Bon, bon, dit Crane en haussant les épaules. Ce n'est évidemment pas un beau sujet de discussion. Je pensais néanmoins que tu aimerais savoir à qui nous avons affaire.

— Et vous ? fit Ellis hargneusement. Si vous lui parliez un peu de vous. J'aime mieux être dans ma peau que dans la vôtre...

— Ellis prétend que j'assassine les femmes par pur plaisir, dit Crane sans quitter Grace des yeux. Il est persuadé que je suis fou et que j'ai l'intention de te tuer dès qu'il aura le dos tourné. Il est persuadé que j'ai attiré Julie ici pour l'assassiner. Il ne veut pas croire que la pauvre chérie était ma sœur et qu'elle s'est suicidée. Voilà les faits, ma chère.

Il recula et indiqua dramatiquement Ellis du doigt :

— Lui ou moi. Choisis entre nous deux : Cushman, le traître, ou Crane, l'assassin.

— Vous l'avez entendu, dit Ellis à Grace. Choisissez, mais prenez votre temps. Vous êtes-vous demandé pourquoi il nous avait cachés, s'il était possible qu'il vous aime ? Regardez-le. Regardez ses yeux. Pensez-vous qu'un homme de cette sorte puisse aimer quelqu'un d'autre que lui-même ? Souvenez-vous de l'agent de police. C'était un meurtre prémédité. Demandez-vous ce qui est arrivé à Julie Brewer. Réfléchissez. C'est votre dernière chance de salut. Si vous restez avec lui, il vous...

— Assez ! dit Grace en s'éloignant. Je refuse de vous écouter !

Elle courut à Crane, lui prit la main.

— Je t'en prie, laissons-le, dit-elle d'une voix suppliante. Si tu veux de moi, si tu crois que je ne te ferai pas honte, je resterai avec toi.

— Bien sûr que je veux de toi, ma chérie, dit Crane en la serrant contre lui.

Par-dessus sa tête, il souriait triomphalement à Ellis.

— Elle est inouïe, hein ? Une imbécile pleine de confiance ! Dois-je essayer de la persuader de me quitter – rien que pour s'amuser cinq minutes ?

— Je vous le conseille. Crane, dit Ellis à voix basse. Sinon vous pourriez le regretter...

— Ne croyez pas que vous me fassiez peur, dit Crane furieux. Je le fais parce que ça m'amuse, pour vous montrer quel pouvoir j'ai sur elle. Je pourrais lui faire faire n'importe quoi.

— Ne soyez pas si sûr de vous, dit Ellis.

Grace s'écarta brusquement de Crane pour voir son visage, car elle se doutait qu'on parlait d'elle.

Il lui sourit.

— Je ne veux pas te contraindre à rester, ma chérie, dit-il en la tenant dans ses bras. Et si ce qu'il disait était vrai ? Et si j'étais vraiment un détraqué ? On lit fréquemment des articles sur des cas

analogues. Le monde est plein de fous. Tu ne sais rien de moi. Je suis peut-être un de ces monstres à l'air inoffensif qui attaquent les femmes à l'improviste. Et si je me jetais sur toi, après le départ d'Ellis ? Tu ne regretterais pas d'avoir négligé l'avertissement ?

— Ne parle pas comme ça, je t'en conjure, fit Grace en l'implorant des yeux. Peu importe ce qu'il m'arrive, du moment que je suis avec toi.

Crane fronça le sourcil.

— Mais là n'est pas la question, dit-il sèchement. Je te demande : est-ce que tu crois ce qu'il dit ? Que je suis un assassin ?

Elle se détourna en criant :

— Quelle raison ai-je de vivre ? Je suis sourde, murée dans ma solitude. Personne ne veut de moi. Tu m'as donné le bonheur, tu as été bon pour moi. Si tu me tues, cela m'est égal, mais que deviendrais-je si je te quittais ?

Crane la saisit et se mit à la secouer.

— Réponds-moi par oui ou par non. Crois-tu que je pourrais te tuer ?

— Si tu veux me tuer, fais-le, s'écria-t-elle. Si tu ne m'aimes pas, tout m'est égal.

— Qu'importe l'amour que j'ai pour toi ! hurla Crane rouge de colère. La question n'est pas là. Est-ce que tu crois que j'ai tué Julie ? Réponds-moi.

— Je sais que tu l'as tuée, s'écria-t-elle en fondant en larmes. Mais cela m'est égal. Je sais que ce n'est pas ta faute, Richard. Je n'ai pas peur de toi. Seulement, je t'en supplie, dis-moi que tu m'aimes et que tu as besoin de moi.

— Tu le sais ? répéta-t-il stupidement.

— Oh ! oui, je l'ai compris hier soir, dit-elle en essayant de lui prendre les mains, mais il se dégagea brusquement. Quand tu m'es apparu dans les ténèbres... J'ai vu tes yeux. J'ai compris que tu étais malade... alors je me suis souvenue de ta mine effrayée quand je suis entrée revêtue de cette robe... Je n'ai pas cessé d'y penser, hier soir, et j'ai compris qu'Ellis, même s'il est méchant, ne pouvait inventer une

pareille histoire. Il savait quelque chose.

Elle ravala ses larmes et poursuivit :

— Tout concordait. Notre présence chez toi, la mort de l'agent de police, les vêtements de cette personne, ta peur : tout cela devenait clair. Mais comme je ne voulais pas y croire, je suis retournée dans le bois une fois que tu as été couché. Il fallait que je sache... j'ai vu les deux tombes... et j'ai compris.

Crane, muet, le visage cendreau, les mains tremblantes, la dominait de toute sa taille.

— Je t'en prie, ne te mets pas dans cet état, poursuivit-elle, bouleversée à l'idée de l'avoir blessé. Peut-être était-elle cruelle... Mais je ne le serai pas. Je t'aime. J'ai confiance en toi. Nous irons n'importe où, nous recommencerons à zéro. Tout ira bien. J'en suis sûre.

Elle s'approcha de lui, les mains tendues.

— Nous lutterons ensemble contre cette chose horrible, poursuivit-elle.

C'était un instant merveilleux. Elle se sentait transportée, en extase. Elle se voyait en train de le sauver, de guérir son pauvre cerveau ; de l'aider à retrouver sa force et sa santé.

Crane la gifla.

— Espèce d'ordure ! s'écria-t-il. Je t'apprendrai à me parler de la sorte ! Qui t'a permis de t'apitoyer sur moi ?

— Crane, dit Ellis, assez de mélo. Buvez un coup et reprenez vos esprits.

Crane se tourna vers Ellis.

— Attendez un peu ! hurla-t-il en s'emparant de la bouteille de whisky.

— Ne bois pas, Richard, supplia Grace en se précipitant sur lui. Ça n'arrangera rien. Viens te reposer. Je...

— Sors d'ici, traînée ! vociféra Crane.

Il la repoussa brutalement et elle tomba sur le lit. Ellis lui saisit le

poignet, mais elle réussit à se dégager et s'appuya contre le mur.

La main de Crane tremblait tant, que le whisky se répandait sur le tapis. Il vida la moitié de son verre et le jeta dans le feu : des éclats de cristal volèrent dans la pièce.

Serrant spasmodiquement les poings, il leur lit face.

— Je vais te tuer sur-le-champ ! rugit-il. Tu ne me crois pas, hein ? Mais je vais le faire ! (Il se tourna vers Ellis). Et je te tremperai le museau dans son sang, espèce d'ignoble traître !

— Richard, je t'en prie ! supplia Grace. Laisse-moi te prendre dans mes bras. Je te guérirais, j'en suis sûre, si seulement tu avais confiance en moi.

Crane glissa sa main derrière son dos et tira le couteau qu'il dissimulait dans un étui sous son veston.

— Sauve-toi, cria-t-il à Grace. Je vais te tuer. Cours et crie comme Julie. Mets-toi à genoux comme elle. Supplie-moi d'épargner ta misérable petite existence.

A la vue du couteau, Grace eut le souffle coupé, mais elle demeura immobile, sans broncher.

Ellis, assis dans son lit et penché en avant, surveillait Grace avec des yeux froids, dénués de passion.

Crane les regardait, furieux, désespéré. Ils ne paraissaient pas avoir peur. Il hésita, moins sûr de lui. Il avait froid et se sentait mal à l'aise.

— Cours, hurla-t-il. Je vais te larder de coups de couteau... te saigner...

— Pose ce couteau, Richard, je t'en prie, dit Grace doucement. Tu ne me fais pas peur. Tout irait bien si seulement tu consentais à cesser ce petit jeu.

Crane ricana, brandit son couteau, hésita, laissa retomber son bras. Allait-il s'évanouir ? Dieu qu'il se sentait mal ! L'atmosphère de la pièce était étouffante. Il voulut aller jusqu'à la fenêtre, mais elle était trop loin. Ses doigts étaient sans force. Le couteau lui semblait terriblement lourd et lorsque Grace le lui eut retiré des mains, il se sentit soulagé. Il s'affala sur une chaise, incapable de rester plus

longtemps debout.

— Qu'est-ce que j'ai ? marmonna-t-il avec peine, en passant sa main sur son visage.

Ellis se pencha vers lui.

— Vous êtes empoisonné, imbécile ! dit-il. La dose était suffisante pour tuer un régiment.

Au même instant. Crane eut le sentiment qu'un fer rouge lui brûlait l'estomac. Il poussa un cri, se leva en titubant.

— Empoisonné ? s'écria-t-il.

Et, mains tendues, il s'agrippa au manteau de la cheminée.

— Vous m'avez dit que j'étais un renard, Crane, dit Ellis en rejetant ses couvertures.

Il balança ses jambes et, tirant de sous le lit une paire de béquilles, se mit debout.

— Safki est venu me voir pendant que vous étiez tous deux dans le bois. Il m'a apporté ces béquilles et du poison. Je l'ai versé dans le whisky. (Sa voix s'enfla.) Vous êtes fichu, espèce de salaud ! J'ai gagné !

— Non ! hurla Crane. Je ne veux pas mourir. Je veux vivre. Au secours ! Grace ! Sauve-moi. Cours chercher le docteur. Fais quelque chose, pour l'amour de Dieu !

Grace se précipita vers lui et l'attrapa au moment où il tombait. Il était si lourd qu'il l'entraîna dans sa chute.

— Je ne veux pas mourir ! dit-il d'une voix éperdue, pendant qu'elle pressait sa tête contre sa poitrine. J'ai peur de mourir. Fais quelque chose, je t'en supplie ! Cherche un docteur.

Il se tordait de douleur et s'agrippait si fort à Grace qu'elle poussa un cri.

Ellis s'élança en boitillant.

— Vous avez dit que cela vous était égal de mourir, sale vantard ! Vos bavardages vous ont trahi. J'avais décidé de la sauver.

— Aidez-le ! s'écria Grace hors d'elle. Vous n'avez pas le droit de le laisser souffrir ainsi. Allez chercher du secours, je vous en supplie... allez chercher Safki...

Crane se raidit. Un son rauque s'échappait de sa gorge.

— Il est fini, dit Ellis d'une voix méprisante.

Grace sentit qu'un frisson parcourait le grand corps.

Incapable de le soutenir davantage, elle le laissa glisser sur le sol.

— Laissez-le, dit Ellis. Venez. Il faut partir d'ici avant qu'on arrive.

Mais elle ne l'écoutait pas. Secouée de sanglots, elle retourna le corps de Crane et regarda son visage bleu et bouffi, plongeant ses yeux dans les yeux qui ne voyaient plus.

— Venez, dit Ellis. Vous avez donc envie qu'on vous prenne ?

Elle se retourna vers lui, pleine de haine.

— Ne croyez pas un instant que vous allez vous en tirer ! s'écria-t-elle. Il ne m'aurait pas fait de mal. Je pouvais le sauver. Je savais depuis le début que vous alliez gâcher notre bonheur, mais vous me le payerez. Je veillerai à ce que vous n'échappiez pas à la justice.

— Laissez-le et cessez de dire des imbécillités, fit Ellis qui se tenait difficilement en équilibre sur ses béquilles. C'est fini. Nous sommes arrivés ensemble, nous repartons ensemble.

— Je vais appeler la police, dit-elle en sanglotant.

Elle se releva et se précipita vers la porte.

Il l'attrapa au passage, mais elle le repoussa et il s'étala lourdement. Il sentit une douleur lui traverser la jambe, comme sous la pression d'un étau d'acier. Avant qu'il ait pu faire un mouvement, elle s'était emparée des béquilles et les avait jetées par la fenêtre.

— Vous et votre amour ! s'écria-t-elle. Jamais je n'y ai cru ! Vous vouliez me faire du mal. Vous l'avez toujours voulu. A mon tour maintenant !

Elle quitta la pièce, se précipita aveuglément dans le hall et courut au téléphone. Elle saisit le récepteur, leva les yeux : le

récepteur lui échappa des mains.

Le commissaire James était debout dans le hall. Il y avait de la boue sur son pantalon et sur ses chaussures ; son visage était sombre.

— Tout va bien, dit-il. Je suis là.

Elle agita les mains, désignant la chambre à coucher. Elle avait des bourdonnements d'oreilles et le hall, soudain, lui parut obscur.

— C'est Cushman, dit-elle haletante. Ne le laissez pas filer. Cushman... le traître...

Elle sentait qu'elle tombait et, de toute son âme, appela Crane au secours.

Cushman avait entendu la voix de James. Résigné, il haussa les épaules : quoi qu'il en soit, il avait sauvé la vie à Grace, il avait battu Crane. C'était sans doute le seul acte propre et désintéressé qu'il eût fait de toute son existence et la pauvre idiote ne s'en était même pas aperçue.

Qu'ils viennent donc ! Il en avait marre de se cacher, de fuir, d'avoir peur d'ouvrir la bouche. Grace était la seule femme qu'il eût jamais aimée ; sans elle, la vie n'était pas tenable. Il l'avait perdue à jamais. Et, suprême ironie, elle eût été plus heureuse si Crane l'avait tuée.

Il regarda la bouteille de whisky. Fallait-il en finir au plus vite ? Non ! qu'ils dépensent donc l'argent des contribuables en frais de justice. Il leur fournirait de la lecture : les journaux raconteraient ses forfaits de long en large. Il ferait durer le procès. Quoi qu'il en soit, il ne serait pas pendu avant longtemps : il avait des semaines devant lui pour penser à Grace. Il s'allongea, étendit sa jambe douloureuse et attendit l'arrivée de James. Pour la première fois de sa vie, il éprouvait un sentiment de paix.

FIN

lequel on pose sa balle afin de l'enlever plus facilement et par conséquent lui faire parcourir une plus grande distance. Il y a en général 18 départs (9 sur les petits golfs).

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN 6, place d'Alleray –
Paris. Usine de La Flèche, le 17-06-1970.1824-5 – Dépôt légal n
° 15180,2^e trimestre 1970.32 – 06 – 4010 – 02